

HISTOIRE
DE SOPHIE
DE FRANCOURT,
PAR MONSIEUR ***.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez MERLIN , Libraire , rue de la Harpe ,
à l'Image de Saint Joseph.

M. DCC. LXVIII.

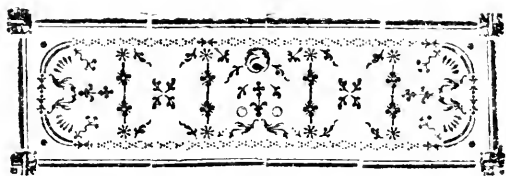
Avec Approbation & Privilège du Roi.




PQ

1972

L645-45



P R É F A C E.

 OURQUOI les Romans ont-ils tant d'ennemis & de défenseurs , dont le zèle obstiné se signale sans cesse pour & contre ? On voit des gens de mérite embrasser avec chaleur l'un & l'autre parti. N'est-ce pas faute de s'entendre que la dispute continue ?

Le mot *Roman* , terme générique , s'applique à tant

d'ouvrages d'un genre différent , que ce titre à un livre ne devroit certainement le faire adopter , ni rejeter ; & je pense que , pour éviter de prononcer injustement , (ce qui arrive presque toujours quand le jugement est trop général ,) il faudroit partager dans des classes séparées les différens ouvrages qu'on nomme Romans.

Les anciens livres de Chevalerie , enfans d'une imagination trop vive pour se plier au joug de la vraisemblance ,

ont été les premiers qu'on a connus sous ce titre.

Les Romans historiques ont suivi ; & si on en a banni les enchanteurs & les géants pourfendus , le merveilleux du sentiment y a été conservé.

Les Romans moraux ont paru ensuite ; mais l'envie que quelques-uns de leurs auteurs avoient d'exciter le rire des lecteurs , les a faits souvent produire sur la scène des objets qui n'inspiroient que du dégoût ou du mépris à la bonne compagnie.

Les Romans voluptueux ont aussi trouvé place. La fraîcheur des images , la vivacité du coloris , & l'attrait invincible qui porte l'homme au plaisir , leur a procuré des lecteurs. .

Quelques esprits moins réglés , voyant le succès de ces ouvrages , ont crû pouvoir prétendre à des succès plus grands encore , si , dans des productions plus libres , ils presentoient à découvert les tableaux que des mains délicates avoient couvert jusqu'alors d'une gaze épaisse ,

& le nombre d'acheteurs que le goût de débauche a procuré à leurs livres , les a , d'après leur façon de penser , amplement dédommagés du mépris qu'ils inspiroient aux honnêtes gens.

Comme ces écrits , par la difette des titres propres , étoient rangés dans la classe des Romans , bien des gens font partis du scandale qu'ils causoient pour s'élever indistinctement contre tout ce qui porte ce titre générique.

En vain les le Sage , les

Prévost , les Marivaux , les Fénétons , &c. ont-ils dans leurs utiles & agréables productions , présenté un tableau fidèle & instructif des mœurs , développé le jeu des différens ressorts du cœur humain , la marche & le progrès des passions , fait connoître les fruits aimables de la vertu & les suites toujours honteuses du vice , sans jamais tremper leurs pinceaux dans des couleurs que la décence & l'honnêteté délavouassent ? Leurs livres sont des Ro-

mâns , dès-là ils sont condamnables. Préjugé barbare , qui confond les leçons d'honnêteté avec celles de la débauche ! Ah ! secouons son joug honteux , abandonnons au mépris les ouvrages que la vertu désavoue & dont la sagesse est offensée ; mais ne refusions pas notre estime à ceux qui respirent la saine morale. Faisons plus ; pour diriger sûrement notre jugement , examinons avec un œil philosophique les différens genres d'étude qui

peuvent fixer l'attention du sage.

L'étude qui le conduit à la connoissance du cœur humain , de ses passions , de ses affections , de ses sentimens , qui le met à portée de calculer avec l'échelle de la raison & de la morale les différens degrés du vice & de la vertu , ne doit-elle pas avoir la préférence ?

Mais , dira-t'on , pourquoi recourir à des fictions , pour en recevoir ces importantes instructions ? n'avons-nous pas des traités

de morale ? Hé ! l'esprit humain peut-il , au printems de l'âge , se plier à une étude aussi sèche ? il est frappé par l'amertume & le dégoût de la médecine , & n'appervant pas les esprits salubres qu'elle renferme , il repousse la main qui la lui presente , & refuse de la prendre. L'homme a besoin d'être conduit au bien par l'attrait du plaisir. Les exemples , justement appliqués , peuvent seuls lui faire goûter des préceptes qui , sans cela , lui paroîtroient arides.

Mais , reprendra - t'on encore : l'Histoire offre de ces exemples sans nombre : pourquoi les aller chercher ailleurs ? L'Histoire !... de quelle utilité peut-elle être pour les mœurs ? Que de scélérats heureux , que d'usurpateurs ne nous présente-t'elle pas jouissant en paix dans une longue vieillesse des fruits fortunés de leurs crimes ? combien de fois la brigue , l'imposture , la perfidie , la trahison , le meurtre , le viol , la profanation n'ont-ils pas été les de-

grés qui , du sein de la bassesse , ont élevé d'heureux criminels au rang des Monarques ? Que de grands hommes , pour avoir élevé une voix généreuse contre le vice triomphant , ont trouvé la mort la plus cruelle dans des supplices infamans , après avoir long-tems languï dans une dure captivité !

Tout ouvrage utile aux mœurs doit rendre la vertu aimable même au sein de la persécution , & le vice à charge aux vicieux , même

au milieu des succès. La vérité historique s'oppose invinciblement à ce que les fastes de l'univers jouissent de cet avantage moral. Ce n'est donc que par le secours des fictions qu'une ame honnête peut former le cœur de ses lecteurs. Maître de son sujet , un auteur peut alors , par le concours d'événemens tissus avec la plus exacte vraisemblance , effeuiller l'ame de ses acteurs ; faire voir le vertueux persécuté , recevant dans les momens où il des-

cend en lui-même , la consolation inaltérable qui naît de la certitude d'avoir fait ce qu'il a dû , il peut montrer le déchirement du remords dans le cœur de celui qui réussit par de mauvaises voies , & encore ce succès ne doit être que momentané. Il peut enfin prouver cette maxime si importante pour la propagation des mœurs ,

*Les Dieux dans notre cœur lisent
mieux que nous-mêmes :*

*Pour laisser impunis de funèbres
complots ,*

*Ils ne languissent point dans un
honteux epos :*

*Leur bonté peut souvent suspendre
leur justice.*

*Mais tôt ou tard le crime est suivi
du supplice.*

Eudoxe , Tragédie , 1765.

Ainsi le lecteur souhaitant d'être heureux , (c'est le vœu de l'humanité ;) & voyant que l'ame ne goûte un repos fortuné , que quand elle est exempte de remords , s'accoutume par son propre intérêt à fuir le mal & à pratiquer la vertu. Voilà le point de vûe sur

lequel je crois qu'on doit considérer le Roman moral. C'est ce qui m'a engagé à écrire celui-ci. Je suis loin de me flatter d'avoir pleinement réussi , mais j'ose au moins assurer qu'il ne peut porter qu'à l'amour de la vertu.

N o t a. J'ai cru , dans les conversations qui se trouvent dans cet ouvrage , devoir adopter la méthode dont M. de Marmontel a donné l'exemple dans ses Contes moraux , pour sup-

primer la rebutante répétition des *dit-il* & des *dit-elle*.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la première Partie.

CHAPITRE I. *La probité
nuit quelquefois aux gens en
place.* Page 1

CHAP. II. *Visite chez une pa-
rente. Bibliothèque d'une fem-
me du bon ton.* 7

CHAP. III. *Conversation de
toilette, ajustemens de deux
Quadrilles, & autres choses
importantes.* 12

CHAP. IV. *Portait des gens
qu'on reverra souvent.* 17

T A B L E

CHAP. V. *Bal , méprise , insolence , délivrance.* 26

CHAP. VI. *Amour de différentes façons , jalousies & autres choses importantes.* 32

CHAP. VII. *Sophie retourne au couvent , conversation de boudoir , espérances trompées.* 40

CHAP. VIII. *Conversations qui font connoître le génies des acteurs.* 57

CHAP. IX. *Lettre anonime , terreurs & fuite de Sophie , charité Monastique.* 71

CHAP. X. *Repas frugal , histoire de Dorville , neuvaine.* 81

DES CHAPITRES.

CHAP. XI. *Dorville obtient un Régiment ; rencontre d'un ancien Militaire.* 94

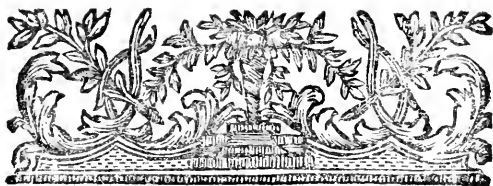
CHAP. XII. *Amitié des femmes quand la jalousie s'en mêle.* 102

CHAP. XIII. *Procédés de tuteur , générosité intéressée , inquiétudes d'un amant.* 110



*On trouve chez le même Li-
braire : Eudoxe , Tragédie du
même Auteur.*

HISTOIR



HISTOIRE

DE SOPHIE

DE FRANCOURT.

CHAPITRE I.

*La probité nuit quelquefois aux gens
en place.*



L'HOMME vertueux & sans reproches , joint rarement à la droiture de son caractère le liant nécessaire pour ne se pas faire d'ennemis : & le propre des ames basses , qui , pour le malheur de l'humanité forment le plus grand nombre , est de ne pouvoir se refuser à la haine pour la probité sévère qui s'envelopant dans son innocence , ne connoit de

I. Part.

A

devoirs que ceux de bon citoyen , de sujet fidèle & d'homme compatissant ; & néglige d'encenter le vice en faveur. Le Comte de Francourt en fit la cruelle expérience.

Les services signalés qu'il avoit rendus à sa patrie & à son Roi , en leur prodiguant son sang en cent occasions , lui avoient fait obtenir le grade de lieutenant général , & le commandement de T....

Il y trouva à son arrivée de nombreux abus qui lui parurent contraires aux intérêts du Roi & au bonheur de ses peuples ; il employa pour les réformer , l'autorité qui lui étoit confiée.

Par malheur , le bien public se trouva souvent en opposition avec des intérêts particuliers. Plusieurs de ceux dont le nouveau commandant venoit de réprimer l'avidité , en portèrent des plaintes amères au Duc de K.... gouverneur de la Province , par le canal de quelques domestiques & d'une comédienne qui avoient toute sa confiance. Ces plaintes furent écoutées ; & sans entrer dans aucun examen , le Duc blâma la conduite de Francourt , & lui écrivit sur le champ en termes peu mesurés qu'il eût à laisser les choses dans l'état où il les avoit trouvées.

Le Comte de Francourt qui auroit crû

se rendre coupable en négligeant de tenir la main à l'exécution des loix , & au maintien des ordonnances , continua toujours à suivre le plan qu'il s'étoit proposé. Il répondit seulement au gouverneur qu'on lui en avoit imposé , qu'il se renfermoit dans les devoirs de sa charge , & qu'il ne s'en écarteroit jamais.

Le gouverneur montra cette réponse à l'Actrice qui régloit les volontés. Elle s'offensa de cette résistance , & le menaça , s'il ne rendoit *justice* à son cousin *l'employé* , de prêter l'oreille aux propositions d'un jeune Milord fraîchement débarqué dans les foyers , qui vouloit la charger de son éducation. Cette menace fit trembler le Duc , & il recrut sur le champ à Francourt avec plus de hauteur que la première fois ; & il eut la lâcheté de prévenir en secret le Ministre contre lui.

Francourt pour qui le ton de menace étoit nouveau , sans rien changer à sa conduite , mit de la fierté dans ses réponses ; & leur correspondance ayant continué avec aigreur , le gouverneur ne ménagea plus rien pour perdre cet homme incommode dont la vertu trop austère ne savoit pas sacrifier les devoirs de sa place à l'intérêt du cousin d'une Actrice.

Tout dépend du point de vue sous lequel on présente les choses : la fermeté &

la constance du Comte de Francourt furent nommées tyrannie & entêtement ; sa sévérité , véxation ; & son exactitude petiteffe minutieuse : mais ses lettres furent produites comme le comble de la rébellion & de l'esprit d'indépendance. Son adversaire avoit d'autant plus d'avantage sur lui , que Francourt sûr de la droiture de sa conduite avoit négligé d'instruire le Ministre de cette altercation.

Cependant la comédienne & ses protégés faisant jouer dans l'obscurité tous les ressorts de la calomnie , parvinrent à former contre le respectable Commandant un corps d'accusation si grave , qu'on expédia un ordre pour le faire arrêter.

Quelques-uns de ses amis qui en eurent avis , coururent l'en instruire ; & malgré sa résistance , le forcèrent à se retirer chez l'étranger , en attendant que la fausseté des crimes qu'on lui suposoit fût reconnue.

L'indignation , & la colere l'agitoient avec violence ; mais la fermeté inséparable de l'innocence auroit rendu le calme à son ame ; si un sentiment plus vif n'y avoit porté le déchirement de la douleur.

Il avoit une fille , fruit unique de sa tendre union avec une épouse respectable dont il pleuroit la perte depuis trois ans , Sophie , c'est son nom , avoit atteint la seizième année ; elle réunissoit tous les

charmes de la figure ; mais la candeur , la bonté , la noblesse qui brilloient dans ses yeux , y ajoûtoient un nouvel éclat : & son ame enrichie de toutes les qualités qui inspirent le respect & l'attachement la rendoit encore plus chère quand on la connoissoit mieux. Quel supplice pour un pere tendre , que de se séparer d'un objet si justement aimé , dans le tems où le feu de l'âge & le tumulte des passions alloient lui rendre ses conseils si nécessaires !

Plus surpris qu'accablé de ses propres malheurs , il ne verloit des larmes que sur le sort de sa fille : d'abord il vouloit l'emmener avec lui ; mais la crainte qu'elle ne succombât à la fatigue d'un voyage pénible lui fit bientôt rejeter cette idée : il ne savoit à quoi se résoudre : sa tendresse lui faisoit former vingt projets différens que la même tendresse lui faisoit abandonner l'instant d'après. Ses amis s'efforcèrent de calmer ses craintes , & lui promirent de conduire Mlle. de Francourt à Paris , au Couvent de * * *

Il baigna cette chère fille de ses larmes , & lui dit avant de s'arracher de ses bras :
 » la vertu , ma chère Sophie , ne met
 » pas à l'abri de la persécution ; mais le
 » sentiment de notre propre innocence
 » nous fait aisément supporter les revers ;
 » mettez votre bonheur en vous-même ;
 » que la pureté de votre conscience soit à

» jamais votre consolatrice : lorsque dans
 » le silence de la nuit , on peut se dire :
 » je ne me suis point attiré mes mal-
 » heurs , les traits du chagrin s'émouf-
 » sent , & la supériorité qu'on trouve en
 » soi sur l'injustice qui cherche à nous
 » opprimer , rend à notre ame son ressort
 » & nous met au-dessus de l'infortune.
 » Votre mere dont vos traits me rapel-
 » lent les charmes ne fut jamais dans le
 » cas de connoître les remords ; pour
 » moi , jamais mon cœur ne m'a repro-
 » ché une fausseté ni une injustice volon-
 » taire. Soyez digne de nous , ma chère
 » Sophie , que votre conduite soit ma jus-
 » tification. Faites qu'on dise en vous ad-
 » mirant , les parens d'un objet aussi par-
 » fait étoient sans doute respectables ;
 » adieu ma chère... ma tendre fille....
 » adieu : il faut que je vous quitte.

Il étoit dans sa chaise , elle étoit déjà
 partie , & ses yeux cherchoient encore sa
 fille.

Sophie absorbée de douleur , resta quel-
 que-tems immobile à le regarder fuir , dès
 qu'elle l'eut perdu de vue , ses larmes , ses
 sanglots eurent un libre cours. » O mon
 pere , s'écrioit-elle d'une voix entre-cou-
 pée , levant les mains & les yeux au
 ciel. » O le plus juste des hommes ! quels
 » barbares vous arrachent de mes bras ?...
 » Dieux ! la calomnie ose vous flétrir !...

» Il n'est donc plus rien de sacré.

Ses amis respectèrent ces premiers accès de douleur , & bien-tôt après ils l'arrachèrent d'un lieu où tout lui retraçoit les malheurs du Comte de Francourt , & ils la conduisirent à Paris où elle entra au couvent , pendant que son pere continuoit sa route vers la Hollande où il fut rendu dans peu.

CHAPITRE II.

Visite chez une parente. Bibliothèque d'une femme du bon ton.

LA Marquise de Carlise , cousine de Sophie , habitoit Paris : elle se hâta de l'aller voir à son couvent dès qu'elle y fut ; c'étoit une femme de vingt-sept à vingt-huit ans : deux grands yeux noirs & perçants animoient sa figure , qui sans être régulière , plaisoit par *l'ensemble* , & par le jeu de sa physionomie. Elle étoit toute art ; & de fréquens caprices empêchoient de trouver en elle cette monotonie que nos élégans reprochent aux Femmes qui malheureusement ne sont que respectables. Elle étoit veuve depuis huit mois , & s'ennuyoit fort de l'étiquette qui interdisoit pendant une année tous les plaisirs cu-

multueux à celles que la mort d'un époux vient d'affranchir du joug importun qui les asservissoit à la censure. Elle se conformoit cependant à l'usage, tâchant de se dédommager les soirs dans des sociétés gaies & libres, de la contrainte que son deuil lui imposoit.

Sophie la reçut avec l'aimable empressement de son âge ; son caractère étoit trop doux & trop franc pour qu'elle ne se livrât pas à ses prévenances.

La Marquise enchantée de la figure de sa cousine , & de la douceur qu'elle faisoit voir, crut que sa société seroit un grand adoucissement à l'ennui qu'elle éprouvoit ; & dès la seconde visite qu'elle lui fit, elle l'invita à la suivre à la campagne où ses affaires l'appelloient pour trois ou quatre mois. Sophie ne put accepter , ne voulant pas s'éloigner de la retraite que son pere lui avoit indiquée , & dans laquelle il lui adresseroit sûrement ses lettres , s'il pouvoit risquer de lui écrire : mais elle lui promit qu'à son retour elle iroit avec empressement passer quelques jours avec elle à son hôtel.

Madame de Carlise ne put s'offenser de ce refus. Elle fit le voyage projeté , revint , renouvela ses instances ; & sa belle cousine s'y rendit. Ayant prévenu la supérieure de l'absence qu'elle alloit faire , elle sortit du couvent avec la Marquise qui la

conduisit chez elle.

Sophie trouva dans l'appartement qui lui étoit destiné toutes les commodités les plus voluptueuses & les plus recherchées. La Marquise jouissoit de la surprise de sa jeune parente à chaque meuble élégant qu'elle remarquoit , & elle lui en expliquoit l'usage.

Un clavecin qu'elle aperçut dans un boudoir attenant sa chambre à coucher , fut ce qui la flatta le plus : elle ne put se refuser au desir de mettre les mains sur le clavier , la légèreté & l'intelligence avec lesquelles elle en touchoit , fraperent la Marquise qui , pour lui prouver qu'elle n'étoit pas non plus dépourvue de talents , la pria de lui accompagner quelques ariettes nouvelles & sublimes du célèbre Philidor , qu'elle chanta avec autant de goût que de précision.

Un souper délicat assaisonné par les vives saillies de la Marquise , termina agréablement cette soirée.

Sophie se retira enchantée de sa cousine , elle passa une partie de la nuit à se féliciter de sa liaison avec une parente aussi aimable , & à s'étonner de ce que son pere ne l'avoit pas cultivée davantage dans les voyages qu'il avoit fait à Paris avant de se rendre à son commandement.

Le lendemain , à peine étoit-elle levée que la Marquise entra chez elle ; » hé

» bien, lui dit-elle, mignonne, comment
 » ont été les songes de cette nuit ? à votre
 » âge, avec cette *mine*, on doit n'en avoir
 » que d'agréables. Il étoit impossible, ré-
 » pondit Sophie, qu'ils ne le fussent pas,
 » ayant l'esprit & le cœur remplis de tou-
 » tes vos bontés. -- Ah ! point de grands
 » mots, ma Reine, nous avons, j'espé-
 » re, plus d'un jour à vivre ensemble ;
 » bannissons la cérémonie de notre com-
 » merce : je suis gaie, je suis vive, j'aime
 » le plaisir, & point du tout les *phrases*,
 » le tems qu'on employe à en faire est un
 » larcin fait à l'amusement. Ah ça, voyons
 » ne vous manque-t'il rien ? car il faut
 » que je vous quitte ; mon coëffeur m'at-
 » tend, j'ai un million de visites à faire,
 » & il faut bien se mettre en état de pa-
 » roître décemment, il y a assez long-
 » tems que mon deuil me force à végéter
 » loin des humains. -- Puisque vous me le
 » permettez.... -- Ah finissons ; je ne
 » permets pas les complimens. -- Hé
 » bien, je n'en ferai plus, repliqua So-
 » phie, » mais je vous serois infiniment
 » obligée, si vous pouviez me procurer
 » quelques livres pour m'occuper. -- Que
 » je suis étourdie ! j'ai oublié de vous mon-
 » trer hier cette petite armoire dans la
 » boiserie : elle en est remplie, ils sont
 » charmans, j'en ai fait moi-même la col-
 » lection. »

A ces mots la Marquise embrassa Sophie & la quitta. Dès qu'elle fut sortie, sa cousine courut à la bibliothèque : Tanzaï, le Sopha, Grigri, Angola & quelques autres livres du même genre se présentèrent à elle : leurs titres lui étoient aussi inconnus que la matière qu'ils traitoient : elle étoit indécise sur le choix ; l'élégance de la relieure de Sopha & son titre de conte moral lui firent obtenir la préférence ; » c'est sans doute, dit-elle, un livre » précieux, puisqu'on a tant soigné l'en- » velope. »

Sophie élevée sous les yeux de parens peu usagés qui préféroient le style simple & mâle de la vertu, aux graces du persiflage, n'avoit pas le goût assez formé pour sentir tout le mérite de ce badinage précieux. A peine en eût-elle parcouru quelques pages, qu'elle referma le livre avec humeur, & en chercha inutilement quelques autres dont les principes eussent plus d'analogie avec ceux qui avoient servi de base à son éducation.

Voyant sa recherche vaine, elle fut à son clavessin se dédommager du vuide que le défaut de lecture faisoit dans sa matinée.

Sa toilette occupa ensuite quelques-uns de ses momens ; ils furent courts, la nature avoit trop fait pour elle, pour que les secours de l'art lui fussent nécessaires.

CHAPITRE III.

*Conversation de toilette , ajustemens de
deux Quadrilles , & autres choses
importantes.*

E Tant habillée , Sophie passa dans l'appartement de la Marquise ; elle la trouva devant son miroir la tête encore chargée d'une forêt de papillotes.

» Comment ? dit celle-ci en la voyant ,
 » déjà toute arrangée ! vous n'avez pas
 » fait je le vois , une longue lecture. Non ,
 » Madame , répondit Mlle. de Francourt
 » en rougissant , » n'ayant trouvé aucuns
 » livres à ma portée -- A votre portée est
 » excellent.... Comment tout de bon ? --
 » Assurément , Madame , & je vous prie
 » d'en être persuadée ; -- N'importe , mon
 » cœur , il faut les lire pour vous mettre
 » à la portée de tout le monde ; je vous
 » recommande sur tout Angola : il est di-
 » vin. -- Mais.... - Laissez-vous condui-
 » re , cousine , laissez-vous conduire , il faut
 » sçavoir un peu de tout dans le mon-
 » de , & sur-tout se mettre au ton des so-
 » ciétés. Vous auriez l'air de n'avoir rien
 » vû. On n'attend pas , je crois , Mada-
 » me , beaucoup d'expérience d'une per-
 » sonne de mon âge. - F'i donc , mon cœur ,

» voulez-vous jouer la prude? Ah! croyez-
 » moi, laissez ce travers à celles qui n'ont
 » que ce rôle pour être quelqu'un dans la
 » société. - Cependant la décence... - Ah!
 » je reconnois bien là les préjugés gothi-
 » ques du bon homme Francourt. Peti-
 » tesse de génie! ... il faut vous mettre au-
 » dessus de cela, il faut vous former, ma
 » Reine, vous avez tout pour vous; c'est
 » réellement, « ajouta-t'elle en se tour-
 » nant vers ses femmes, » c'est un dia-
 » mant au sortir de la mine. » Vous êtes,
 » repliqua la femme de chambre, bien capa-
 » ble de le brillanter. «

Sophie interdite d'un langage aussi nou-
 veau pour elle, ne sçavoit que répondre;
 lorsque la conversation fut interrompue
 par l'arrivée d'un laquais qui vint annon-
 cer la marchande de modes.

» Qu'on la fasse entrer, » s'écria la
 » Marquise, » hé bon jour, ma chère
 » Madame Faveur, continua-t'elle, ap-
 » portez-vous mon ajustement rose pour
 » le matin? Oui, Madame, répondit la
 » marchande, mais pour vous contenter,
 » toutes mes apprentisses sont sur les
 » dents. - Comment donc? - j'ai eu à
 » garnir les habits de deux quadrilles pour
 » le bal de cette nuit; il m'a fallu tout quit-
 » ter. - Deux quadrilles!.... pour cette
 » nuit?... Oui, Madame, & des plus élé-
 » gants.... il n'est encore sorti rien de

» pareil de ma boutique. -- Pour le bal
 » de cette nuit !... -- Oui, Madame,
 » l'un est zinzolin & argent avec des
 » écharpes de gaze verd pomme, ratta-
 » chées par des agraffes de marcaissites....
 » ah c'est d'un éclat... d'un galant....- Ef-
 » festivement cela doit-être charmant. --
 » Le second est bien plus riche, il est verd
 » céladon & or, & les écharpes nacarat,
 » c'est le coup d'œil le plus brillant,.... on
 » en est ébloui. -- Et c'est absolument pour
 » ce soir, Madame Faveur ? -- Oui,
 » Madame, sans faute, -- Et mon mau-
 » dit deuil qui n'est pas encore fini.- C'est
 » bien dommage, épondit la marchande,
 » vous perdez le plus beau spectacle....-
 » Mais ne pourrois-je pas aller au bal in-
 » cognito ? - Affurément ; cela fera-t'il
 » bien décent, Madame Faveur ? -- En
 » vous masquant jusqu'aux dents..... --
 » Comment encore ? - En chauve-souris
 » par exemple. -- Qui, vous avez raison :...
 » Mais c'est aussi fu eusement sans pré-
 » tention :... qu'en dites-vous, ma chère
 » Sophie ? Comme je n'ai jamais été au
 » bal, » répondit-e'le, » mon avis ne
 » peut pas être d'un grand poids : mais je
 » pense que si vous hazardez cette dé-
 » marche, l'habit qui vous cachera le plus
 » sera le meilleur. -- Hé bien, je me dé-
 » cide pour la chauve-souris, reprit la
 » Marquise. Madame Faveur, il m'en

» faut deux habits complets pour ce soir ,
 » mais bien ajustés au moins. » La mar-
 » chande lui promit qu'elle seroit conten-
 » te, & se retira.

» Comment ? dit alors Madame de
 » Carlise, vous n'avez jamais été au bal ,
 » ma chère amie ? J'étois trop jeune , ré-
 » pondit Sophie , pour goûter de pareils
 » plaisirs , quand j'ai eu le malheur de per-
 » dre ma mère : -- Mais depuis , que n'y
 » avez-vous été ? N'aviez-vous pas quel-
 » que amie , quelque parente à laquelle
 » votre pere pût vous confier ? -- Il ne
 » me l'a jamais proposé ; & je n'ai pas
 » crû convenable de lui en faire la deman-
 » de. -- Consolez-vous, cousine, nous ré-
 » parerons le tems perdu. Ne point aller
 » au bal !.... ce n'est pas vivre ; nous irons
 » ensemble ; quand vous serez avec moi ,
 » personne ne pourra y trouver à redire.

» Madame, reprit Sophie, je profiterai
 » avec empressement d'une offre aussi obli-
 » geante , dès que la tournure des affaires
 » de mon pere me permettra de prendre
 » part à de pareils amusemens. -- Com-
 » ment ! parce que votre pere s'est fait
 » des ennemis par une sévérité déplacée ,
 » qu'il a été contraint de quitter le pays ,
 » il faut que vous vous enterriez toute vi-
 » ve ! quelle idée ?.... une jolie femme
 » existe pour le pouvoir ; remplissez votre
 » destination..... demain vous me direz

» comment vous aurez trouvé le bal. --
 » En vérité, Madame, il n'est pas possi-
 » ble... -- d'aller au bal.... Où donc est la
 » difficulté ? nous serons ensemble ; mais
 » si l'on vient à sçavoir... -- On ne le sçau-
 » ra pas. Mon deuil n'est pas encore fini,
 » j'ai des mesures à garder. -- Je crains... --
 » Croyez que je ne manque pas de pru-
 » dence, nous sortirons par la porte du
 » jardin, une remise nous y attendra,
 » (je ne veux pas qu'on reconnoisse ma
 » voiture :) nous aurons un laquais sans
 » livrée, nous arriverons au bal, nous
 » nous y amuserons d'autant plus que per-
 » sonne ne soupçonnant que nous y soyons,
 » nous pourrons persiffler à outrance ;
 » nous reviendrons de même, & jamais
 » on ne pourra se douter que nous soyons
 » sorties.

Sophie eut beau combattre la fantaisie
 de sa cousine, elle ne put la faire changer
 d'idée, ni même en obtenir qu'elle la dis-
 pensât de l'accompagner.

Elle commença alors à se repentir de la
 facilité qu'elle avoit eue de quitter son cou-
 vent pour venir chez elle ; le terme de huit
 jours qu'elle lui avoit promis d'y rester,
 lui paroissoit de huit siècles : elle auroit vou-
 lu pouvoir rejoindre aussi-tôt ses Religieu-
 ses, mais elle fut retenue par la crainte de
 se faire une ennemie irréconciliable de Ma-
 dame de Carlise par un pareil éclat.

CHAPITRE IV.

Portrait de gens qu'on reverra souvent.

ON ne peut peindre les inquiétudes dont Mademoiselle de Francourt fut agitée pendant toute la journée.

L'après-midi sur les six heures , la Marquise ayant fini sa toilette , lui proposa de venir avec elle chez Madame Dormont tante maternelle de Sophie , & qui n'étoit de retour de sa terre que depuis peu de jours. Elle y consentit , ne voulant pas manquer à une parente aussi proche, quoiqu'elle eût toujours été peu liée avec le Comte de Francourt.

Elles montèrent en carrosse , & arrivèrent chez Madame Dormont.

C'étoit une femme de quarante & quelques années , petite & fraîche encore , graces à son embonpoint excessif. Son visage rond avoit eu de l'agrément , avant que cet embonpoint en eût doublé le diamètre ; elle n'avoit point eu d'enfans avec Monsieur Dormont riche financier , qui l'avoit laissée veuve depuis deux ans avec des biens immenses. Son esprit aussi épais que sa taille , avoit contracté une nouvelle boufflure , de la fortune considérable dont

elle jouissoit ; bonne femme d'ailleurs , elle aimoit les chiens , son médecin , son cuisinier , & tous ceux qui , par leur état , lui pouvoient être de quelque utilité.

Quand Madame de Carlise & Sophie entrèrent , lorsque les chiens lui permirent de parler. » Hé bon jour donc , Marquise , » lui dit-elle affectueusement , » en vérité , le petit deuil vous sied à ravir.

La marquise lui presenta Sophie.

» Comment ? dit-elle , la fille de ce bourgeois de Francourt ! hé mais , elle est vraiment fort bien ; tournez-vous , petite , » que je voye votre taille. Elle est assez bien prise ; depuis quand est-elle dans ce pays-ci ?

» Madame » répondit Sophie déconcertée tant par le ton de la question , que par la pirouette que sa tante lui avoit fait faire pour la mieux examiner ; j'y suis depuis que la calomnie a forcé mon malheureux pere de quitter le royaume.

» La calomnie ! » reprit Madame Dormont avec un sous-rire de mépris. » Francourt est un étourdi , qui ne trouve jamais rien de bien ; & quand il a dit *mon honneur* ,... *mon devoir* , il croit que cela suffit. C'est bien la façon de faire son chemin ! si Monsieur Dormont avoit voulu croire les sots avis , il ne m'auroit pas laissé trente mille livres de rente , & j'ai pourtant beaucoup plus du double...

» haça , voyons , poursuivit-elle , pour
 » quel état penchez-vous ? est-ce pour le
 » voile , ou pour un mari ? hé là ,.... ne
 » rougissez pas : il est vrai que vous n'êtes
 » pas riche , vous n'avez au plus que huit
 » mille livres de rente du chef de votre
 » mere ; & pour le bien de votre pere ,
 » il ne faut pas y compter , il sera sûre-
 » ment confisqué après la sottise.

» Madame » , interrompit Sophie in-
 » dignée , » ménagez de grace la vertu
 » malheureuse , & songez que mon pere
 » est votre beaufrere. -- C'est justement
 » quand j'y songe que l'humeur me prend ,
 » si ma sœur le fût attachée au solide ,
 » qu'elle eût épousé comme moi un hom-
 » me riche , vous seriez dans une passe
 » toute différente : mais ce qui est fait ,
 » est fait. Je n'ai point d'enfans , & je
 » puis vous faire du bien après moi ; mais
 » il faut quitter les idées romanesques de
 » votre pere , & vous laisser conduire. --
 » Mais, Madame, mon pere a l'estime pu-
 » blique , sa probité , sa valeur sont re-
 » connues , &.... -- Il est bien question ,
 » Mademoiselle , de probité , de valeur ?
 » ne jette-t'il pas un beau coton ?... En-
 » fin , Sophie , c'est à vous de voir si vous
 » voulez que je sois votre tante :... où de-
 » meurez-vous ?

» Sophie , reprit la Marquise , est de-
 » puis hier chez moi : elle étoit pension-

» naire au couvent de ***. où je compte
 » rentrer ces jours-ci » interrompit vi-
 » vement Sophie.

» Quelle idée ! reprit brusquement
 » Madame Dormont, est-ce avec ces bé-
 » guines que vous vous formerez ? Ce
 » n'est que dans le monde , Mademoisel-
 » le , que vous pourrez vous défaire de
 » cette mauffaderie provinciale , & vous
 » rendre un peu presentable. -- mais ,
 » Madame , j'y suis par ordre de mon
 » pere. . . -- & vous en sortirez par le
 » mien , ma nièce. Réellement sa figure
 » me plaît , ce seroit un meurtre de la lais-
 » ser végéter dans un cloître : j'en ferai
 » mon affaire vis-à-vis de Francourt. »

Cette conversation fut alors interrom-
 pue au grand contentement de Mademoi-
 selle de Francourt par l'arrivée du Comte
 de Fierval , il est bon d'en tracer ici le
 portrait.

Fierval pouvoit avoir cinquante ans ; ses
 traits étoient assez bien quoiqu'il eût l'œil
 couvert , & rarement le regard fixe : son
 caractère étoit naturellement dur : mais
 un grand usage du monde lui avoit appris
 à se plier aux circonstances : exigeant à
 l'excès avec les gens qui dépendoient de
 lui , souple avec ceux dont il avoit besoin ,
 mettant un prix infini au plus léger service
 qu'il rendoit , & en attendant une recon-
 noissance sans bornes ; insolent avec ses in-

lérieurs , faux , dissimulé , intéressé jusqu'à l'avarice , & fastueux néanmoins dans les occasions d'éclat , tel étoit exactement le Comte de Fierval.

Des gens qui se prétendoient instruits , affuroient que du vivant même de Monsieur Dormont , sa liaison avoit été intime avec la femme , & que son veuvage avoit encore resserré leur union ; en effet , elle lui avoit donné aussi-tôt un appartement voisin du sien , dans un hôtel immense qu'elle avoit loué depuis peu. On disoit cependant que l'ardeur de la Dame se ralentissoit depuis qu'elle avoit vû le Marquis Dorville , jeune homme de mérite , d'une figure intéressante , & distingué au service par plusieurs actions d'éclat , quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans , & qu'il ne fût encore que capitaine de dragons. Il étoit neveu & pupile de Fierval , qui sans se douter de l'impression qu'il feroit sur la tante de Sophie , l'avoit présenté chez elle , & lui avoit donné un logement au-dessus du sien.

» Venez , Comte , » dit Madame Dormont à Fierval en le voyant entrer : » venez que je vous fasse faire connoissance » avec une petite parente qui m'arrive de » province. Ain?... comment la trouvez-vous?... un peu gauche ; n'est-ce pas?... » trop droite ;.. allons , petite , levez les » yeux ; elle est timide à l'excès ; mais

» nous lui donnerons de l'assurance.

On peut juger combien de temolables propos embarrassoient Sophie ; elle rougissoit , elle pâlissoit , & ne sçavoit quelle contenance tenir.

» Quand on ressemble à Mademoiselle ,
 » répondit négligemment Fierval : » la ti-
 » midité n'est certainement pas placée .. »
 Puis ayant fait un léger salut à Madame de Carlise & à Sophie , il fut s'asseoir auprès de la grosse veuve.

» Que faites-vous donc de votre neveu ?
 » lui demanda-t'elle , j'ai peur qu'il ne se
 » déränge. Il y a un siècle que je ne l'ai
 » vu , & Paris est terrible pour la jeunef-
 » se. » Puis reparlant de Sophie , » Sça-
 » vez-vous bien qu'elle est mon héritière ?

» Adorément elle est charmante , » re-
 prit Fierval d'un ton passionné , & il debita un traitras de complimens avec une rapidité qui surprit d'autant plus Sophie, qu'il fit l'éloge de son esprit , quoiqu'elle n'eût pas ouvert la bouche depuis l'n arrivée ; rougir fut toute sa réponse.

Heureusement pour elle , la Marquise peut-être ennuyée d'un encens qui ne fumoit pas pour elle , se leva alors , & prit congé de Madame Dormont , qui répéta à sa nièce qu'elle vouloit absolument qu'elle ne rentrât pas au couvent , & qu'elle exigeoit qu'elle vint loger dans son hôtel , où elle alloit lui faire préparer un appartement.

Madame de Carlite & Sophie sortirent ;
& Madame Dormont resta seule avec
Fierval.

« Sçavez-vous bien , » dit elle au Com-
te , « que ma nièce est réellement jolie ? --
« Infiniment , Madame : je trouve mê-
« me qu'elle a beaucoup de vos traits. --
« Trouvez-vous ? il me semble pourtant
« que j'avois à son âge plus de phisiono-
« mie.... j'en veux faire un bon parti , &
« réparer les étourderies de son père. --
« Rien n'est plus généreux : auriez-vous
« déjà quelques vues pour son établisse-
« ment ? -- Non , pas encore ; mais je
« chercherai.

Ne trouvez-vous pas aussi , dit le Com-
te , en la regardant en dessous & fouil-
lant en quelque façon dans ses yeux pour
y découvrir le secret de son ame : « Ne
« trouvez-vous pas que Dorville a beau-
« coup de mon air ? -- Hé mais. . oui ,...
« assez.... cependant.... -- Oh j'étois au
« moins aussi-bien que lui à vingt-cinq
« ans. -- Mais que voulez-vous dire ,
« Comte ? -- Ne me devinez-vous pas ? --
« Quoi , reprit elle aigrement , vous vou-
« driez les marier ensemble ? -- Et donc ,
« ils sont trop jeunes l'un pour l'autre : --
« & trop peu à leur aise. -- Quelle est
« donc votre idée ? » ceci fut dit d'un
ton plus radouci « A quoi bon dissimu-
ler ? » reprit Fierval , « nous sommes , si

» je ne me trompe , dans la même posi-
» tion. -- Expliquez-vous.

» Vous êtes sûre de ma flâme pour
» vous , & je ne doute point du retour.
Oui , » repartit-elle froidement ; » nous
» sommes tendrement attachés l'un à l'au-
» tre. » Le contraste de la déclaration avec
le ton dont elle étoit prononcée , n'échap-
pa pas au Comte , qui , voyant que le
cœur de Madame Dormont entroît dans
ses vues , lui répliqua : » Est-il donc étran-
» ge que nous aimions nos portraits ? la
» belle Sophie vous ressemble à s'y mé-
» prendre. -- Vous avez raison , Dorville
» est votre tableau vivant. -- Hé bien , ma
» chère , épousons nos images. -- En vé-
» rité , Comte , vous êtes charmant : j'a-
» vois confusément la même idée... mais...
» je n'osois la développer. La pudeur....
» la constance... -- Fi donc , nous avons
» trop d'usage pour être esclaves de ces
» misères-là. De plus , nous nous aime-
» rons toujours dans nos neveux. -- Il est
» vrai. Ah Comte , que je vous embrasse. »

Il obéit , & ils se donnèrent réciproque-
ment un baiser , dont ils n'étoient l'objet
ni l'un ni l'autre.

» Quel sort , reprit Fierval , comptez-
» vous faire à votre portrait ? Il mérite
» une riche bordure. -- Elle a déjà huit
» mille livres de rente , j'y joindrai cent
» mille francs en la mariant. -- Cent mille
francs !

» francs ! Madame , une nièce unique !
 » qui vous ressemble ! ah ! le présent est
 » trop mesquin. -- Comment donc , Mon-
 » sieur ? -- Il faut tripler la somme , &
 » lui assurer votre fortune après vous. --
 » Vous n'y songez pas ; & mes enfants ,
 » que deviendront-ils ? - Vos enfants ?
 » vous n'en avez pas. • Non pas encore ;
 » mais Dorville , - He , Madame , ajou-
 » ta-t'il en souriant , s'il en naît , la clau-
 » se sera nulle , il n'y a qu'à le stipuler. --
 » A la bonne heure... Cependant - Quo ?
 » -- Ne faudra t'il pas que je l'avantage ,
 » ce pauvre garçon ? -- Dorville ! quelle
 » horreur ? il sera trop heureux de vous
 » posséder ; & je ne souffrirais pas que ,
 » pour mon neveu , vous fissiez tort à une
 » nièce aussi aimable ; je sçaurai toujours
 » sacrifier les intérêts de ma famille à
 » ceux de la vôtre.

Ce trait de générosité charma Madame
 Dormont ; & ils passèrent ensemble le
 reste de la soirée à prendre des mesures
 pour le double mariage projeté.



C H A P I T R E V.

Bal , méprise , insolence , délivrance.

C E P E N D A N T , Madame de Carlise & Sophie , après avoir fait une multitude de visites , rentrèrent chez elles , soupèrent à la hâte , & se préparèrent pour le bal.

L'extrême vivacité de la Marquise parvint à distraire Sophie de la rêverie dans laquelle tout ce qu'elle avoit vû dans le jour l'avoit plongée ; & sa complaisance pour sa cousine l'emportant sur sa répugnance , elle se laissa habiller comme on voulut. A minuit & demi elles partirent en carrosse de remise , comme elles l'avoient projeté , & elles arrivèrent à l'opéra sans accident.

La Marquise ayant remarqué dans la salle beaucoup de gens de sa connoissance , dit à Sophie de ne la point quitter , & qu'elles s'alloient bien amuser. En effet , le masque étouffant en elle toute timidité , elle se livra à sa vivacité , & lutina impitoyablement sept ou huit personnes.

Sophie étourdie , tant par le brouhaha du bal , que par le babil infatigable de sa cousine , gardoit le plus profond silence. Quelques masques lui en firent agréablement la guerre ; » bon , » répliquoit

la Marquise en minaudant , » elle ne fait
 » qu'arriver de province , cela est tout
 » neuf , tout timide ; mais avec le tems
 » & de bonnes leçons nous la formerons.

D'après ces propos , & d'autres pareils ,
 des jeunes gens voyant ces deux femmes
 seules de leur bande , les prirent pour
 des filles qui cherchoient aventure. Sophie
 étoit au désespoir ; & la Marquise , en-
 chantée de la méprise , jouissoit de l'em-
 barras de sa cousine , & n'épargnoit rien
 pour l'augmenter. Elle prit le bras d'un
 masque qu'elle crut reconnoître ; un au-
 tre prit celui de Mademoiselle de Franc-
 court , & croyant l'occasion favorable ,
 il se hâta de pousser la fleurette avec une
 vivacité , une pétulance très-propre à al-
 larmer la vertu de notre belle , qui , peu
 accoutumée à de pareils discours , couroit
 de toutes ses forces pour rejoindre la Mar-
 quise ; & celle-ci malicieusement l'évitoit ,
 de façon à entretenir les idées de leurs
 écuyers , & les terreurs de Sophie.

Ce manége ayant duré jusqu'à quatre
 heures du matin , elle se laissa enfin rap-
 procher par Mademoiselle de Francourt ,
 qui , harrassée par la foule , étouffée par
 son masque , & excédée des propos qu'elle
 avoit été contrainte d'essuyer , lui cria :
 » Au nom de Dieu , cousine , sortons
 » de ce lieu maudit. »

Nos galans écuyers offrirent de les re-

conduire chez elles , les refus ne firent qu'irriter les desirs ; & pendant qu'elles appelloient leurs laquais, ils reprirent leurs épées , & les ayant vû monter en carrosse de remise , [ce qui confirma encore leurs soupçons ,] ils les suivirent jusqu'au guichet neuf ; alors doublant le pas , ils crièrent au cocher d'arrêter , & sur son refus , ils firent briller leurs épées : ce geste lui en imposa , il arrêta tout tremblant , & ces jeunes gens se mettoient en devoir d'entrer d'autorité dans la voiture.

La Marquise & Sophie crioient au secours de routes leurs forces , sans que les deux masques en devinssent moins entreprenans ; quand heureusement deux autres masques accoururent au bruit ; les deux premiers fâchés d'abandonner leur proie , tombèrent l'épée à la main sur les survenants , qui les reçurent dans la même posture , firent sauter l'épée à l'un , blessèrent l'autre légèrement , & les laissèrent fuir , peu contents , je crois , de leur succès.

Etant restés maîtres du champ de bataille , les libérateurs de nos Dames coururent à leur voiture , leur annoncer leur délivrance.

Ils y trouvèrent Sophie sans connoissance , dans les bras de la Marquise , qui prenoit des soins inutiles pour la faire revenir. Ils se joignirent à elle avec aussi peu

de succès. Enfin l'évanouissement durant toujours , ils firent conduire la voiture à la porte du suisse des Tuileries , & étant parvenus à se faire ouvrir , ils y transportèrent la belle malade , qui , à force de sels qu'on lui fit respirer , reprit enfin ses esprits.

Un cri de terreur lui échappa ; ses premiers regards lui offrant deux inconnus en domino , & se voyant dans un lieu où elle ne s'étoit jamais trouvée ; mais Madame de Carlise lui ayant dit que c'étoient leurs libérateurs , elle se remit , & avec les graces qui lui étoient naturelles , elle se joignit à sa cousine pour faire à ces Messieurs les plus vifs remerciemens.

» Ah, Mesdames, » dit un d'eux, »
 » c'est à Monsieur Dorville seul que vous
 » en avez l'obligation ; sans lui , un instant avant votre délivrance , j'étois moi-même assassiné.

» Ne vantez pas tant , Monsieur , une
 » action aussi simple : je n'ai fait que m'acquitter du devoir d'un homme d'honneur , & je suis assez récompensé par le
 » bonheur de vous avoir sauvé.

» C'est pousser trop loin la modestie ; »
 » repartit le premier , » & je ne dois pas
 » souffrir que vous atténuyez une action
 » aussi généreuse : & si ces Dames le permettent , pendant qu'elles acheveront
 » de se remettre , je les instruirai de votre procédé.

La Marquise & Sophie témoignèrent désirer vivement qu'il leur en fît le récit ; & le Vicomte d'Olban , car c'étoit cet aimable fils du Ministre d'Etat actuel , reprit ainsi.

» J'avois , Mesdames , retenu une pla-
 » ce pour danser avec une Dame ; la con-
 » tredanse finissant , je m'y avance avec
 » elle , alors un masque la pousse , me
 » heurte & se met devant nous avec une
 » fille qu'il conduisoit ; ce procédé me
 » choque , & je le lui fais sentir ; les pro-
 » pos s'échauffent , & nous nous donnons
 » rendez-vous après la contredanse der-
 » rière les galeries du Louvre : je sors
 » alors pour m'y rendre. Je l'y trouve
 » déjà ; mais à peine avois-je l'épée à la
 » main , que deux scélérats que je n'avois
 » pas apperçus fondent sur moi. Dans
 » cette extrémité je m'adosse contre le
 » mur , & je fais face du mieux qu'il m'est
 » possible ; mais j'allois infailliblement suc-
 » comber , quand je vois accourir Mon-
 » sieur qui leur crie : *A moi lâches , à moi.*
 » Mon adversaire s'élance sur lui , & tom-
 » be mourant à ses pieds ; ses infâmes
 » complices voyant la partie devenuë éga-
 » le , lâchent le pied & s'enfuient à tou-
 » tes jambes. Mais ce que je ne puis con-
 » cevoir , & qui vous surprendra sans
 » doute , c'est qu'ayant levé le masque
 » de mon ennemi , j'ai reconnu le Duc de
 » K... Gouverneur de T...

» Le Duc de K.... ! s'écria Sophie , le
 » persécuteur de ma famille ? oh mon
 » pere !... vous êtes vengé. »

Cette exclamation excita la curiosité de Dorville & du Vicomte d'Olban ; mais la crainte que leurs questions ne fussent indiscrettes , les empêcha de le rémoigner.

Sophie étant entièrement remise , le Vicomte pria nos dames de l'excuser s'il n'avoit pas l'honneur de les escorter jusques chez elles ; mais que , pour prévenir les suites de l'affaire qui venoit de lui arriver , il alloit se rendre à Versailles pour en instruire son pere. Il envoya aussi-tôt le suisse à son hôtel , lui chercher une chaise de poste. » Je vous laisse , continua-t'il , » mon défenseur , avec un » homme aussi brave , vous n'avez rien à » craindre.

La Marquise fit pour la forme quelque difficulté de consentir à ce que Dorville les accompagnât : mais le service qu'il venoit de leur rendre étoit trop grand pour qu'elle persistât dans ses refus , & la figure du jeune Marquis acheva de la décider. Elles montèrent donc en voiture avec leur libérateur , auquel le Vicomte d'Olban dit en le quittant : » Je vous attends à » Versailles à midi ; ne manquez pas , je » vous prie , de vous y rendre. » Il le promit , & le carrosse partit.

CHAPITRE VI.

Amour de différentes façons , jalousie & autres choses importantes.

N Os dames arrivèrent sans accident chez elles. Pendant ce court trajet , les cœurs de ces trois personnages éprouvèrent des mouvemens bien différens , quoi qu'ils eussent tous approchant la même cause.

Les charmes , l'air de candeur de Sophie , & la noble modestie de ses discours pénétrèrent Dorville d'admiration ; & dans un cœur bien né , ce sentiment est l'avant-coureur de l'amour.

Sophie de son côté , sensible à la générosité du Marquis , le liroit avec douceur aux mouvemens de la reconnoissance : & l'on sait combien elle est puissante sur les belles âmes. L'espérance de voir cesser les persécutions que son père esfuioit , commençoit à la flatter ; & elle s'applaudissoit en regardant Dorville , de ce que c'étoit à lui qu'elle en auroit l'obligation.

Pour Madame de Carlise , le courage de leur défenseur l'avoit frappé , (la bravoure fait toujours effet sur l'esprit des femmes.) La mâle noblesse de ses traits

& l'aifance de fa taille ajoutoit à la bonne opinion qu'elle avoit conçue de lui , & elle crut qu'il méritoit qu'elle entreprît de faire fa conquête.

Arrivée à fon hôtel , elle l'engagea à rester quelques moments. Le plaisir qu'il trouvoit à contempler Sophie ne le laiffa pas héfiter , & Sophie qui ne voyoit pas encore bien clair à ce qui fe paffoit dans fon cœur , applaudit à la priere de fa coufine , laquelle pour accomplir fon projet étala toute la légèreté de fon efprit : elle parcourut avec rapidité tous les fentiers du perfidage , encensa la frivolité & s'épuifa en farcasmes contre la froide raifon , qui , félon elle , étoit le poifon du plaifir , & le fléau de la vie.

Dorville , dans cette converfation , ne lui parut pas auffi fpirituel que bienfait : uniquement occupé de Mademoifelle de Francourt , il examinait dans fes yeux l'impreffion que faifoient fur elle des propos auffi futiles ; & l'embarras qu'il voyoit qu'ils lui caufent , augmentoit fa tendre eftime pour elle.

La Marquife s'appercevant de fon attention à confidérer fa coufine , & la regardant comme un obftacle à fes vues , après un moment de fîlence , lui dit , je
» crois ma chère , que votre incommodité
» de cette nuit vous met dans le cas d'a-
» voir befoin de repos , & je vous con-

» seille de vous aller mettre au lit. Mon-
» sieur voudra bien m'excuser.

» Je serois au desespoir , repartit Dor-
» ville , de gêner Mademoiselle , je me
» retire. Hé non , » reprit la Marquise ,
» je n'ai pas la plus légère envie de dor-
» mir , nous causerons ensemble. » Elle
accompagna ce propos du coup d'œil le
plus expressif. Dorville , quoiqu'il en sen-
tît bien toute l'énergie , feignit toujours
de craindre d'être importun ; & il sortit
en demandant à Madame de Carlise la
permission de venir lui faire sa cour. Il
espéroit y revoir Sophie , & disposer son
cœur à recevoir l'hommage de la passion
qu'elle lui inspiroit , & dont il sentoit qu'il
ne guériroit jamais.

Madame de Carlise attribua d'abord ce
brusque départ au respect qu'elle inspiroit
au Marquis : & à son peu d'usage avec
les femmes : mais les regards passionnés
qu'il avoit lancés sur Sophie , & qu'elle
avoit plusieurs fois surpris , changeoient
ses idées , & développoient en elle le ger-
me de la jalousie. L'amitié qu'elle avoit
crû avoir pour Mademoiselle de Fran-
court , fit bien-tôt place à tous les senti-
mens que la rivalité fait naître d'ordinaire
dans une femme à préventions. Elle avoit
pensé , en la prenant avec elle , se procu-
rer une compagne pour tous les plaisirs
; tumultueux dont elle étoit avide , & aux-

quels l'usage ne permet pas à une femme de courir décemment toute seule. Elle croyoit par-là s'épargner l'embarras de lier des parties de spectacle & de promenade , & même trouver dans la curiosité qu'on supposeroit à cette jeune personne , une excuse pour l'emportement avec lequel elle vouloit se livrer à ces sortes d'amusements. Mais l'indifférence des adieux de Dorville après la retraite de Sophie , lui prouva son erreur , & elle reconnut qu'elle devoit craindre que sa belle parente attirant tous les yeux , ne la privât du tribut d'hommages dont elle faisoit sa félicité.

De plus , le Marquis lui tenoit au cœur ; elle lui avoit fait des avances ; il n'y avoit pas répondu. Sa vanité étoit piquée & le goût qu'elle avoit pour lui en prenoit de nouvelles forces. Plus , dans son dépit , elle s'efforçoit de le haïr , & plus , sans qu'elle s'en apperçût , son cœur se livroit à la tyrannie de son penchant pour lui , & plus Sophie lui devenoit importune.

Elle auroit voulu pouvoir la remener aussi-tôt à son couvent ; mais comment s'y prendre pour justifier la malhonnêteté d'un pareil procédé ? c'étoit l'embarras. Dans ce désordre d'idées , elle se coucha , ne répondant que par monosyllabes & avec aigreur aux questions répétées de sa verbeuse femme de chambre qui se re-

tira fort mécontente de l'humeur de sa maîtresse, dont elle étoit depuis long tems en possession de sçavoir tous les secrets.

Sophie de son côté n'étoit pas plus tranquille. L'étourderie de la Marquise, le ton libre qu'elle avoit pris au bal, l'insulte qu'elles avoient essayée, & qui en étoit la suite presque nécessaire, fournissoient une vaste carrière à ses réflexions.

» Que penseroit mon pere, disoit-elle,
 » s'il apprenoit que, pendant que mar-
 » tyre de la vertu, il languit inconnu
 » dans l'obscurité, peut-être dans la mi-
 » sère, sa fille oubliant ses justes dou-
 » leurs, a l'imprudence de se jeter dans
 » un tourbillon de plaisirs bruyans sans
 » appui, sans guide pour la retenir au
 » bord du précipice ou l'inexpérience, la
 » séduction, peut-être la folie l'ont
 » prêts à l'entraîner; que sa Sophie né-
 » glige les leçons simples & pures de can-
 » deur & de retenue, que le respectable
 » exemple de ses dignes parens lui don-
 » noit sans cesse ? hélas ! » ajoutoit-elle,
 » pourquoi ai-je quitté l'asyle assuré où
 » mon pere m'avoit fait conduire ? mon
 » cœur sans remords comme sans plai-
 » sirs, y jouissoit du moins de son inno-
 » cence ! fille ingrate..... Le Comte de
 » Francourt, dans ses malheurs, n'est
 » inquiet que pour toi, & lorsqu'il se li-
 » vre avec amertume aux tendres inquié-

» tudes que tu lui causes , tu trahis son
 » amitié , tu insultes à son sort en te plon-
 » geant , avec une légèreté impardonna-
 » ble , dans le délire de plaisirs où ta pu-
 » deur allarmée a risqué d'être exposée
 » aux entreprises de la violence ! ah Dor-
 » ville ! ô mon libérateur ! ô vous , le
 » vengeur de mon pere ! sans votre va-
 » leur , sans votre générosité , quel étoit
 » le sort de la malheureuse Sophie ? »

En faisant cette dernière réflexion , elle
 versoit des larmes qu'elle attribuoit au res-
 sentiment d'un bienfait , & se livrant à ce
 sentiment respectable , elle avoit à longs
 traits , sans s'en appercevoir , le poison de
 l'amour.

Les agaceries que la Marquise avoit
 faites à Dorville lui revenoient alors dans
 l'esprit , & la chagrinoient sans qu'elle
 découvrit bien la raison pourquoi , elle ne
 croyoit pas aimer , & par conséquent ,
 elle ne croyoit pas être jalouse ; elle pen-
 soit n'y trouver à redire que le ton de li-
 berté excessif de la Marquise & les épi-
 grammes qu'elle avoit lancées contre les
 mœurs.

L'instant d'après , elle rêvoit aux moyens
 de quitter sa cousine avant le tems con-
 venu , & de retourner à son couvent ;
 mais la crainte de ne plus revoir son libé-
 rateur , la faisoit hésiter , & elle se repro-
 choit de ne lui avoir pas exprimé assez vi-

vement sa sensibilité pour le double service qu'il lui avoit rendu , en la délivrant & en vengeant son pere.

Après de longues agitations causées par le choc d'autant d'idées différentes , elle s'endormit enfin , déterminée à faire tous ses efforts pour retourner au couvent , d'où elle craignoit cependant d'être encore arrachée par Madame Dormont sa tante ; mais du moins l'âge de cette dernière la rassuroit sur les dangers qu'elle auroit à courir dans le monde , étant sous sa conduite.

Sur le midi, Madame de Carlise sonna , & sa femme de chambre entra chez elle.

» Ah Duval, lui dit-elle alors, la cruelle
» nuit que j'ai passée ! je n'ai pas pû fermer l'œil.

La Duval voyant que tout se préparoit pour une confidence , s'enquit affectueusement de ce qui avoit troublé son repos.

» Je ne l'aurois jamais crû ! continua la maîtresse , » des préférences aussi mar-
» quées !... ah ! Monsieur Dorville , c'est
» en vérité trop fort... quels regards !...
» & pas une politesse pour moi !... car ,
» dans le peu qu'il m'en a faites , on voyoit
» percer la contrainte & la gêne. -- Com-
» ment , Madame , quelqu'un vous auroit-
» il manqué ? -- Ah ! Duval , tu me vois
» au desespoir, le plus brave des hommes,

» le mieux fait... mais tu l'as vû ,... celui
 » qui nous a reconduit cette nuit. -- Hé
 » bien , Madame , -- Ne t'a t'il pas paru
 » charmant ! ses traits , ses yeux , son air
 » de fierté , doux & noble à la fois... --
 » Oui, Madame, il m'a semblé au mieux.--
 » Il ne m'aime pas... Duval , il ne m'aime
 » pas ! Sophie sans maintien , sans graces ,
 » sans esprit , car e'le est d'une gauche-
 » rie insoutenable... -- Qu'est-il donc ar-
 » rivé ? -- Il n'a regardé qu'elle , il n'a eu
 » des yeux que pour elle : cette petite
 » provinciale ma rivale ! ah je n'en puis
 » soutenir l'idée.... c'est un serpent que je
 » réchauffois dans mon sein.... tu sçais
 » avec quelle légèreté je sçais m'exprimer ,
 » les graces du geste que je sçai ajoûter à
 » ce que je dis. -- Affurément , Mada-
 » me , -- Hé bien , Duval , propos le-
 » gers , regards , négligences étudiées ,
 » agaceries , tout a échoué contre le
 » cœur de cet homme ; à peine en pou-
 » vois-je arracher un mot , & ses yeux
 » retournoient aussi - tôt sur Sophie.....
 » pourquoi l'ai-je engagé à sortir du cou-
 » vent ? oh non , je ne veux pas la gar-
 » der davantage.... l'homme le mieux
 » fait !.... qu'elle retourne à son cloître ,
 » & qu'il n'en soit plus parlé. »

La Duval , avec le ton insinuant de
 ses pareilles , parvint à tirer de la maî-
 tresse le détail de ce qui s'étoit passé , &

l'aveu de sa passion pour Dorville : elle avoit déjà connu à la Marquise plusieurs goûts assez vifs , dans lesquels elle l'avoit servie avec toute l'intelligence d'une confidente adroite & conlommée , mais elle ne l'avoit jamais vuë dans une agitation pareille.

Elle fit tout ce qu'elle put pour nourrir son amour par les douceurs de l'espérance.

C'est un trésor pour une femme de chambre , que les foibleffes de sa maîtresse , quand elle en a la confiance.

Elle applaudit au dessein de la Marquise de renvoyer Sophie au couvent ; mais la difficulté étoit de sçavoir comment s'y prendre pour lui en parler. Mille gens dans le monde trouvent qu'un mauvais compliment en face coûte plus à faire qu'une perfidie , & la Marquise étoit de ce nombre.

CHAPITRE VII.

Sophie retourne au couvent , conversation de boudoir , espérances trompées.

L'ARRIVÉE de Sophie , qui , ayant appris qu'il étoit jour chez sa cousine , vint sçavoir de ses nouvelles , interrompit leur conversation , avant qu'elles eussent rien résolu.

» Ah ! vous voilà ma reine » lui cria la Marquise en la voyant entrer , êtes-
 » vous un peu remise des fatigues & de
 » la frayeur de cette nuit ? pour moi j'en
 » suis excédée.

» Le repos que j'ai pris , Madame ,
 repliqua Sophie , » m'a délassée ; mais je
 » vous avouerai que de pareils amuse-
 » mens me paroissent cruellement payés ,
 » par les peines qu'ils causent & les cha-
 » grins qu'ils entraînent.

» Mais c'est aussi votre faute , dit Ma-
 dame de Carlise , » si vous aviez tourné
 » en plaisanterie toutes les agaceries de
 » ce masque , il ne se seroit pas acharné
 » après vous comme il a fait. -- Com-
 » ment , Madame , en plaisanterie !... je
 » ne sçai pas badiner avec le vice , & si
 » vous aviez entendu l'indécence de ses
 » discours... -- Que ne lui en imposiez-
 » vous ? -- Hé le pouvois-je , Madame ,
 » je vous poursuivois inutilement pour
 » vous prier de m'aider à m'en débarras-
 » ser ; mais vous sçavez que je ne pou-
 » vois pas vous atteindre.

» Ah ! » reprit la Marquise avec un
 sourire forcé , » si le jeu vous avoit dé-
 » plu au point que vous le voulez faire
 » croire , vous m'auriez sûrement joint
 » sans peine ; mais... -- Quoi ? Madame
 » vous pensez... -- Que quand on est jeu-
 » ne , on est si flatté de s'entendre dire

» des douceurs , qu'on s'observe peu , on
 » donne des espérances sans s'en douter ,
 » l'on met ses amis dans l'embarras , com-
 » me il vous est arrivé. -- Ce reproche ,
 » Madame , est bien amer ; & vous sça-
 » vez s'il est injuste. -- Je ne vous fais
 » point de reproches , Sophie , l'impru-
 » dence n'est pas un crime. -- Ah ciel ! »
 cria Sophie en versant des larmes , » pour-
 » quoi suis-je sortie de mon couvent ? --
 » En vérité , Mademoiselle , je ne m'at-
 » tendois pas que mes complaisances vous
 » donnassent lieu de le regretter ; & je
 » croyois qu'après la scène que vous m'a-
 » vez occasionnée... -- Ah , Madame ,
 » c'est pousser trop loin la barbarie ! moi ,
 » je vous ai occasionné une scène ! c'est
 » votre complaisance pour moi qui vous
 » l'a attirée ! bon Dieu ! vous voyez mon
 » cœur , que n'ai-je persisté dans le refus
 » de vous suivre à ce bal funeste ! -- Je
 » ne comptois pas que vous me fissiez
 » un crime d'avoir bien voulu vous pro-
 » curer cet amusement , & je ne connois-
 » sois pas encore le style de votre recon-
 » noissance ; au reste , Mademoiselle , si
 » votre couvent vous cause tant de re-
 » grets , je serois fâchée de les prolonger ,
 » je n'ai eu en vuë , en vous pre-
 » nant avec moi , que votre amusement
 » votre éducation , mes soins ne peuvent
 » vous plaire , j'en suis fâchée ; je ne vous

» retiens plus ; & mon carrosse est à vos
 » ordres pour vous reconduire quand
 » vous voudrez. -- Si-tôt qu'il vous plaira ,
 » Madame , -- tout-à-l'heure si vous vou-
 » lez , -- tout-à-l'heure soit ; reprit la
 » Marquise , & elle sonna pour qu'on mît
 » ses chevaux. »

Sophie retourna dans sa chambre se
 préparer pour son départ , & la Duval
 félicita sa maîtresse sur l'adresse avec la-
 quelle elle avoit su piquer Sophie & la
 mettre dans le cas de desirer elle-même
 son couvent : » elle vous eût renduë en
 » quelque façon esclave , Madame , avec
 » les grands mots de vertu , de décence...
 » un pareil témoin est toujours importun ;
 » autant vaudroit , à votre âge , n'être
 » pas veuve , que d'être dans le cas de
 » vous gêner. »

Quand le carrosse fut prêt , on en aver-
 tit Sophie , qui , ayant eu le tems de se
 remettre de la surprise où les discours de
 Madame de Carlise l'avoient jettée , vint
 prendre congé d'elle , la prier d'oublier
 la petite altercation qu'elles avoient eue ,
 & de lui conserver son amitié.

La Marquise lui répondit avec toute
 l'honnêteté possible ; elle l'avoit décidée
 à partir , c'étoit tout ce qu'elle vouloit , &
 elle mit dans ses adieux , toutes les cares-
 ses & les protestations que la fausseté qu'on
 nomme politesse & usage du monde , est

convenue de substituer aux expressions simples & naïves de l'amitié.

Sophie monta en carrosse , partit , & fut bien-tôt rendue à son couvent.

La Marquise dès qu'elle eut vû sortir son carrosse , dîna à la hâte , & se mit à sa toilette.

La Duval employa tout son art à lui préparer un de ces négligés voluptueux , qui rendent les femmes d'autant plus séduisantes à nos yeux , que leurs charmes ayant l'air d'aller sur leur bonne foi , nos cœurs ne se tiennent pas en garde contre leurs pièges , & nos regards enchantés font honneur à la nature , des efforts de l'art qui triomphe sans paroître.

Après trois heures de soins , Madame de Carlise contente du travail de sa femme de chambre , crut pour être sûre du succès de ses attraits , n'avoir plus besoin que de l'air d'abattement , qui , presque toujours rend la beauté plus intéressante encore ; elle répéta devant son miroir son manège de migraine , s'étendit sur sa chaise longue ; se munit d'une brochure à la mode , fit défendre sa porte & n'excepta que Dorville.

Il avoit été à Versailles comme il l'avoit projeté , le Vicomte l'avoit présenté à son pere comme son libérateur , & ce ministre partageant la reconnoissance de son fils , l'avoit embrassé en l'assurant qu'il

faisoit à l'avenir son affaire de son avancement & qu'il n'auroit jamais rien à lui refuser.

Il s'informa ensuite curieusement des détails de l'affaire de la veille, & il demanda à Dorville, par quel heureux hazard, il s'étoit trouvé à portée de secourir le Vicomte.

Il répondit » j'avois remarqué, Mon-
 » sieur, la vivacité avec laquelle les deux
 » masques s'étoient disputés : comme ils
 » parloient fort bas, je n'avois pû enten-
 » dre le résultat de leur querelle, mais je
 » suivis sans affectation le Duc de K***
 » quand il eut quitté Monsieur le Vi-
 » comte, & je l'entendis parler à deux
 » autres masques auxquels il conta sa dis-
 » pute, & leur demanda leur secours ;
 » ils sortirent du bal, je les suivis, & je
 » me cachai dans une porte d'où ils ne
 » pouvoient pas me voir, & Monsieur
 » le Vicomte étant survenu le moment
 » d'après, j'ai eu le bonheur de faire avor-
 » ter leur lâche dessein ; » le Ministre
 réitéra ses remerciemens à Dorville, qui
 sortit enchanté de la façon dont il avoit
 été reçu.

Ayant fini quelques autres affaires qu'il avoit aux bureaux, il revint promptement à Paris.

L'air d'honnêteté, de sagesse & de candeur qui rehaussait encore les charmes

de Sophie , avoit trop vivement affecté le cœur de Dorville , pour qu'il pût résister au desir de passer chez Madame de Carlise en arrivant à Paris , pour voir sa cousine , ou du moins , en sçavoir des nouvelles. Ce fut donc chez elle qu'il se fit d'abord conduire ; il n'osa demander que la Marquise , comptant bien que les deux cousines seroient ensemble.

On lui fit traverser tout l'appartement , d'où il pénétra dans un boudoir où tout respiroit la volupté. Deux seules bougies cependant l'éclairaient ; mais ce jour foible , si avantageux à la beauté , convenoit aux vues de la Marquise qui l'y attendoit couchée sur sa chaise longue , comme nous l'avons annoncé ; son attitude étoit si artistement ménagée , que le moindre mouvement devoit nécessairement découvrir quelque beauté qui mettroit à même , par le soin qu'on prendroit pour réparer ce désordre , d'en faire entrevoir d'autres plus touchantes encore.

» Ah , Marquis , » dit-elle quand il entra , » que je vous tiens compte de votre visite ! mais vous me trouverez cruellement maussade ; je suis excédée de fatigue , j'ai eu tout le jour un mal de tête incroyable. Ne me trouvez-vous pas bien abattue ?... » & en disant cela , elle tournoit sur lui des yeux mourans , où cependant , elle laissoit petiller quelques étincelles de desir.

» Je suis très-fâché, Madame, (ré-
 » pondit-il,) de la douleur que vous
 » avez ressentie ; mais cet air d'abatte-
 » ment dont vous vous plaignez , seroit
 » l'air séduisant de mille femmes char-
 » mantes. »

» Vous me flattez, Marquis.... hé
 » bien, (continua-t'elle d'un air d'inté-
 » rêt) » votre voyage de Versailles ? en
 » êtes-vous content ? en vérité vous êtes
 » un héros , & heureuse la Dame des
 » pensées d'un aussi preux chevalier !
 » -- Vous relevez trop , Madame , une
 » action toute ordinaire. -- Ah , la bra-
 » voure est mon foible ; & je ne conçois
 » pas comment le cœur peut se défendre
 » contre un homme courageux , surtout
 » quand il porte une figure intéressante. »

Cette déclaration assez précise fit bais-
 ser les yeux à Dorville , & le força même
 de rougir au lieu de répondre.

» Mais , continua-t'elle , vous ne me
 » répondez point sur votre voyage ;
 » serez-vous placé ? Il seroit affreux
 » qu'on ne fit rien pour vous. » - J'ai
 » tout lieu , Madame , d'être satisfait de
 » la façon dont le Ministre a bien voulu
 » me recevoir & des espérances !- c'est peu
 » de chose , Marquis , il faut presser , il
 » faut tenir ; je suis , moi , pour le solide :
 » si vous voulez , j'ai quelques amis , je
 » les employerai. -- Je crois , Madame ,

» que je puis compter sur la parole de
 » Monsieur le Duc ; & dès que je l'ai
 » eue , je me suis hâté de revenir pour
 » m'informer de vos nouvelles , & de cel-
 » les de votre aimable parente. -- En vé-
 » rité , je vous en sçais tout le gré possi-
 » ble. -- Son indisposition d'hier n'a-t'elle
 » pas eu de suites ? - Non , il n'y paroît-
 » soit pas ce matin.... A propos , Mar-
 » quis , avez-vous quelque soupé arrangé
 » pour ce soir ? » - Non , Madame. --
 » Hé bien , voulez vous risquer le mien ?

Dorville , qui , à tous momens , s'at-
 tendoit à voir paroître Sophie , ne balan-
 ça pas à accepter cette invitation qui lui pro-
 cureroit , à ce qu'il croyoit , le bonheur
 de voir ce qu'il avoit de plus cher. Il se hâ-
 ta de renvoyer les gens & sa chaise.

» Je crains , (reprit Madame de Car-
 » lise quand les ordres furent donnés ,)
 » que vous ne me fassiez un sacrifice , nous
 » serons seuls , je vous en avertis , j'avois
 » si mal à la tête que j'ai fait défendre ma
 » porte. »

» Peut-on désirer quelque autre com-
 » pagnie , Madame , quand on a le bon-
 » heur d'être avec vous ? son cœur ajou-
 » toit & avec Sophie. »

» Cela est bien galant , Marquis , mais
 » cela est-il sincère ? fait comme vous
 » êtes , on est si prévenu , si recherché ,
 » que pour éviter les reproches d'impoli-
 » tesse ,

» tesse , on se fait un protocole de phrases
 » d'usage , qu'on debite souvent sans y
 » songer ; une femme trop crédule y
 » ajoute foi , & la voilà malheureuse
 » pour la vie.

» Non , Madame , je n'ai jamais con-
 » nu » cet art perfide de parler un lan-
 » gage que le cœur désavoue ; & le mon-
 » de a beau vouloir en diminuer l'horreur
 » par le nom de galanterie dont il l'hono-
 » re , la mauvaise foi est toujours mauvai-
 » se foi pour moi , & je crois lui devoir
 » toujours mon mépris. -- Mais d'hon-
 » neur , d'après cette façon de penser ,
 » votre cœur est un trésor.... Ah ça , di-
 » tes-moi , à qui l'avez-vous donné ?

En faisant cette question , un mouve-
 ment qu'elle fit , laissa paroître un petit
 pied fait au tour , & l'action de son bras
 pour le recouvrir , fit appercevoir au Mar-
 quis une gorge charmante : tout préoc-
 cupé qu'il étoit des charmes de Sophie ,
 il ne put refuser à ses yeux le plaisir de
 ce spectacle.

Il y a certains objets , comme ceux-là
 qui , malgré que nous en ayons , sont tou-
 jours en droit de nous donner des dis-
 tractions.

Ayant joui de l'attention qu'il donnoit
 à ce qu'elle laissoit voir : » Mais , contie-
 » nua-t'elle , vous ne répondez point.
 » Hé bien , votre cœur ? »

I. Partie.

C

» Madame , » reprit-il en regardant
 toujours , » il a été libre jusqu'à pré-
 » sent. »

» Ah ! j'entends , vous n'avez eu que des
 » goûts. Scavez-vous bien que cela sent
 » furieusement le libertinage ? n'importe ,
 » on doit de l'indulgence à la jeunesse ;
 » & puis il faut tant de choses pour
 » une passion ; les goûts sont plus commo-
 » des , cependant , Marquis , il faut enfin
 » se fixer : un attachement fait honneur.
 » Voyons , que voudriez-vous dans une
 » femme , pour vous charmer ? »

En disant cela , elle se remuoit plus
 que jamais sur sa duchesse ; une de ses
 jambes se montroit à moitié , son mante-
 let ne tenoit plus que sur une épaule , ses
 yeux s'animoient , & toute la figure res-
 piroit la volupté.

Il n'est guères d'amans heureux & fi-
 déles , dont la constance ne fût en danger
 dans une épreuve aussi chatouilleuse : deux
 beaux yeux , une gorge charmante , un
 pied rignon , une jolie jambe , une porte
 descendue à toutes autres visites , un bou-
 doir embelli par le pinceau de Boucher ,
 une chaise longue.... Que de circonstan-
 ces réunies ! & contre qui ? contre un jeu-
 ne homme de vingt-cinq ans qui quoique
 prévenu pour un autre objet , dont encore
 il ne scavoit s'il seroit jamais aimé , avoit
 des yeux qui regardoient avec plaisir ce

qu'on abandonnoit à leur avidité.

Dorville dans le trouble inséparable de sa position, pressé de répondre, regarda la Marquise d'un œil animé.

» Hé bien, continua-t-elle, comment
» souhaiteriez-vous une maîtresse ?

» Ah Madame ! qu'elle eût vos traits,
qu'elle fût sensible, tendre, décente... »

» Vous avez raison ; beaucoup de dé-
» cence en public... mais ne trouvez-vous
» pas mon boudoir d'une chaleur excessi-
» ve ? » & le mantelet fut tout à fait ôté ?
» En vérité, continua-t-elle, si les suites
» d'un engagement ne m'effrayoient pas,
» sçavez-vous bien que je croirois... -- Ah,
» Madame, achevez. -- Non ; Marquis,
» laissez-moi mon secret. »

Il s'aprocha ; elle feignit de le repous-
ser, pour lui faire apercevoir un bras
d'une rondeur & une main d'une délica-
tesse parfaite.

La mollesse de ce mouvement deman-
doit un baiser sur cette main ; Dorville
étoit trop honnête pour le refuser : il y
en imprime un avec tout le feu du desir.
La Marquise soupire, le fixe tendrement,
sa voix s'éteint ; Dorville alloit être infi-
dèle, quand du bruit qu'ils entendirent
dans la pièce voisine, fit resauter l'un au-
près de la cheminée, & reprendre à l'au-
tre son manteler.

C'étoit le Maître-d'hôtel, qui venoit
annoncer qu'on avoit servi.

Madame de Carlise , quoiqu'elle n'eût jamais eu moins d'envie de souper , passa dans la salle à manger , soutenue par le Marquis , auquel elle dit en s'appuyant sur son bras qu'elle ferroit : » Ah , Mar- » quis , que vous êtes dangereux !

Dorville n'avoit été séduit que par le prestige du moment : & la crainte , lorsqu'on vint les avertir pour souper , que ce ne fût Sophie qui le surprît aux pieds de la Marquise , avoit déchiré dans l'instant le voile de cette illusion passagère : une tristesse mêlée de dépit y succéda quand , en entrant dans la salle à manger , il n'aperçut que deux couverts sur la table.

» Où est donc votre aimable cousine ? » demanda-t'il avec vivacité ? -- » Elle » n'étoit chez moi que par accident ; » mais soupçons. »

Il voulut hasarder pendant le repas encore quelques questions , auxquelles la Marquise ne satisfisoit pas mieux ; la présence des domestiques l'empêchoit d'insister , & il attendoit avec empressement l'instant de quitter la table pour satisfaire sa curiosité. L'impatience de Madame de Carlise étoit aussi vive , quoiqu'elle eût un motif différent. Le repas fut court & peu gai , Madame de Carlise croyant devoir se contraindre devant ses gens , & Dorville ne s'occupant que de Sophie absente.

Ils retournèrent dans le boudoir. » Je
 » croyois , dit le Marquis en y entrant ,
 » que Mademoiselle Sophie demeuroid
 » avec vous. -- Avec moi ! Dieu m'en gar-
 » de , je ne suis pas d'âge à être la surveil-
 » lante d'un enfant de quinze ans. -- Mais ,
 » il me sembloit qu'hier elle logeoit ici. --
 » L'excessive envie qu'elle avoit d'aller au
 » bal , m'avoit engagée à la retirer du
 » couvent pour lui procurer ce plaisir. »

En disant cela , elle se précipitoit dans
 sa bergère , ôtoit son mantelet , & sous
 prétexte de se chauffer , découvroit ce pe-
 tit pied , & cette jolie jambe qui avoit tant
 fixé la vue de Dorville avant le soupé.

» Elle demeure donc au couvent ? »
 reprit-il , sans prendre garde à ce mané-
 ge. -- » Eh oui : mais , Marquis , êtes-
 » vous comme moi ? j'ai froid aux pieds
 » & en dedans je brûle : » & elle lui
 donna sa main à tâter.

» C'est , » répondit-il froidement , »
 l'effet de la digestion. » Quel couvent
 » habite-t'elle ? -- Hé laissons ce couvent...
 » Je crois que j'ai trop soupé ; en vérité
 » j'étouffe. »

Tout en parlant , elle dénouoit quel-
 ques rubans de son corset. » -- Cela se
 » passera en vous desserrant un peu ; est-
 » il dans ce quartier-ci ce couvent ? -- Je
 » ne sçais ,.... si j'osois , je me remettrois
 » sur ma chaise longue , j'y serois mieux

» que là ; mais vous êtes trop entrepre-
 » nant , Marquis. -- Ah ! Madame , ne
 » craignez rien... mon respect... -- Oui ,
 » votre respect ! on n'en parle jamais tant ,
 » que quand on a envie d'en manquer...--
 » Ah ! croyez. -- Je sçais ce que j'en dois
 » croire , après l'avanture de tantôt....
 » n'importe , je suis trop fatiguée ; don-
 » nez-moi le bras , Marquis , pour m'y
 » traîner. »

Il obéit ; elle s'appuyoit mollement sur lui , & donnoit à ses yeux ce jeu tendre & languissant qui fait d'ordinaire si bien pénétrer les cœurs , & y allumer le feu du desir.

Arrivée à sa chaise longue , elle s'y jeta : mais sa prétendue foiblesse ne lui permettant pas tous les soins que l'exakte modestie auroit exigé pour rendre son attitude décente , les regards du Marquis auroient eu beau jeu , si leur curiosité eût été aussi vive qu'avant le soupé ; elle ferma les yeux & soupira : Dorville tira un flacon d'eau de Cologne , lui en fit respirer ; le dépit la ranima.

» Etes-vous un peu remise ? » lui dit-il alors. » Oui , Monsieur , répondit-elle d'un ton piqué , » après vos soins obligeans , il seroit impossible qu'une foiblesse durât ; & elle se mit à son séant , en feignant de rajuster le désordre de ses vêtemens.

» Puisque vous vous trouvez mieux ,
 » reprit-il , Madame , instruisez - moi ,
 » de grace , du sort de la charmante So-
 » phie ; l'honneur qu'elle a de vous ap-
 » partenir , me la rend chère. -- Il faut
 » que je vous le sois bien peu , Monsieur ,
 » pour que seul avec moi , me voyant
 » souffrir , vous vous occupiez d'un au-
 » tre objet , & que vous m'excédiez de
 » pareilles questions. »

Le ton d'aigreur dont ces paroles fu-
 rent prononcées , firent sentir à Dorville
 à quel point ses questions avoient été dé-
 placées dans une pareille position ; mais
 le silence de son cœur pour la Marquise ,
 ne lui permit de répondre qu'en béguyant ,
 & Madame de Carlise qui ne s'accommo-
 doit pas de cette réponse , prit le parti de
 s'évanouir encore une fois ; mais plus fort
 que la première.

Dorville , las de ces évanouissemens ,
 & qui , pour les faire cesser , ne vouloit
 faire dépense que d'eau de Cologne ,
 voyant qu'elle étoit sans effet , tira forte-
 ment un cordon de sonnette qui fit venir
 à l'instant la Duval , à laquelle il dit ,
 » Madame la Marquise est incommodée ,
 » je craindrois dans son état de lui être
 » importun , ayez-en soin , Mademoi-
 » selle , je me retire ; » & il sortit.

Qu'on se peigne le dépit de la Marqui-
 se à cette retraite ; la colère la suffoquoit ,

elle ne pouvoit articuler ; ses yeux qui venoient de jouer l'abattement étinceloient de rage.

» Sophie triomphe ! » s'écria - t'elle douloureusement dès qu'elle put parler ,
 » elle me l'enleve , Duval ! à l'instant que
 » je croyois ma conquête assurée !.... il a
 » vû toute ma foiblesse , il a été à l'inf-
 » tant d'en jouir , ah.... je suis outrée....
 » à mes genoux , il ne songe qu'à elle !
 » il a l'impudence de me parler d'elle !...
 » dans quel moment ? non , Duval , non...
 » elle ne jouira pas de son triomphe. Non,
 » je veux me venger de cet outrage : il
 » ignore sa retraite , qu'il l'ignore toujours.
 » Que dis-je ? qu'elle fuye de cette ville ,
 » je ne puis respirer le même air qu'elle.
 » Je ne sçais où j'en suis. »

La complaisante femme de chambre , entrant dans les peines de sa maîtresse , la plaignit , blâma le procédé de Dorville , & chercha avec elle les moyens de le ramener & d'écarter Sophie ; une Lettre anonyme qu'elle proposa d'écrire à cette dernière parut à la Marquise le moyen le meilleur ; elle s'y arrêta , la fit écrire sous sa dictée , donna ordre qu'elle fût portée le lendemain à la pointe du jour par un commissionnaire inconnu , & elle se coucha plus tranquille.

CHAPITRE VIII.

*Conversations qui font connoître le génie
des acteurs.*

Cependant Dorville s'étoit rendu dans l'appartement qu'il avoit chez son oncle.

Dumont son valet de chambre l'instruisit , en le couchant , que Fierval l'avoit souvent demandé depuis deux jours ; qu'il sembloit même être de fort mauvaise humeur d'une aussi longue absence dont il ne lui avoit pas fait part ; que Madame Dorville paroissoit aussi peu satisfaite , & qu'il devoit s'attendre à essuyer le lendemain les reproches les plus amers.

Dorville , sans lui répondre , lui demanda s'il ne connoissoit point les gens de Madame de Carlise.

» J'ai connu autrefois son cocher , »
répondit Dumont. -- » Ah ! mon ami ,
» il faut que tu me rende un service essentiel.
» Cours demain le voir à la pointe
» du jour , fais-le boire ; voilà de l'argent ,
» n'épargne rien , & tire de lui le nom du
» couvent où demeure Sophie.

» Ah ! nous y voilà , » interrompit le
» valet , » Monsieur votre oncle avoit
» donc raison , (peut-être pour la pre-

» miere fois de sa vie ,) c'est quelque
 » amourette , quelque étourderie de jeu-
 » nesse , il le disoit bien. -- Trêve de ver-
 » biage & fais ce que je t'ordonne. -- Mais ,
 » Monsieur , songez... -- Ne me replique
 » pas , mon cher Dumont , le bonheur
 » de ma vie en dépend. -- Diantre , cela
 » est sérieux ! & cette Sophie... quelle es-
 » péce de fille est-ce ? n'a-t-elle pas un
 » nom de famille ? car des Sophies , les
 » rues en sont pavées. -- C'est une fille
 » adorable , les traits les plus touchans ,
 » la taille la plus noble , le maintien le
 » plus décent , le ton le plus modeste !...
 » tout en elle annonce la vertu , la can-
 » deur , l'innocence ! -- Mais enfin son
 » nom ? -- Je ne lui connois que celui de
 » Sophie : mais le cocher ne pourra pas
 » s'y tromper , quand tu lui diras que
 » c'est la cousine de sa maîtresse , qui est
 » retournée hier au couvent. -- Ah ! cela
 » devient plus clair ; mais croyez-moi ,
 » Monsieur , toutes ces intrigues ne va-
 » lent rien ; si c'est une fille comme il faut ,
 » gâre les épousailles , après l'amusement ;
 » c'est un rude rabat-joye , & d'après le
 » portrait que vous en faites , elle ne doit
 » pas être riche ; car on ne voit guères
 » de belles héritières. Cesse tes raisonne-
 » mens , Dumont , fais ce que je te dis ,
 » & sois en repos. -- C'est que je ne vou-
 » drois pas , Monsieur , aider à vous faire

» faire un mariage de garnison , & on en
 » fait à Paris comme ailleurs.

Dorville lui imposa silence d'un ton à
 vouloir être obéi , & se coucha.

Le lendemain , il se leva de bonne heure , & passa dans l'appartement du Comte de Fierval , qui lui dit dès qu'il l'aperçut , » ah ! vous voilà enfin , Monsieur , je commençois à désespérer de vous revoir.

» En vérité , continua-t'il sans donner à Dorville le tems de répondre , » je pensois que les services que je vous ai rendus m'avoient acquis le droit d'être au moins instruit de vos démarches , si je ne les dirigeois pas. Mais je suis délabré , & je vois le peu de fonds que je dois faire sur votre reconnaissance.

» Monsieur , » répondit le neveu un peu déconcerté de cette sortie ; » Rendez plus de justice à mes sentimens ; la conduite que j'ai tenue jusqu'à présent doit vous être un garant sûr que je ne pouvois être éloigné de vous que par des affaires essentielles.

» Et quelles affaires , Monsieur , doivent aller avant vos devoirs ? -- Aucunes sans doute , & c'étoit pour remplir ceux de l'humanité & de l'honneur que je me suis absenté ces deux jours ? -- Écoutons un peu votre roman.

» Je ne crois pas , » reprit Dorville ,

» en rougissant de dépit , » que ces sen-
 » timens doivent être traités de romanef-
 » ques , ils existent dans mon cœur , &
 » ils font certainement la baze du carac-
 » tère de l'honnête-homme. -- Ah ! Mon-
 » sieur , point de discussions métaphysi-
 » ques. Au fait , quelles excuses avez-
 » vous à me donner ? »

Le mot d'excuses révolta Dorville ; mais l'habitude où il étoit d'entendre Fierval s'exprimer dans un pareil style , & les obligations qu'il croyoit lui avoir lui firent dévorer son dépit , & il lui raconta son aventure du bal.

Quand il en fut à son combat contre les trois assassins qui attaquoient le masque seul » quelle étourderie , s'écria Fierval ?
 » avez-vous juré de me précipiter dans
 » un labyrinthe d'affaires ? ma foi , Mon-
 » sieur , arrangez - vous ; vous avez fait
 » la sottise sans mon aveu , tirez-vous-en
 » comme vous pourrez , belle bravoure
 » d'aller tout risquer pour sauver un in-
 » connu ! -- Mais , Monsieur , ... -- Mais
 » Monsieur , après de pareilles folies , il
 » faut se tenir caché ; avez - vous envie
 » de me perdre aussi en revenant chez
 » moi ? un homme tué ! ... c'est d'une ex-
 » travagance.

» Monsieur le Duc Dolban , » reprit Dorville , » n'a cependant pas traité mon action ainsi , & la protection dont il a dai-

» gné m'assurer en m'embrassant , est le
 » prix dont il a cru devoir payer le se-
 » cours que j'ai donné à son fils.

» Quoi ? c'est le fils du Duc Dolban , le
 » ministre que vous avez sauvé ! -- oui ,
 » Monsieur. C'est une autre affaire , vous
 » avez très-bien fait : que ne me le disiez-
 » vous plutôt ? -- Je vous ai fait le récit
 » des faits dans l'ordre qu'ils sont arrivés ,
 » je ne voyois que l'homme dans le mas-
 » que que j'ai couru défendre , & ce
 » n'est qu'après le succès que j'ai reconnu
 » le fils du ministre.

» Voyez , mon neveu , la reconnois-
 » sance que vous me devez , de vous avoir
 » fait apprendre à tirer des armes. Il faut
 » cultiver le ministre , aller à Versailles ,
 » le presser , nous en aurons besoin , j'ai
 » justement dans la tête des vues pour
 » lesquelles il me sera nécessaire.

» Pendant votre absence , » continua
 Fierval , » j'ai aussi travaillé pour vous. --
 » Comment , Monsieur ? -- Oui je vous
 » ai ménagé le mariage le plus avanta-
 » geux. -- Mon dessein , Monsieur , n'est
 » cependant pas de songer encore de si-
 » tôt à un établissement. -- Je ne vous
 » demande pas quel est votre dessein , je
 » sais ce qu'il vous faut , & je ne vous
 » laisserai pas manquer un parti de soixan-
 » te mille livres de rente.

» Cette fortune est assurément , Mon-

» fleur , fort au-dessus de ce que je puis
 » jamais espérer ; mais ce bien , tout im-
 » mense qu'il est , ne suffit pas , je crois ,
 » au bonheur : un penchant réciproque ,
 » de la conformité dans les goûts , dans
 » les caractères sont encore plus essentiels
 » que les richesses pour la félicité d'un
 » honnête-homme qui se marie. -- Celle
 » dont je vous parle a certainement tout
 » ce qui peut attacher un galant-homme ,
 » j'ai donné ma parole , & vous l'épouse-
 » rez. -- Vous me permettrez , Monsieur ,
 » -- Non , Monsieur , je ne permets rien ,
 » les peines que j'ai prises pour vous , les
 » bontés que je vous ai toujours témoi-
 » gnées devroient vous convaincre que
 » les arrangemens que je prends pour
 » vous , sont pour le mieux , n'en par-
 » lons plus : cela fera. »

Dans ce moment , Madame Dormont
 qui venoit d'apprendre que Dorville étoit
 chez son oncle , ayant passé une robe à
 la hâte , se rendit dans l'appartement de
 Fierval , qui n'étoit séparé du sien que
 par l'escalier.

» Hé bon jour donc , mon bel enfant ,
 » dit-elle à Dorville , en lui sautant au
 » col , sçavez-vous bien que vous êtes un
 » cruel garçon ? nous avons été depuis
 » deux jours dans des inquiétudes !....
 » qu'il a de belles couleurs !.... il faut
 » être sage , mon cher ami... & bien ,

» Comte , lui avez - vous parlé ?

» Tout s'arrangera , Madame , répon-
 » dit Fierval. -- Tant mieux , où avez-
 » vous donc été , petit fripon , depuis
 » tant de tems. ? -- J'ai été contraint ,
 » Madame , d'aller à Versailles. -- Bon ,
 » reprit-elle ; à Versailles , pendant que
 » nous étions sur les épines.... le petit li-
 » bertin , c'est un prétexte.... il n'y a que
 » le mariage pour le ranger.... il est réel-
 » lement charmant.... allez mon poulet ,
 » nous vous remettrons dans le bon che-
 » min. »

Dorville qui étoit instruit de l'intimité de la liaison de Madame Dormont avec son oncle , ne sçavoit que penser des agaceries qu'elle lui faisoit : il crut que c'étoit elle qui avoit proposé à Fierval quelque femme de sa connoissance pour lui. Il étoit suspendu entre la reconnoissance que sa bonne volonté méritoit en ce cas , & l'humour que lui donnoient des propositions de mariage , dans les dispositions où son cœur étoit alors pour Sophie.

Dans ce moment de trouble , il balbutia quelques mots qu'elle prit pour un remerciement.

Ah ça , dit-elle en s'asseyant auprès du feu , & faisant placer Dorville entre son oncle & elle , » puisque Fierval vous a
 » parlé , mon cher ami , il n'est pas ques-
 » tion de traîner les choses en longueur ;

» le bien vous convient sans doute. »

Le bien , répondit Dorville , » passe
» certainement mes espérances : mais c'est
» ce que je considère le moins , un carac-
» tère doux & franc , un esprit aimable
» & simple , & une conduite respectable
» sont ce qui pourroit me flatter le plus.

» L'aimable enfant ! reprit-elle , il
» m'enchanté : oui , mon ami , vous trou-
» veriez tout cela.

» Assurément , dit Fierval , & Dor-
» ville doit s'en rapporter à mon choix.

» Qu'il est bien fait ! » continua Ma-
dame Dormont , fixant les petits yeux
noirs sur Dorville , & s'agitant dans son
fauteuil , » quand ferons-nous la nôce ?
» il faut brutquer les mariages ; ce sont
» ceux qui réussissent le mieux.

» Il faut du moins , reprit le Marquis ,
» se donner le tems de voir si les partis
» se conviendront ; peut-être mes dé-
» fauts. . . -- Je ne vous en trouve aucun ,
» & nous pouvons conclure. -- Vous me
» voyez d'un œil trop indulgent , Mada-
» me , & je pense que celle dont il s'agit
» pourra me traiter moins favorablement.
» -- Est-ce qu'il perd l'esprit ? -- Non ,
» Madame , je me rends justice.

» Pardonnez , Madame , » dit alors
Fierval , » quand vous êtes arrivée , je
» ne lui avois parlé que de la fortune de-
» la future , sans lui nommer la personne ;

» c'est la cause de son indécision : mais
 » elle doit cesser dès qu'il sçaura que c'est
 » vous-même dont il est question.

» Quoi ? Madame ! » reprit Dorville
 » d'un air surpris. -- Oui , mon petit Roi ,
 » moi-même , je n'ai pu te voir sans t'ai-
 » mer , ma fortune peut te rendre heu-
 » reux & je te l'offre avec ma main. --
 Votre main ! Madame , vous n'y songez
 » pas. Il n'est pas possible.

» Madame , » interrompit Fierval ,
 » veut bien vous sacrifier les avantages
 » qu'elle pourroit trouver dans une autre
 » établissement , & vous pouvez lui en
 » faire vos remerciemens.

Qu'on se pe gne , s'il est possible , la po-
 sition & l'embarras de Dorville : se voyant
 harcelé aussi vivement par une femme
 dont il sçavoit la conduite avec son oncle ,
 & pressé par ce même oncle qui , par son
 ton absolu , avoit pris sur lui dès sa plus
 tendre jeunesse un empire si despotique
 qu'il n'avoit jamais osé lui résister.

Il auroit bien voulu pouvoir s'esquiver
 pour éviter de faire une réponse précise ,
 mais Madame Dormont n'étoit pas fem-
 me à lâcher sa proie ; étant donc forcé
 de parler : » je ne puis.... » Madame ,
 » dit-il , revenir de ma surprise ni conce-
 » voir.... -- Ni concevoir son bonheur ;
 » s'écria-t'elle avec transport , » sa timi-
 » dité est un mérite de plus : à son âge....

» avec cette figure.... ah ! la tête m'en
 » tournera : embrasse - moi encore mon
 » poulet ; » & sans qu'il pût s'en défendre, elle le serra dans les bras, & l'assomma de huit ou dix baisers aussi bruyans que donnés avec rapidité.

Il n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si le bruit que fit un laquais en entrant, ne l'eût forcée de lâcher prise.

Ce domestique apportoit à Dorville une lettre qu'un postillon du Vicomte Dolban venoit de lui remettre & dont il attendoit la réponse ; il l'ouvrit avec précipitation & y lut :

» Je vous attends avec impatience chez
 » mon pere : il s'agit d'une affaire des plus
 » importantes pour votre avancement ;
 » partez sans différer ; je ne vous en dirai pas davantage, je veux vous ménager le plaisir de la surprise.

Le Vicomte DOLBAN.

Je ne puis exprimer le plaisir que causa cette lettre au Marquis.

Outre les espérances qu'elle lui donnoit du côté de son ambition qu'il voyoit prête à être satisfaite, elle le tiroit des griffes de son amante surannée, & lui donnoit le tems de méditer sa réponse.

Il monta précipitamment chez lui pour s'habiller, ayant donné ses ordres pour qu'on attelât sa chaise.

Eierval quitta un moment Madame

Dormont, en lui promettant de la rejoindre presque aussi-tôt; & il monta dans l'appartement de son neveu auquel il dit :
 » il faut profiter, Monsieur, de la chance leur de la reconnoissance du ministre,
 » avant que l'obligation que nous a son fils s'efface de sa mémoire. A la Cour,
 » il est rare que l'on garde long-tems le souvenir d'un service; voici le moment,
 » il ne faut pas le laisser échaper. Je compte aussi profiter, Monsieur, de la bonne volonté qu'on me témoigne,
 » & je vais....

» Voici, interrompit Fierval, ce qu'il faut demander : le commandement de T*** est vacant depuis six mois que le titulaire a été obligé de fuir chez l'étranger pour des raisons trop longues à détailler; la Cour a différé jusqu'à ce moment à y nommer : cette ville est à portée de mes terres, & cette place fort à ma bienséance : il faut, Monsieur, que vous la demandiez pour moi.

» Mais, Monsieur, » répondit Dorville, » n'est-ce pas dépouiller un infortuné ? puisque la Cour a différé jusqu'à ce moment à remplir cette place, elle veut sans doute donner le tems, à celui qui l'occupoit, de se justifier.-- Je m'attendois en vérité, Monsieur, à plus de zèle & de reconnoissance de votre part. Quand il a été question de

» votre éducation , de vous placer , on
 » ne m'a jamais vû hésiter , j'ai tout fait
 » pour vous : à présent le hazard , ou plu-
 » tôt la bonté que j'ai eue de vous rapel-
 » ler à Paris passer le quartier d'hiver ,
 » vous procurent une faveur que vous
 » pouvez employer pour vous acquitter
 » du moins un peu , envers moi ; & vous
 » ne daignez pas.... -- Hé , Monsieur , le
 » puis-je ? & devez-vous me faire un cri-
 » me d'une délicatesse que vous approu-
 » veriez dans tout autre ? -- Je connois
 » à présent votre cœur , reprit Fierval ,
 » un peu de faveur vous enivre ; vous
 » croyez pouvoir vous passer de moi , &
 » votre reconnoissance se tait dès que vous
 » croyez que je vous suis inutile ; détrom-
 » pez-vous , Monsieur , vous aurez enco-
 » re besoin de moi.... refuser de dire un
 » mot au ministre pour son oncle , son
 » bienfaiteur.

En disant ces derniers mots , il se pro-
 menoit à grands pas dans la chambre de
 Dorville , en se mordant les lèvres , & ses
 yeux pétillant de colere.

» Vos reproches , » répondit le neveu ,
 » me sont d'autant plus sensibles , Mon-
 » sieur , qu'ils sont peu mérités ; disposez
 » de moi , de ma fortune , si vous croyez
 » que vos bienfaits exigent ce retour ; mais
 » dois-je , mais puis-je vous sacrifier les
 » intérêts d'un tiers que je ne connois

» point, qui se trouve dans l'adversité &
 » que la Cour jusqu'à présent a bien vou-
 » lu épargner ? - Un tiers inconnu vous
 » est donc plus cher que votre oncle , &
 » vous préférez les intérêts aux miens ! je
 » voulois bien , pour vous trouver moins
 » coupable , vous supposer quelques liai-
 » sons d'amitié avec Francourt. Mais
 » non , c'est le mauvais cœur seul qui par-
 » le ; & vous craignez de montrer le
 » moindre zèle pour moi. Je ne m'atten-
 » dois pas à tant d'ingratitude.

» Ah , Monsieur ! repartit Dorville ,
 » qu'osez-vous dire ? .. Dieux : ... que vais-
 » je faire ! n'importe , je vous cède , mon
 » cœur y répugne , & le Ciel m'est té-
 » moin que c'est malgré moi. Parlez ,
 » qu'exigez-vous ?

» Que vous demandiez pour moi , re-
 » prit Fierval, le commandement de T***
 » vaquant par la fuite de Francourt ; voi-
 » là tout , & je me flatte que vous l'ob-
 » tiendrez , si vous vous y employez avec
 » le zèle que vous me devez ; adieu , je
 » rejoins Madame Dormont , pour l'en-
 » tretenir dans ses dispositions favorables
 » pour vous ; à votre retour , marquez-
 » lui votre reconnoissance en des termes
 » plus vifs & plus convenables.

Dorville vouloit répondre que sa bou-
 che ne pouvoit démentir son cœur , &
 qu'il ne pourroit jamais se résoudre à cette

union ; mais Fierval étoit sorti précipitamment sans attendre sa réponse.

Dans ce moment on vint avertir le Marquis que sa chaise étoit prête ; il y monta & partit pour Versailles où nous le laisserons aller , pour revenir à Madame Dormont auprès de laquelle Fierval vient de se rendre.

Ce voyage précipité pour Versailles lui donnoit de l'inquiétude , & le Comte pour la dissiper lui raconta l'avanture du bal & le résultat.

» Comment ? cela est trop heureux ,
 » dit-elle , il aura sûrement un régiment ,
 » quel plaisir d'être la femme d'un Colo-
 » nel !... le pauvre enfant... il est fait au
 » tour... je serai présentée... je ne me
 » sens pas d'aise !... qu'il est agréable pour
 » une femme de pouvoir aller à la Cour !

» Je sens & je partage votre joye assu-
 » rément , dit le Comte , mais je vous
 » avoue qu'il tarde pour la mienne , de
 » voir l'aimable Sophie. -- Ah ! vous la
 » verrez , mon cher , vous la verrez , j'i-
 » rai la prendre ce soir chez Madame de
 » Carlise , je ne veux plus qu'elle me quit-
 » te jusqu'au jour de nos mariages ; je
 » vais commander tout de suite un habit
 » de Cour à ma couturière..... qu'on
 » déclame encore contre le bal : c'est
 » pourtant à cela que Dorville doit sa
 » fortune.

Ces propos & d'autres pareils occupèrent long-tems Madame Dorinont que Fierval quitta pour se rendre chez son homme d'affaires , auquel il dut de dresser le compte de la tutelle qu'il avoit eûe de Dorville , & d'enfler la dépense , & diminuer la recette , de sorte que , quoique Dorville eût quinze mille livres de rente que Fierval touchoit depuis dix ans , il se trouvât redevoir quarante mille francs à son tuteur.

L'homme d'affaires , quoique aussi peu scrupuleux que ses semblables , ne sçavoit comment s'y prendre pour une pareille opération ; mais les instructions que lui donna Fierval , aplanirent les difficultés & le forcèrent de convenir qu'il avoit encore plus de ressources de chicane dans la tête , qu'il n'en avoit lui-même.

CHAPITRE IX.

*Lettre anonime , terreurs & fuite de Sophie ,
charité Monastique.*

MAIS revenons à Sophie ; de retour à son convent , elle eut à effuyer toutes les civiles importunités de la communauté.

Une personne qui a passé deux jours dans le monde doit , selon les Religieuses ,

rapporter un fonds de nouvelles inépuisables ; & comme dans les cœurs c'est un grand plaisir de conter , on croit obliger l'arrivante en l'affommant de questions ; force fut à Sophie de les entendre , elles avoient l'air de partir plutôt de l'intérêt qu'on prenoit à elle , que de la curiosité de celles qui les faisoient : elle y satisfit de son mieux , avec cette politesse & cette douceur qui la caractérisoient , & elle se retira ensuite dans sa chambre.

Dès qu'elle y fut seule , elle se replia sur elle-même , s'aplaudit d'être sortie de chez sa cousine ; mais elle ne pouvoit se pardonner d'y avoir été.

» Ah ! mon pere , s'écrioit-elle dou-
 » loureusement , que je suis à plaindre
 » d'être éloignée de vos conseils , foible ,
 » sans expérience ; comment éviterai-je
 » les pièges de la séduction ? comment
 » repousserai-je la violence des méchans ?
 » malheureuse que je suis ! l'innocence de
 » mon cœur & la droiture de mes in-
 » tentions sont mes seules armes ; suffi-
 » ront-elles pour me conserver digne de
 » mes vertueux parens ? si du moins je
 » pouvois vous écrire , ô mon pere , vous
 » demander des regles de la conduite que
 » je dois tenir... mais , hélas ! errant ,
 » persécuté , contraint de vous cacher ,
 » j'ignore & le lieu de votre retraite , &
 » le nom que vous y portez. O , Dor-
 ville,

» ville , généreux Dorville ! vous n'avez
 » rien fait en nous délivrant du persé-
 » cuteur de mon pere , si vous n'obtenez
 » son rappel , si vous ne rendez ce véné-
 » rable guide à ma jeunesse imprudente.
 » Que dis-je , hélas ! Dorville ignore
 » mon sort , il ignore celui de mon pere...
 » hé pourquoi ne l'en ai-je pas instruit ?
 » La candeur brille dans les yeux ; le cré-
 » dit que son courage doit lui avoir pro-
 » curé , l'auroit mis à portée de termi-
 » ner nos peines.... hélas ! je ne le rever-
 » rai peut-être jamais. »

Telles étoient les réflexions de Sophie
 dans son couvent , elles l'occupèrent tou-
 te la nuit. Le matin elle fut réveillée par
 une Converse , qui lui apporta un billet ;
 elle l'ouvrit précipitamment , & y lût ce
 qui suit :

A Mademoiselle de Francourt.

» Une personne touchée de vos mal-
 » heurs passés , & de ceux qui vous me-
 » nacent , risque de vous donner un avis
 » important , qui la perdrait si l'on sça-
 » voit qu'il vient d'elle. La Cour est plus
 » irritée que jamais contre le Comte de
 » Francourt depuis la mort du Duc de
 » K*** , dont les parens ont découvert
 » que le Marquis d'Orville étoit le meur-
 » trier : on a sçu votre entrevue avec lui

» chez le suisse des Tuilleries , & que des
 » là il est monté avec vous dans la même
 » voiture , ce qui a fait présumer que vous
 » aviez été le mobile de cette affaire , j'i-
 » gnore , ce qui en est ; mais sur ces pré-
 » somptions qui sont fortes , on a obtenu
 » un ordre pour vous faire arrêter , le
 » Marquis Dorville l'est déjà , il ne vous
 » reste aucun autre parti à prendre que
 » de sortir de Paris à l'instant , & de vous
 » aller cacher dans quelque couvent de
 » Province sous un nom supposé jusqu'à
 » ce que cette affaire soit assoupie , si ja-
 » mais elle peut l'être.

Cette lettre fut un coup de foudre pour
 Sophie. » Que vais-je devenir ? s'écria-
 t'elle en fondant en larmes , » la calom-
 » nie ose me poursuivre jusques dans cette
 » retraite. Funeste bal ! ô Dieu ! voyez
 » ma douleur , donnez-moi la force de
 » la supporter.... Dorville arrêté !.... voi-
 » là donc le prix de sa générosité ! on le
 » soupçonne d'un complot odieux ! quel-
 » le injustice !.... on m'accuse d'être sa
 » complice !.... que dis-je ? de l'avoir por-
 » té à un assassinat ! juste ciel ! quel asyle
 » reste donc sur terre à l'innocence ? O
 » mon pere ! je m'étois donc flattée vai-
 » nement de voir cesser vos malheurs.
 » Votre ennemi , de son tombeau nous
 » poursuit encore.

Elle étoit baignée de pleurs ; ses san-

glots lui coupoient la parole , elle relisoit sans cesse la fatale lettre ; » il faut bien » se réloudre , » reprit-elle avec fermeté après quelques momens de silence , » cé- » dons puitqu'il le faut ; fuyons , peut- » être le sort le lassera de me persécuter. »

Alors elle se hâta d'emballer les vê-
mens qui lui étoient les plus nécessaires , elle envoya chercher un carrosse , & passa chez la Supérieure , qui la connoissant très-sage & très - retirée depuis qu'elle étoit dans la maison , ne fit pas difficulté de la laisser sortir pour faire quelques em-
plettes qu'elle prétextait avoir à faire.

Elle monta précipitamment dans sa voi-
ture avec son ballot. Le cocher à qui elle n'avoit pas dit où elle vouloit aller , le lui demanda , elle ne sçavoit que répondre.
» Hors de Paris , s'écria-t-elle , » hors
» de Paris , & au plutôt. - Hors de Pa-
» ris est bien-tôt dit ; mais ne m'indique
» pas la route : est-ce à Cha lot , à Saint
» Denis , à Pantin que vous voulez aller ?
» je ne peux pas deviner. - Au plus loin
» mon ami. - Saint Denis est le plus loin.
» Hé bien , vas-y... arrête : y a-t'il un
» couvent ? Hé mardi ! manque-t'on de
» cela ? on ne voit par-tout que Moines
» & Moineffes. En ce cas , marche mon
» enfant , je n'y serai jamais assez tôt.

Le fiacre appuye du fouet & de la lan-
gue ses chevaux étiques , & au bout de

près de deux heures il arrive à Saint Denis.

» Où voulez-vous descendre , Made-
 » moiselle ? -- Au couvent. -- Auquel ?
 » si vous voulez voir le trésor , c'est plus
 » loin , chez les Peres. -- Hé non. -- Hé
 » bien , en voici un de Religieuses ; est-
 » ce pour y rester ? -- Oui , » dit-elle en
 le payant généreusement. -- » Grand
 » merci , Mademoiselle ; c'est pourtant
 » bien dommage qu'une aussi belle enfant
 » s'enferme dans un cloître. »

Sophie prit son paquet , entra dans la cour , & demanda à parler à Madame la Supérieure. -- » Elle est bien Abbessé
 » pour vous , peut-être , » répondit brusquement une vieille Touriere.

» Je me suis trompée , reprit Sophie. »
 » Je voudrois parler à Madame l'Abbessé.
 » se. -- A la bonne heure : elle est à présent au parloir de Sainte Brigitte , vous
 » n'avez qu'à y monter : c'est par-là. »

Sophie , qui , jusqu'à ce moment ne s'étoit occupée que de l'idée d'échapper à la persécution que la lettre qu'elle avoit reçue lui annonçoit , ne s'étoit pas préparée à ce qu'elle devoit dire à l'Abbessé ; & la franchise de son caractère ne lui permettoit pas d'être sans embarras , dans cette circonstance , où la nécessité de ne pas être connue lui imposoit la loi de forger une histoire , & de se supposer un nom.

Elle étoit encore dans cette confusion d'idées , lorsqu'elle entra dans le parloir.

L'Abbesse s'y entretenoit avec une femme âgée , mise assez proprement pour une bourgeoise ; dont la physionomie annonçoit un bon cœur , & cette physionomie ne mentoit pas.

Quant à l'Abbesse c'étoit une femme d'environ cinquante ans : elle étoit grande & sèche , un front pointu , de petits yeux bruns & enfoncés , un grand nez aquilin , qui n'auroit pas fini si son menton ne se fût opposé à son prolongement , une bouche vaste & demeublée formoient son visage qu'un parchemin jaunâtre & livide recouvroit. Elle étoit malheureusement fille de condition , & l'orgueil de son nom joint au dépit d'avoir été forcée de prendre le voile , pour assurer une plus grande fortune à son frere , avoit rendu son caractère fort analogue à sa figure : il est vrai que la nature l'y avoit merveilleusement préparé. La dignité d'Abbesse , qui , depuis lui avoit été conférée , avoit encore ajouté une teinte à son humeur hautaine.

Par malheur pour Sophie , tout cela étoit écrit sur la mine de la Religieuse , & ne contribuoit pas peu à redoubler le trouble qu'elle sentoit déjà en entrant.

» Que veut cette fille ? » dit aigrement l'Abbesse à Sophie qui n'osoit lever

les yeux , & qui méditoit son compliment.

» Madame , » reprit modestement celle-ci , quoique déconcertée : » je viens
» implorer de votre bonté un asyle contre la persécution. »

» Ce début promet , » reprit sèchement la Religieuse , » voyons ; de quoi
» est-il question ? qui vous persécute ? --
» Des parens barbares & injustes veulent
» forcer mon inclination. -- Vous n'êtes
» pas la première : après. -- Ayant tenté
» inutilement tout ce que je croyois pouvoir les fléchir , & les empêcher de me
» sacrifier par un mariage que je crains
» plus que la mort , j'ai pris ce matin le
» parti de fuir & de me mettre à la merci
» de votre charité. -- Fort bien. Mademoiselle croit qu'il n'y a qu'à désobéir
» à ses parens & venir se jeter dans une
» maison religieuse , qu'on s'empressera
» de la recevoir sans sçavoir qui elle est ,
» ni qui payera sa pension ; ah ! si nous
» recevions sans examen toutes celles qui
» se plaignent de leur famille , nous ne
» manquerions pas sûrement de pensionnaires. -- Quant au paiement de ma
» pension , Madame , je dissiperois aisément vos inquiétudes. »

» C'est quelque chose , répondit l'Abbesse en se radoucissant ; la figure m'a
» prévenue dès l'abord , » ajouta-t-elle en s'adressant à Madame Dumont , (c'est

le nom de la femme qui étoit avec elle quand Sophie étoit entrée.)

» Mademoiselle » répondit celle-ci ,
 » est assurément intéressante , & l'on est
 » forcé de prendre part à son sort dès
 » qu'on la voit.

» Il faut sçavoir votre nom , reprit
 » l'Abbesse ; » nous ne recevons ici que
 » des filles de condition , ou du moins
 » d'honnêtes bourgeois.

» Sans pouvoir me vanter d'une illus-
 » tre naissance , » répondit Sophie en rou-
 gissant , » j'espère ne point faire honte à
 » mes compagnes. --- Tout cela ne dit
 » point votre nom. Madame je m'appel-
 » le.... -- Comment ? -- Duchemin , »
 dit Sophie en baissant les yeux , son ame
 pure ne pouvant supporter même l'idée
 d'un mensonge aussi innocent , --- Du-
 chemin ! est-ce de la rue Saint-Martin ?
 » Sophie troublée répondit oui machi-
 » nalement.

» Comment , s'écria l'Abbesse , & vous
 » osez vous proposer ici ! la fille d'un
 » homme qui n'a rien ! laissez-moi , pe-
 » tite impudente , & ne mettez jamais
 » les pieds dans ma maison.

Qu'on juge de l'étonnement de Sophie à ces mots ; elle étoit bien loin de penser que la personne dont elle avoit pris le nom au hasard , fût connue de cette religieuse & que son pere eût fait une faillite.

» O Ciel ! s'écria-t'elle , que vais-je de-
 » venir ? suis-je donc faite pour de pareils
 » traitemens ? à qui avoir recours ?

» Je crois qu'elle raisonne , reprit l'Ab-
 » besse , Madame Dumont , faites-la for-
 » tir , je vous prie.

» La violence n'est pas nécessaire , Ma-
 » dame , » répartit fièrement notre belle
 affligée , le dépit & l'indignation lui ren-
 dant toute sa fermeté , » dès que l'inno-
 » cence & l'infortune n'ont point de droits
 » sur votre cœur , & qu'un injuste mé-
 » pris y remplace la charité que je croyois
 » devoir y trouver , rien ne me retient
 » plus ; il ne me reste que le regret de
 » m'être abaissée à demander des secours
 » à une personne aussi peu digne de m'o-
 » bliger , & elle sortit.

L'Abbesse fut confondue de la vigueur
 de cette réponse , & la bonne Madame
 Dumont , soit par bonté d'ame , soit par
 curiosité , suivit Sophie.

» Un moment , ma belle enfant , lui
 » cria-t'elle , un moment : » Sophie s'ar-
 » rêta ; quand elle l'eut rejointe , » Vo-
 » tre embarras , continua-t'elle , m'a tou-
 » chée jusqu'au fond de l'ame : je ne suis
 » pas riche & mon bon cœur est retenu
 » par le défaut d'opulence ; si cependant
 » vous voulez accepter pendant quelques
 » jours une retraite dans ma maison ; au
 » lieu de richesses , vous y trouverez

» l'honnêteté , je vis seule & retirée , on
 » ne vous y découvrira pas ; & vous au-
 » rez le tems de vous retourner pour
 » chercher un autre asyle , ou pour vous
 » raccommo-der avec vos parens.

» Ah ! Madame , ah mon ange tutelai-
 » laire ! » répondit Sophie en l'embras-
 » sant » que de graces j'ai à vous rendre !...
 » je tâcherai de ne vous pas être à char-
 » ge.... je vous suis...»

Pendant le court trajet du couvent chez
 Madame Dumont , Sophie fit à cette
 bonne femme , tous les remercimens
 que son cœur lui dicta , & ce cœur étoit
 sensible.

C H A P I T R E X.

*Repas frugal , Histoire de Dorville ,
 neuvaïne.*

ETANT arrivées à sa maison , Ma-
 dame Dumont fit entrer sa nouvelle
 hôtesse dans une chambre basse , dont les
 meubles quoiqu'extrêmement simples
 charmoient l'œil par leur propreté , un
 cabinet étoit attenant ; la cuisine se trou-
 voit de l'autre côté de l'allée , avec un
 petit réduit à côté , où logeoit la servante
 de la bonne vieille.

» Voilà tout mon logement , » dit-elle

D 5

le à Sophie en le lui montrant , » si vous
 » voulez vous contenter du petit cabinet ,
 » vous n'y ferez vue de personne qu'au-
 » tant que vous le voudrez. Mais il se
 » fait tard ; vous n'avez peut-être pas dî-
 » né. Babet , » cria-t'elle à sa servante ,
 » mettez la table & deux couverts... vous
 » trouverez mon ordinaire frugal , mais
 » il est salubre : »

Babet obéit , & servit diligemment un bon potage , qui fut suivi d'un petit bailli , & pour le dessert quelques fruits & du fromage. La bonne femme , avec cordialité , fit à son hôtesse les honneurs de sa table. Sophie enchantée de son bon cœur , y répondit avec ces graces naturelles qui donnent tant de prix aux moindres politesses.

Madame Dumont à qui son hôtesse plaisoit de plus en plus , pour ne pas laisser tomber la conversation , entama le recit de son histoire. La bonne femme aimoit à parler.

Elle remonta jusqu'au tems où sa figure lui avoit procuré des adorateurs ; ses yeux à ce ressouvenir pétilloient encore de joye , elle fit en passant le détail des propositions avantageuses que sa vertu lui avoit fait rejeter ; elle en prit occasion de faire l'éloge de la sagesse , (la morale est le fort de la vieillesse ,) elle en vint ensuite à l'histoire de son mariage , & des enfans qu'elle

avoit eûs ; elle pleura ceux que la mort lui avoit enlevés , & fit l'éloge d'un fils qui lui restoit seul.

Sophie que ce long recit n'avoit pas fort amusée , mais qui cependant prenoit intérêt au sort de Madame Dumont , à cause de l'honnêteté de ses procédés , lui demanda ce que faisoit alors son fils.

» Il pourroit être mieux , répondit la
 » vieille , s'il avoit voulu quitter son maî-
 » tre pour prendre quelque emploi ; mais
 » aussi ce Marquis Dorville est si aimable , si doux , si bon qu'il y a plaisir à
 » vivre avec lui. -- Est-il attaché au Mar-
 » quis Dorville ? Oui vraiment , Made-
 » moiselle , il est son valet de chambre...
 » mais est-ce que vous connoissez ce Sei-
 » gneur ? » -- Je l'ai vû une fois , répon-
 » dit Sophie en baissant les yeux. -- » Hé
 » bien convenez qu'il est charmant....
 » mais c'est son caractère , c'est son cœur
 » qu'il faut connoître.

» Pourriez-vous m'instruire de ce qui
 » le regarde ? » dit alors Sophie d'un ton d'intérêt que le desir de conter une histoire empêcha la bonne Dumont de remarquer.

» Assurément , repartit celle-ci. Il y a
 » dix ans que mon fils est avec lui , &
 » j'en dois sçavoir quelque chose.... mais
 » prenez encore un petit doigt de vin ;
 » quand on a eu du cuagrin , cela ranime :

» Sophie la refusa avec honnêteté , la
 » vieille s'en versa , but & commença
 » ainsi l'histoire de Dorville. *

Monfieur Dorville est fils du Comte Dorville qui , n'ayant que cet enfant , ne put non plus que sa femme se déterminer à le perdre de vue , ils lui donnèrent chez eux la meilleure éducation possible.

Le Comte qui avoit beaucoup d'esprit , avoit l'œil sur les maîtres , & dirigeoit les études de ce cher enfant ; sa femme sœur du Comte de Fierval...

» Il est neveu du Comte de Fierval : »
 interrompit vivement Sophie , sans avoir eu le tems de démêler ses idées. » -- Oui
 » vraiment , mais c'est un singulier hom-
 » me celui-là ; nous en parlerons bien-
 » tôt. »

Sophie qui se ressouvenoit d'avoir vu Fierval chez sa tante avec laquelle il paroïssoit fort lié , redoubla d'attention.

Madame Dorville , continua la Dûmont , adoroit son fils dont les progrès dans tout ce qu'on lui enseignoit faisoient

* On prie le lecteur de ne pas être surpris du style de ce récit & les réflexions dont il est semé , paroissent peu câlées avec le caractère & l'éducation de Madame Dumont ; on auroit craint de le rebuter , si on avoit rendu mot pour mot les discours de cette femme qui , quoique d'un fort bon caractère , a le malheur d'être comtesse fatigante & prolixe à l'excès , l'auteur a pris la liberté de se mettre à sa place & de lui faire parler son style.

L'admiration de tout le monde ; mais l'excès de la tendresse lui faisoit trop montrer son contentement ; les domestiques de la maison s'ingés de leur maîtresse , ne tarissoient pas sur l'éloge de l'enfant , qu'ils enyvraient de flatteries.

L'orgueil se glissa bien-tôt dans ce jeune cœur , & il se crut un petit prodige sur la parole de ces domestiques. Son respect pour les parens , car il a toujours eu le cœur excellent , l'empêchoit de donner devant eux carrière à sa petite vanité , & par conséquent , ils n'étoient pas à même d'y apporter remède.

En approchant de l'adolescence , ses études furent dirigées sur des objets plus sérieux & il y réussit aussi bien que dans les premières.

A peine eut-il atteint sa quinzième année qu'il entra au service ; il joignit le régiment de *** où son pere avoit obtenu une lieutenance pour lui. Ce fut alors , comme je lui ai entendu depuis dire à lui-même , que son amour-propre eut d'abord à souffrir.

Plein des louanges qu'on lui avoit prodiguées , il s'attendoit que son mérite alloit trouver dans ce corps de nouveaux admirateurs , & que ses camarades prendroient avec lui le ton de convenances qu'employoient d'ordinaire tous les amis de ses parens.

La place de Junior , & les prérogatives lui parurent étranges ; il crut qu'on plaisantoit , il voulut persister. Mais ce jargon léger né dans les coulisses , & qui peut quelquefois réussir dans la société de quelques évaporées trop futiles pour soutenir une conversation conséquente , ne prit pas vis-à-vis de ses camarades qui suposèrent dès-lors qu'il n'étoit qu'un fat ; on lui battit froid , & il s'en affligea.

Il se trouve dans tous les corps , de mauvais sujets qui ne pouvant faire de liaisons avec ceux de leurs camarades qui les connoissent , sont à l'affût des nouveaux débarqués dont ils comptent pouvoir abuser l'inexpérience. Deux de cette espèce s'attachèrent à Dorville , comptant en tirer parti. Dans l'abandon où il se trouvoit , il se livra à eux ; & la froideur que ses autres camarades lui témoignent en augmenta. Il y avoit près d'un mois qu'il étoit dans cette triste position , quand le baron de Brillancourt son cousin , que ses parens lui avoient destiné pour Mentor , arriva ; quelques affaires l'avoient retenu jusqu'alors ; il fut surpris de la façon dont Dorville étoit avec le corps , il tâcha d'en pénétrer la cause , & s'en étant informé , il s'efforça de justifier son jeune cousin & de le retirer de la société dans laquelle le désœuvrement l'avoit jetté.

Il parla en particulier à Dorville qui

lui raconta ses chagrins , en exaltant ceux qui avoient eu pitié de lui & dont il s'étoit fait des amis.

Les leçons que Brillancoutt lui donna à cette occasion , auroient été infructueuses sans un incident qui ouvrit les yeux du jeune homme.

Ses prétendus amis passoient un jour en revue , dans leur chambre avec lui , ceux de leurs camarades qui leur déplaisoient le plus , & lui demandoient ce qu'il en pensoit : enchanté de faire briller son esprit par quelques épigrammes , (c'est le défaut de la jeunesse ;) il s'égaya dans les portraits qu'il en fit.

Ces lâches , comptant se venger du mépris que l'on avoit pour eux , firent courir sous le nom de Dorville ces propos , auxquels ils ajoutèrent tout le venin de grossiereté que la mauvaise éducation peut répandre. Ces propos parvinrent de bouche en bouche , à ceux qu'ils intéressoient.

Le jour même , le Régiment étant assemblé pour un exercice , ces Officiers s'approchèrent de Dorville l'un après l'autre , & lui ayant répété ces propos , lui dirent qu'ils en vouloient avoir raison , & qu'ils le corrigeroient du goût des épigrammes.

Dorville désespéré , moins du nombre d'affaires qu'il se voyoit sur les bras , que de la perfidie de ceux qui les lui susci-

roient , répondit aux offensés : » Si j'ai
 » tenu ces discours , Messieurs , je
 » vous en dois , sans doute , faire rai-
 » son ; mais je vous demande jusqu'à
 » demain pour m'en justifier : je ne me
 » cacherais pas. » On crut ces mots dic-
 tés par la crainte , & on lui tourna le dos.

L'exercice fini , il court trouver celui
 de ces faux amis qui avoit le plus excité ,
 & le plus aplaudi ses plaisanteries ; &
 sous prétexte d'une promenade , l'ayant
 attiré dans un lieu écarté , il lui dit alors :
 » Vous m'avez rendu le piège le plus
 » odieux ; mon défaut d'expérience m'y
 » ayant fait tomber , vous avez eu la lâ-
 » cheté de divulguer avec les traits les
 » plus noirs , les propos que vous-même
 » m'aviez forcé de tenir , & je me vois
 » chargé de la haine de mes camara-
 » des ; il faut que vous m'en fassiez rai-
 » son tout à l'heure , & il mit l'épée à la
 » main.

Son adversaire voulut tourner l'affaire
 en plaisanterie ; mais Dorville n'écoutoit
 plus rien & le pressoit.

» Je ne veux pas , » dit ce lâche ,
 » me couper la gorge avec mon meilleur
 » ami : tu n'as qu'à dire ce que tu veux
 » que je fasse pour te satisfaire , & j'y
 » consens. »

» Hé bien , » dit Dorville. » Suivez-
 » moi sur la place , où tous les Officiers

» se rassemblent pour l'ordre , & avouez
 » que c'est vous qui m'avez suggéré les
 » imprudences qui me sont échappées , &
 » que vous les avez envenimées encore
 » en les rapportant. -- Mais , il n'est pas
 » possible.... -- Ou faites-le , ou l'épée à
 » la main. »

Le malheureux , tremblant consentit à tout.

Ils arrivent sur la place. Messieurs , » dit Dorville à ceux dont il avoit mal parlé , & aux autres Officiers , » je ne viens point nier d'avoir tenu les propos qu'on vous a rapportés : je viens vous dire seulement qu'on les a envenimés , après m'avoir en quelque façon forcé de les tenir. Je veux me justifier de l'intention , & me rendre digne par là de vous en faire raison. Allons , Monsieur , » continua-t'il en s'adressant à celui qu'il amenoit ; » faites à ces Messieurs le rapport fidèle de ces propos , & de ce qui y a donné lieu. »

Il hésita : » est-ce ainsi , » continua Dorville , » que vous tenez parole ? du moins vous resterez , » ajouta-t'il en l'arrêtant par le bras , » pour entendre le recit de votre perfidie , & de mon imbecile crédulité. » Il rapporta alors exactement toute leur conversation : » Voilà mes torts , Messieurs , je vous ai manqué ; ce malheureux en est la

» cause, & je suis prêt à vous satisfaire. »

Un des Commandans du corps s'approchant par hazard, ordonna sur le champ les arrêts à Dorville & à son perfide ami, pour avoir le tems d'aprofondir l'affaire.

Dorville s'y rendit, après avoir assuré d'un clin-d'œil ceux qu'il avoit offensé, qu'il seroit à eux dès qu'il seroit libre.

Il y resta huit jours, au bout desquels il reçut ordre d'en sortir & de se rendre chez le Colonel.

» Je vous ai laissé, Monsieur, » dit ce respectable Chef, » le tems de faire » de sérieuses réflexions sur la légèreté » de votre conduite, & sur votre mauvais choix dans vos liaisons. La franchise & l'honneur sont les regles du » vrai militaire; la politesse doit le caractériser; & le sel d'une épigramme ne » doit jamais l'engager à sacrifier les » égards qu'il doit à ses camarades. Nous » avons été contens, le Corps & moi, » de la conduite que vous avez tenue depuis votre faute, pour la réparer; suivez-moi, » ajouta-t'il en passant dans une autre pièce où étoient plus de vingt officiers, entr'autres ceux dont Dorville avoit mal parlé : » Messieurs, continua-t'il, voilà un ami que je vous présente : de mauvais conseils ont pu l'égarer; mais je suis caution de la droiture

» de ses sentimens , & de la fermeté de
 » son cœur. » Il les fit embrasser , & ja-
 mais réconciliation ne fut plus sincère.

Alors Dorville aprit que celui qui l'a-
 voit si lâchement trahi venoit d'être ren-
 voyé honteusement , & que le tems des
 arrêts de Dorville n'avoit été prolongé
 que pour qu'ils ne se rencontraient pas.

Sophie ne put s'empêcher de faire l'é-
 loge de la conduite de Dorville dans cette
 circonstance.

La bonne femme , après avoir repris
 haleine , continua son récit.

Le plaisir qu'il eut de se voir alors aussi
 bien venu dans son Corps , fut cruelle-
 ment traversé par la nouvelle qu'il reçut
 de la mort de son pere ; sa mere ne sur-
 vécut que quinze jours à cette perte. Il
 faut connoître la bonté de son cœur pour
 se former une idée vraie de la douleur
 qu'il en ressentit. Le choix que sa famille
 fit du Comte de Fierval pour le nommer
 son tuteur , ajouta encore à l'amertume
 de ses regrets. La douceur de son carac-
 tere a été mise à de rudes épreuves par
 la hauteur & la dureté de son oncle ; mais
 il ne s'est jamais écarté du respect qu'il
 croit devoir au frere d'une aussi digne
 mere , quoique je pense que du côté de
 la fortune , il ne lui rende pas une justice
 bien exacte : mais enfin , Monsieur Dor-
 ville a ses vingt-cinq ans , il faudra bien
 qu'on lui rende compte.

Depuis la mort de ses parens , il a obtenu une compagnie de dragons , & après plusieurs actions d'éclat , il a eu le bonheur à la fin de la dernière campagne , de soutenir à la tête de la troupe tout l'effort d'une colonne des ennemis ; mais dans la dernière charge qu'il a fait , couvert de sang & de blessures , il a été coupé par les ennemis , & pour éviter d'être fait prisonnier , il a eu recours à la vitesse de son cheval , qui l'a conduit à une petite ville de Hollande , où , en arrivant , il est tombé exténué , tant par le sang qu'il avoit perdu , que par l'extrême fatigue.

Heureusement un Français , qui , pour quelque affaire sans doute , s'y étoit réfugié....

» Un François réfugié ! interrompit
» Sophie, sçait-on son nom ? - Oui vraiment , il se nomme Germeuil. » Sophie soupira , & la vieille continua.

Ce François l'a retiré dans son obscur asyle , lui a donné tous les secours qui dépendoient de lui , & , par les généreux soins , l'a mis en état de rejoindre son corps , où il a été reçu avec des transports de joie d'autant plus vifs , qu'on l'avoit crû tué , & que sa manœuvre avoit décidé la journée en faveur de l'armée Française.

La campagne a fini peu de jours après ,

& il est revenu ; mais je ne sçais s'il obtiendra quelque chose de la Cour : il a l'ame noble , & ne sçait pas employer les voyes obscures & souterraines , par lesquelles on parvient d'ordinaire.

» Hélas ! quel prix il retire de ses services ! s'écria Sophie.

Que dites - vous ? repliqua la bonne Dumont ; lui seroit-il arrivé quelque malheur ? en seriez-vous instruite ?

Sophie ne sçavoit que répondre , & se repentoit de son exclamation indiscrette ; la vieille devint plus questionnante , & notre belle affligée fut contrainte de lui dire , en pleurant amèrement , qu'elle avoit appris qu'il étoit arrêté pour avoir tué un homme.

» Arrêté ! » répéta la bonne Dumont en se renversant sur sa chaise , se tordant les bras & levant les yeux au ciel ; » un homme tué ! ah miséricorde.... cela est affreux : & mon fils , que va-t'il devenir ? Mais cela est-il bien sûr ?.... le pauvre jeune homme !.... mais vous pleurez aussi.... ah ! que cela me donne bonne opinion de votre cœur !.... si vous le connoissiez comme moi.... J'ai l'ame déchirée.... je cours faire dire une neuvaine pour sa délivrance. »

Sophie la laissa aller & resta seule à se désoler de ses malheurs , de ceux de son pere & de ceux de Dorville , que le re-

cit de la Dumont lui rendoit encore plus cher. L'honnêteté de son hôtesse , & la bonté avec laquelle elle lui avoit donné un ayle , étoit la seule consolation qu'elle éprouvoit.

La bonne femme revint ; elles s'affligèrent ensemble & soulagèrent ainsi leur douleur : cette sensibilité de Sophie pour un infortuné , auquel la Dumont ne croyoit pas qu'elle prît intérêt , redoubloit l'affection de cette bonne femme pour sa jeune hôtesse.

Un soupé frugal , & de pieuses réflexions sur les secours inespérés que la Providence accorde souvent aux innocents persécutés , occupèrent leur tems jusqu'à près de minuit qu'elles se séparèrent pour se mettre au lit. On pense bien que le sommeil de Sophie ne fut pas tranquille.

CHAPITRE XI.

Dorville obtient un Regiment ; rencontre d'un ancien militaire.

CEPENDANT Dorville , en arrivant à Versailles , avoit trouvé le Vicomte d'Olban qui passoit dans le cabinet de son pere , & qui l'y fit entrer avec lui.

» Le Roi , » lui dit ce Ministre , dès qu'il l'aperçut , » sur le compte que je lui

» ai rendu de vos services, vient, Mon-
 » sieur, de vous accorder un Régiment
 » de Dragons, allez, sans perdre de
 » tems, remercier Sa Majesté, je vous
 » attends ensuite à dîner, & nous parle-
 » rons plus au long de ce qui vous con-
 » cerne; sçachez seulement que j'ai mé-
 » nagé votre bourse; votre Régiment
 » n'est que de vingt mille écus, & vous
 » aurez un mois pour trouver cette
 » somme. »

Dorville pénétré de joie & de recon-
 noissance, ne savoit comment l'exprimer.
 » Allez remercier votre maître & le
 » mien, » continua le Ministre : » nous
 » nous reverrons; pour ce moment,
 » j'ai quelques affaires indispensables,
 » mon fils vous accompagnera. »

Ils sortirent donc ensemble, & le Vi-
 comte trouva presque sur le champ le mo-
 ment de présenter Dorville au Roi pour
 le remercier. De-là ils revinrent chez le
 Duc d'Olban, ce Ministre n'étoit pas en-
 core visible, & le Vicomte après avoir
 salué, avec cette noblesse affectueuse qui
 lui gagne les cœurs, tous ceux qui at-
 tendoient son pere, attira dans une em-
 brasure de fenêtre le Marquis Dorville
 pour l'entretenir de ses affaires.

Celui-ci comblé des bienfaits du Mi-
 nistre, ne sçavoit comment entamer la
 demande dont Fierval l'avoit chargé. _

Le Vicomte qui s'aperçut de son embarras , lui en demanda la cause d'une façon si pressante , que Dorville fut à son aise pour lui expliquer la demande de son oncle , la répugnance qu'il avoit à en être l'organe , & le ton avec lequel Fierval l'avoit exigé.

» Hé bien , dit le Vicomte , il faudra
 » le satisfaire , il y a quelques mois que
 » cela auroit été difficile : quelques amis
 » de Francourt le croyant innocent ,
 » ont alors remué ciel & terre pour em-
 » pêcher qu'on ne nommât à son Com-
 » mandement ; mais leur zèle paroît ral-
 » lenti , & depuis il n'a rien produit
 » pour sa justification. J'en parlerai , &
 » je me flatte de réussir. »

Ils n'avoient pas parlé si bas , que le Baron de Clemard , vieil Officier dont les cheveux blanchis & le front cicatrisé annonçoient les longs & généreux services , ne les eût entendus. Il lui échappa un geste d'impatience & de douleur ; mais il se remit bientôt , & dès qu'il pût rendre la conversation générale. Il la fit rouler sur les parties les plus sublimes de l'art de la guerre , il fit nombre de questions à Dorville sur les détails les plus épineux , & qui demandent le plus de génie & de précision dans cette noble profession. Tout le monde étoit surpris de ce que cet homme d'ordinaire
 taciturne

taeturne & réservé - se développoit tant ce jour là. On ne fut pas moins étonné de la clarté & de l'exactitude avec lesquelles Dorville résolvoit toutes les difficultés qu'il lui proposoit , tant d'intelligence de sagacité & de profondeur paroissant surnaturelles dans un militaire de son âge.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du Ministre , auquel on annonça l'instant d'après que le dîné étoit servi.

Pendant le repas , il adressa plusieurs fois la parole à Dorville , avec un ton de préférence qui fit bien des jaloux.

Quand on fut hors de table , le vieil officier s'approcha de Dorville , & le pria de l'entendre un moment en particulier ; ils sortirent ensemble. » Vous commentez avec éclat , Monsieur , dit le vieillard , une carrière que j'ai couru cinquante ans avec honneur ; vos talens dont j'ai tâché de connoître la mesure par les questions que je vous ai faites , annoncent de grands succès ; & je crois que notre maître n'aura qu'à se louer de vos services , & que la faveur où je vous vois est bien placée ; mais , Monsieur , continua-t'il en le regardant fixement , & en élevant la voix , mais Monsieur , la bravoure & les talens suffisent ils au militaire ? la justice , la

» probité n'entrent-elles pas aussi néces-
 » sairement dans son caractère ?-- Me
 » soupçonneriez-vous d'en manquer ?
 » répliqua Dorville surpris. Les aparen-
 » ces sont au moins contre vous.-- Mon-
 » sieur, vous m'offensez.-- Non, Mon-
 » sieur, j'ai toujours su repousser l'inju-
 » re, mais jamais on ne me vit agresseur :
 » mon âge, mon expérience, une con-
 » duite sans reproches me donnent le
 » droit de dire ce que je pense ; vous êtes
 » jeune, j'admire vos talens, & je veux
 » vous épargner une injustice, écoutez-
 » moi. »

Dorville, quoiqu'étonné de la dure franchise de ces propos, fut retenu par le respect que lui inspiroient l'air de candeur & de noblesse, l'âge & les cicatrices du vieux militaire, il contraignit son dépit & l'écouta.

» Votre crédit, » continua le vieil-
 » lard, » me paroît très grand ; employez-
 » le à vous procurer des postes vacans,
 » ils seront bien remplis & votre ambi-
 » tion est juste. Mais sans rougir, pou-
 » vez-vous solliciter la ruine d'un hon-
 » nête-homme persécuté, pour élever
 » sur ses débris un homme sans talens &
 » qui n'a jamais bien mérité de l'état ? »

L'impatience de Dorville parut alors dans ses yeux. Le vieillard qui s'en aperçut, lui dit : » Calmez-vous, & souffrez

« que j'achève. Connoissez-vous ce Fran-
 » court dont vous avez demandé le gou-
 » vernement pour votre oncle ? -- Non ,
 » Monsieur. -- Hé bien , apprenez que la
 » vertu , la candeur , la droiture , la
 » bravoure , l'intelligence , n'ont jamais
 » été plus parfaitement réunies qu'en
 » lui ; j'ai servi vingt ans sous ses ordres ,
 » il étoit le pere du soldat , l'ami de l'of-
 » ficier ; le pays où nous faisions la guerre
 » trouvoit en lui un protecteur contre
 » l'exaction des gens de plume & la vio-
 » lence du soldat ; jamais il ne punit avec
 » colère , & lorsqu'il châtoit pour le main-
 » tien de la discipline , on voyoit sur son
 » visage la tendresse de pere céder avec
 » peine à la sévérité du chef. Et son bien
 » & son sang ont été prodigués au ser-
 » vice de l'état ; le cri public & la réu-
 » nion des suffrages l'ont seuls élevés au
 » rang qu'on veut lui ravir ; la brigade
 » dont il ignora & méprisa toujours les
 » sourdes pratiques , lui a supposé des cr-
 » mes dont il seroit déjà justifié . si la
 » crainte d'être injustement arrêté ne
 » l'avoit empêché de se montrer : le Duc
 » de K*** son persécuteur vient de périr...

Le Duc de K*** !... interrompit vi-
 vement Dorville. » -- Oui , le Duc de
 » K***. Ce vénérable vieillard va repa-
 » roître sans doute ; voulez-vous que son
 » retour ne lui offre que la douloureuse

» image de sa gloire flétrie & de ses hon-
 » neurs enlevés ? ah , Marquis , » con-
 tinua le vieillard en le serrant dans ses
 bras , & l'arrosant de larmes , » vous
 » avez l'ame élevée , elle est sûrement
 » sensible ; renoncez à cet injuste dessein ;
 » vous êtes fait pour mériter notre ad-
 » miration ; soyez l'appui de la vertu gé-
 » missante ; sacrifiez un moment les in-
 » térêts de votre famille à ceux de ce gé-
 » néreux vieillard , vous aurez pour ré-
 » compense la certitude d'une bonne ac-
 » tion , & voilà le seul prix digne de vous.

» Ah Monsieur ! » répartit Dorville
 en l'embrassant , & mêlant ses larmes aux
 pleurs du vieillard. » Qu'allois-je faire ?
 » J'allois sans vous , me rendre à jamais
 » odieux à moi-même. Oui , c'en est fait ,
 » non-seulement j'abandonne ma deman-
 » de , mais parlez : que faut-il faire pour
 » ce digne officier ? il n'aura pas de dé-
 » fenseur plus zélé que moi.

» O vertueux jeune homme , » ré-
 partit ce vieillard pénétré d'admiration ,
 » pardonnez-moi d'avoir pu douter un
 » instant de votre générosité , je vous ai
 » offensé & je vous en fais réparation ;
 » puisse mon amitié qu'en ce moment je
 » vous jure inviolable , puisse mon estime
 » (& tous ceux qui me connoissent en
 » font cas) puissent ces sentimens qui du-
 » reront autant que moi , réparer mon

» erreur d'un moment ! quel bonheur
 » pour la vertueuse Sophie , quand elle
 » apprendra que son pere vient d'acquiescer
 » un pareil soutien ! » -- Sophie ! di-
 tes-vous ? interrompit Dorville , » quelle
 » Sophie ? achevez... -- L'unique & di-
 » gne fille du malheureux Francourt.
 » Sophie... & que fait-elle ? où habite-
 » t'elle ? a-t'elle suivi son pere ? - Quand
 » la noirceur des ennemis de Francourt
 » l'a forcée de fuir, je me chargeai du soin
 » de la conduire à Paris au couvent de ***
 » où depuis cinq mois elle attend dans
 » les larmes la fin des malheurs de son
 » pere. -- Ah Monsieur... n'est-elle pas
 » parente de Madame de Carlise ? ache-
 » vez de m'éclairer... -- Elles sont cou-
 » sines assez proches , mais peu liées à
 » ce que je crois , le sage Francourt
 » ayant trouvé la conduite de la Mar-
 » quise trop legere pour faire liaison avec
 » elle : -- Ah Monsieur ! qu'allois-je fai-
 » re ? & que ne vous dois je pas ? dès
 » que Monsieur de Francourt sera de
 » retour , daignez m'en instruire , je de-
 » manderai une audience particuliere
 » pour lui , je serai sa sauve-garde....
 » Oui , Monsieur , je réponds de sa li-
 » berté , où je perdrai la mienne. »

Le bon vieillard ne sçavoit que penser
 de cet empressement de Dorville , il l'en
 remercia cependant & le quitta.

CHAPITRE XII.

*Amitié des femmes quand la jalousie
s'en mêle.*

DORVILLE courut chez le Ministre, pour tâcher de retrouver le Vicomte d'Olban; mais il venoit de partir pour Choisy avec le Roi.

Il remonta promptement en chaise, & courut au couvent de Sophie.

Quelle fut sa consternation, quand une tourière lui dit qu'elle étoit en effet revenue la veille dans le carrosse de Madame de Carlise; mais qu'elle étoit repartie le matin dans un carrosse de place, sous prétexte de quelques emplettes, sans qu'on sçût où elle étoit allée, & qu'on l'avoit attendue inutilement depuis.

Il crut un moment qu'on lui déguisoit la vérité; il insista pour la voir. Mais étant convaincu qu'on ne lui en imposoit point, il fit tourner bride, & courut chez Madame de Carlise.

Elle étoit chez elle & triomphoit de la fuite de Sophie, dont elle s'étoit fait instigateur; la certitude qu'elle croyoit avoir que Dorville ne pourroit retrouver la cousine, lui donnoit une gayeté & une liberté d'esprit, dont ses premiers propos se ressentirent.

» Vous vous êtes sauvé bien vite hier ,
 Marquis , » lui dit-elle. -- » Je crai-
 » gnois , vous voyant incommodée , Ma-
 » dame , de vous être importun. -- Di-
 » tes plutôt que je vous intéressois trop
 » peu pour avoir pitié de ma faiblesse.--
 » Ah , Madame !.... Je n'en fais pas sur-
 » prise , & je vous en estime davantage ;
 » quand une fois on a le cœur pris , on
 » doit être insensible pour tous les autres
 » objets. -- Quoi ! vous pensez....-- Ah ,
 » n'allez-vous pas vouloir dissimuler
 » croyez-moi , j'ai des yeux , & je suis
 » instruite : j'ai voulu hier vous éprou-
 » ver ; mais vous êtes , je le vois , digne
 » du siècle des Amadis. -- Que je meu-
 » re , si je sçais , Madame , ce que vous
 » voulez me dire. -- Vous avez bien fait ,
 » je ne vous aurois jamais pardonné de
 » faire une infidélité à ma cousine à la
 » veille de l'enlever. -- De l'enlever ! ex-
 » pliquez-vous de grace. --- Ah , vous
 » faites l'ignorant ; & si donc , Marquis ,
 » vous vous aimez sans doute ; c'est bien
 » fait. Vous l'enlevez , à la bonne heu-
 » re. Cependant , fait comme vous êtes ,
 » si vos vus sont innocentes , il y avoit
 » des moyens plus honnêtes ; mais l'a-
 » mour ne raisonne pas ; pour moi , je
 » suis indulgente , & je pardonne sans
 » peine les fautes que cette passion fait
 » commettre. Il est vrai que le reste de

» la famille pourra bien ne pas penser
 » de même. -- Quoi ! Madame , on a
 » enlevé Mademoiselle de Francourt !
 » -- Vous le sçavez mieux que moi. -- Ciel !
 » & vous me soupçonnez... -- Hé non ,
 » Marquis , j'ai des certitudes. -- Daignez
 » vous expliquer ; quelle noirceur ! -- C'est
 » en effet le terme dont on se servira
 » dans le monde ; j'en suis fâchée pour
 » vous , mais dans de pareilles affaires ,
 » il faut employer des confidens plus in-
 » telligens & plus discrets. »

Dorville ne pouvoit être maître de son
 impatience , & elle perçoit dans toute sa
 contenance. » Me soutiendrez-vous , »
 reprit la Marquise , » que vous n'avez
 » pas un domestique nommé Dumont ?
 » Non sans doute. -- Hé bien , ce Du-
 » mont , votre digne émissaire , n'est-il
 » pas venu ce matin chercher mon co-
 » cher dès la pointe du jour , pour sça-
 » voir où demeuroit Sophie ? -- Quoi ,
 » Madame.... Dumont.... votre cocher...
 » Oui sans doute ; croyez que j'ai des
 » domestiques fidèles , & que je suis in-
 » formée de toutes leurs démarches. --
 » Après. -- Sophie deux heures après est
 » disparue de son couvent , & nous at-
 » tendons que vous vouliez bien nous la
 » rendre.

» Ah Madame ! » s'écria Dorville ,
 Pénétré de douleur , » de quel coup

» vous me percez le cœur ? il n'est plus
 » tems de dissimuler. Oui , Madame ,
 » j'adore votre charmante cousine ; je
 » n'ai pû m'en défendre en la voyant.
 » --A juger de votre passion par les
 » moyens que vous employez pour la
 » satisfaire , je ne doute pas. Monsieur ,
 » qu'elle ne soit vive. -- » Ah , Mada-
 » me , arrêtez ; je vous jure par tout ce
 » qu'il y a de plus sacré que je n'ai au-
 » cune part à son évafion , & que....
 » -- Mais ce Dumont , Monsieur , pour-
 » quoi , est-il venu ce matin ? Je ne vous
 » cacherais pas , Madame , que c'étoit
 » par mon ordre , pour tâcher de tirer
 » de vos gens les éclairciffemens que vous
 » me refufiez fur le fort de l'aimable So-
 » phie. -- Et le réfultat de ces éclaircif-
 » semens est de l'enlever à fa famille. -- Je
 » vous protefte , Madame , que j'ignore
 » parfaitement ce qu'elle est devenue ; &
 » je vous fuplie de joindre vos efforts aux
 » miens pour retrouver une perfonne fi
 » chère. -- Je vous affure , Monsieur ,
 » que fi toute fa famille penfoit comme
 » moi , on fe garderoit bien de faire des
 » recherches qui ne peuvent être que
 » deshonorantes en publiant fa honte ;
 » qu'elle ait cédé à vous , ou à tout au-
 » tre , elle est perdue , & je crois qu'un
 » abandon total est ce qu'elle mérite de
 » la part de fes parens. »

» Est-il possible , » s'écria Dorville ,
 » qu'avec cet air de décence , de modestie ,
 » de candeur ?....-- Comment ? tout
 » de bon , elle n'est pas entre vos mains !
 » -- Quels sermens faut-il donc pour en
 » convaincre ? -- Puisque vous me l'assurez ,
 » je vous crois ; mais je suis moins
 » surprise que vous , de sa démarche :
 » c'est la légèreté que j'ai remarquée dans
 » son caractère , qui m'a forcée à la renvoyer
 » à son couvent. Si vous aviez été
 » témoin de ses imprudences au bal....
 » En vérité je vous ai plaint dès que j'ai
 » vû l'impression qu'elle faisoit sur votre
 » cœur : vous ne méritez pas d'être trompé ;
 » & l'intérêt que malgré moi j'ai
 » pris à vous....

Elle se tut & rougit ; ou en fit semblant.
 » Mais , Madame , » répondit Dorville :
 » Est-il bien vrai qu'on l'aie enlevée ?
 » se peut-il qu'elle soit coupable ? mon cœur
 » se refuse à cette désolante idée. On vient
 » de me dire à son couvent qu'elle étoit
 » sortie seule pour des emplettes ; ne peut-il
 » pas lui être arrivé quelque accident ? --
 » Vous êtes prévenu en sa faveur , Marquis ;
 » mais si vous la connoissiez mieux.... croyez
 » que je sçais ce que je dis ; c'est à regret
 » que je m'explique ainsi sur le compte
 » de ma parente , mais la vérité m'y
 » force.

Dorville confondu ne ſçavoit que répondre. Son cœur déchiré étoit dans la plus vive agitation quand on annonça Madame Dormont. On peut ſe peindre le ſurcroit d'embarras dans lequel il ſe trouva.

» Hé bon jour, Marquiſe, » dit Madame Dormont en entrant, c'eſt un miracle de vous trouver ; » puis voyant » Dorville : & vous, Monsieur, que » faites-vous ici ? -- Madame.... -- Qu'eſt- » ce à dire ? je vous croyois à Verſailles. » -- J'en arrive à l'inſtant. -- Et c'eſt » ici que vous mettez pied à terre !

» Hé pourquoi non, Madame ? » reprit la Marquiſe, » Monsieur ſçait l'intérêt » que je prends à ſon avancement.

» Je vous remercie de cet intérêt, » repliqua la groſſe Dormont, » & je vous » prie d'en prendre moins à l'avenir. » Par quelle raiſon, Monsieur me devien- » droit-il indifférent ? » -- Par quelle » raiſon, eſt excellent.... Parce que je » l'épouſe, Madame, parce que je l'é- » pouſe, & que de pareils tête à tête ne » plaiſent pas.

» Recevez mon compliment, Mar- » quis, » continua Madame de Carliſe en ſouriant, » vous ne vous vantez pas, » à ce que je vois, de routes vos con- » quêtes. Vous, Madame, pardonnez » ſi je ne vous ai pas plutôt félicité de » votre choix ; mais je croyois qu'il étoit

» tombé sur un autre objet, & que le
» Comte de Fierval...

» Il conviendrait sans doute mieux à
» Madame, » répartit Dorville impatienté.

» Je suis, je crois, ma maîtresse,
» reprit Madame Dormont, & je ne venois pas chez vous, Madame, pour es-
» sayer vos froides épigrammes. -- Mon
» dessein n'est pas d'en faire; les aparen-
» ces m'ont trompée, voilà tout. -- Vous
» oubliez, » répondit Madame Dor-
» mont, » le respect.... -- Qu'on doit à
votre âge, » interrompit la Marquise.
» --C'en est trop, reprit la Financière ou-
trée, » je sors de chez vous, & pour
» n'y jamais pas mettre le pied. Mon-
» sieur, donnez-moi la main, » elle dit
ces mots d'un ton si absolu, que Dor-
ville n'osa résister.

» Adieu, Marquis, » dit Madame
de Carlise, » si le jeune Artis se confa-
» cre au culte de Cybele, qu'il tâche
» d'oublier Sangaride. »

La précipitation avec laquelle la cour-
te Madame Dormont descendoit l'esca-
lier, ne lui permit pas de prendre garde
à l'inconvénient de sa queue; ses talons s'y
embarrassèrent, & son corps suivant tou-
jours la force d'impulsion qu'elle lui avoit
donnée, elle roula cinq ou six marches,
malgré les efforts de Dorville, qui, ne

pouvant arrêter sa chute , fut entraîné par cette masse , & culbuta de compagnie jusqu'au repos de l'escalier.

Le coude & les reins de la Dame souffrirent cruellement de cet accident , ici c'étoit une contusion , là une écorchure , & des meurtrissures douloureuses par tout.

Il eût été tout naturel que Madame Dormont fût rentrée chez la Marquise pour faire panser les parties affligées , mais son dépit l'emportant sur sa douleur , elle se fit hisser comme on put dans sa voiture , au milieu des grimaces de ses gens & de ceux de Madame de Carlise , qui faisoient mille contorsions pour étouffer leur envie de rire. Elle eût bien voulu que Dorville fût monté avec elle dans son vis-à-vis ; mais l'attitude que ses blessures la forçoient de tenir , lui faisoit occuper toute la place. Elle ne partit que quand elle l'eut vû monter dans sa chaise , & qu'il fut en marche.

Sa jalousie , en trouvant son prétendu chez la Marquise & son accident ensuite , lui avoit fait perdre de vue l'objet de sa visite , qui avoit pour but d'emmener Sophie chez elle , comme elle l'avoit promis à Fierval.



CHAPITRE XIII.

*Procédés de tuteur , générosité intéressée ,
inquiétudes d'un amant.*

DORVILLE se rendit promptement chez lui ; son oncle y étoit : il courut à son appartement pour l'instruire de la grace que le Roi venoit de lui accorder , & le prier de lui indiquer les moyens de trouver de l'argent pour payer son régiment » & mon gouvernement ? interrompit Fierval. --- J'en ai parlé , » Monsieur , mais je crains de n'y pouvoir réussir : & je crois que vous renoncerez vous-même à ce projet quand vous sçauvez. -- Quoi ? il m'est avantageux , & je ne prévois pas.... -- Ah ! » Monsieur , pour l'obtenir , il faut en dépouiller le plus vertueux des hommes , achever l'ouvrage de la calomnie , & persécuter l'honneur & la probité au sein de l'infortune. -- Je vous entends , Monsieur ; dans l'yvresse de vos premiers succès , vous ne songez qu'à vous seul , vous craindriez que votre intérêt ne souffrît des graces qu'on m'accorderoit à votre recommandation , & vous ne voulez vous employer que pour vous. -- Ah , Mon-

» fleur , que vous êtes injuste ! je n'ai rien
 » demandé pour moi ; la grace que l'on
 » m'accorde est l'effet de l'amitié du Vi-
 » comte d'Olban : je ne l'ai point solli-
 » citée , & j'ai pris sur ma délicatesse de
 » le presser pour le gouvernement. -- Sur
 » votre délicatesse !... -- Oui , Monsieur ,
 » mon ame répugne à faire le malheur
 » des honnêtes gens ; & pour vous ser-
 » vir , je me suis rendu coupable à mes
 » propres yeux. -- Fort bien , vos expres-
 » sions sont obligeantes ; mais enfin ,
 » quelle réponse vous a-t'on faite ? -- La
 » plus favorable , mais :...

» Comment ! la plus favorable , » re-
 prit Fierval avec transport , » & vous
 » disiez qu'il y falloit renoncer ! -- Oui ,
 » Monsieur , » & il lui répéta sa conver-
 sation avec le vieux militaire , en supri-
 mant cependant ce qui en auroit choqué
 l'amour-propre de Fierval & ce qui con-
 cernoit Sophie.

Fierval haussant les épaules répartit :
 » Hé que m'importe le radotage pédan-
 » tesque de ce vieillard ? le Vicomte prend
 » l'affaire à cœur , il obtiendra sûre-
 » ment l'aveu de son pere & l'agré-
 » ment du Roi. Que Francourt & ses
 » vieux apologistes murmurent à leur ai-
 » se ; je ne prétends pas les contraindre ;
 » d'ailleurs ils s'apaiseront peut-être ,
 » quand ils sçauront que ce gouverne-

ment tombera au gendre de Francourt.

» Au gendre de Francourt ! dites-
vous , » reprit vivement Dorville , »
sa fille est-elle ?.... il n'eut pas la force
d'achever.

» Je l'épouse ; dit Fierval. -- Vous l'é-
» pousez ! & pour présent de nôce , vous
» lui présentez la ruine de son pere ! vous
» faites plus contre lui que ses ennemis
» réunis n'ont pu faire par la plus noire
» calomnie... ah ! Monsieur. .. mais non...
» vous n'avez pu former un plan si odieux..
» Votre cœur sûrement y répugne. Quoi ?
» chargé des dépouilles du pere , vous
» oseriez vous unir à la fille ! elle verroit
» dans son époux le destructeur de sa fa-
» mille ! & chacun des regards qu'elle
» tourneroit sur vous , lui retraceroient
» la ruine d'un pere vertueux , & la hon-
» te de s'être jetée dans les bras de son
» persécuteur ! »

» Modérez , Dorville , ce vain em-
» portement , dit Fierval d'un ton froid ,
» mais absolu : » je ne vous demande
» pas de conseils sur la conduite que je
» dois tenir , & je ne sçais de quel droit
» vous prétendez être mon censeur. --
» Si vous exigez de moi , Monsieur ,
» un silence respectueux , faites que je
» ne sois pas votre complice. Mais vou-
» loir que je sois l'instrument de la rui-
» ne d'un vénérable guerrier , dont les

» vertus plus encore que ces cicatrices
 » sont un objet de respect pour tout cœur
 » bien né ; vouloir que je précipite dans
 » vos bras une tendre victime dont vous
 » percez le sein : que je me prête à tant
 » de barbarie sans vous en représenter
 » l'horreur !.... non , Monsieur , non ,
 » ne vous en flattez pas.... mais je le
 » répète.... cet affreux dessein n'est pas
 » de vous.... je me plais à le croire , mon
 » oncle fut toujours honnête ; & son ame
 » répugne à tant de cruauté oui ,
 » mon cher oncle , » ajouta-t'il en se
 » jettant dans ses bras » oui , vous n'a-
 » vez voulu que m'éprouver , & vous
 » ne pouvez que vous applaudir du re-
 » fus que vous desiriez de moi , en sei-
 » gnant de vouloir le contraire. »

Fierval déconcerté ne savoit que répon-
 dre ; la vertu de Dorville , la noble cha-
 leur de ses propos , la vivacité de ses
 embrassemens , & le pathétique de ses
 larmes généreuses , faisoient couler dans
 cette ame basse le poison du remord ,
 sans y faire naître le repentir. Agité par
 le dépit de voir ses projets traversés , par
 la honte de son infériorité vis-à-vis de
 Dorville , par le goût emporté que So-
 phie lui avoit inspiré , (car on ne peut
 nommer amour ses sentimens pour elle ;)
 par son ambition injuste & criminelle ,
 & par la fordide avarice qui lui faisoit

regarder ce mariage comme le moyen infallible de réunir un jour tous les biens de Madame Dormont ; il hésita quelques-temps avant que de parler , son neveu le seroit toujours dans ses bras :

» C'en est assez , Monsieur , » dit-il froidement : » je connois votre façon de » penser , & certainement mes bontés » pour vous ne vous ont pas donné lieu » de juger défavantageusement de moi. » Je réfléchirai à loisir sur la conduite » qu'il me convient de tenir. » Et il fit » tomber la conversation sur d'autres objets peu intéressans.

Son trouble n'échapa pas à Dorville qui le ramena sur l'objet de son régiment & des moyens de le payer. Fierval ne pouvant éluder la question , lui dit qu'il faudroit chercher , mais qu'alors l'argent étoit rare , que pour lui après les dépenses qu'il avoit été forcé de faire pour le soutenir au service , il ne pouvoit l'obliger encore : » mais , Monsieur , reprit » Dorville , le bien que m'ont laissé mes » parens ne suffisoit-il pas pour y payer » ma dépense ? -- Votre bien ! vous le » croyez donc bien considérable. Non , » Monsieur , mais mes parens vivoient » avec honneur dans leur province , ne » devoient rien , & m'ont donné tant » qu'ils ont vécu , de quoi ne point rougir devant mes camarades. -- Ce sont

» ces efforts qu'ils ont fait , Monsieur ,
 » qui ont dérangé leur fortune : leurs
 » terres , à leur mort , étoient dans le
 » plus déplorable état , & sans mes soins
 » & les dépenses que j'ai faites pour les
 » réparer , il ne vous resteroit peut-être
 » rien -- Je fais , reprit Dorville , la re-
 » connoissance que je vous dois ; mais à
 » présent que , par vos soins , tout est
 » rétabli , ne puis je trouver par votre
 » crédit de quoi.... -- Par mon crédit !
 » je ne suis , en vérité pas d'humeur à
 » m'engager davantage , vous me de-
 » vez déjà plus de quarante mille francs
 » & je ne puis.... -- Je vous dois plus de
 » quarante mille francs ! ô ciel est il pos-
 » sible ! -- Oui , Monsieur , très-possible :
 » & pour vous en convaincre , vous n'a-
 » vez qu'à passer chez mon homme d'af-
 » faires ; vous y trouverez mon compte
 » de votre tutelle , qui vous le prouve-
 » ra : vous l'examinerez & vous le si-
 » gnerez , s'il vous plaît ; vous êtes ma-
 » jeur & je me laisse d'être chargé des af-
 » faires d'autrui ; la reconnoissance est ra-
 » rement le prix des soins des tuteurs. »

Dorville confondu de ce qu'il venoit
 d'entendre , & plus encore du ton froid &
 piquant de son oncle , alloit sortir quand
 on vint le prier de la part de Madame
 Dormont de passer chez elle. Il eut bien
 voulu s'en dispenser ; mais comment le

faire honnêtement ? il suivit donc machinalement le domestique , qui le fit entrer dans la chambre à coucher de Madame Dormont qu'il l'attendoit dans son lit , aussi élégamment parée en négligé , que ses pensemens de ses blessures & contusions l'avoient permis ; son attitude étoit cependant un peu gênée par la douleur que lui causoient ses écorchures aux reins , quand elle se remuoit ; & les sensations que lui inspiroit la vue de Dorville , ne lui permettant pas trop de demeurer en place , chaque mouvement qu'elle faisoit , l'obligeoit à sincoper par une grimace arrachée par la douleur , l'air tendre & caressant que son visage s'efforçoit de prendre. » Comment donc , Marquis , » s'écria-t'elle dès qu'elle l'aperçut , » vous » avez été témoin de mon accident , vous » êtes ici , & vous ne venez pas savoir » de mes nouvelles ! il faut que je vous » envoie chercher ! -- Je craignois , Madame , d'être de trop , & de vous gêner. -- De trop.... de me gêner ! quel conte ? aux termes où nous en sommes , ces cérémonies-là n'ont pas le sens commun ; vivons sans contrainte , mon cœur , je vous aime , nous allons nous marier : de la liberté , mon ami , de la liberté ; je ne suis pas prude , & je ne veux pas vous rendre esclave des bienséances : allons , mon poulet , embrassez moi. »

Force fut à Dorville d'obéir , & la grosse veuve mit tant de vivacité dans son action , que ses écorchures qu'elle avoit oubliées , lui arrachèrent un cri qui fit reculer Dorville ; elle vouloit le retenir au risque de nouvelles souffrances , mais il exigea que , pour le bien de sa santé , elle restât dans la position tranquille que son état demandoit.

» Hé bien , » reprit-elle , quand il se fut
rassis au chevet de son lit , » comment
» vont les affaires ? le voyage de Ver-
» sailles a-t'il réussi ? -- Oui , Madame ,
» au-delà de mes espérances. Le Roi , à
» la prière du Duc d'Olban , a bien voulu
» m'accorder le régiment de *** -- Ah
» que je suis aise ! te voilà donc Colonel !
» quel plaisir ! -- Hélas ! Madame , je
» n'en suis pas plus avancé. -- Comment
» donc ? --- Mon oncle auquel j'en ai
» porté la nouvelle , ne veut point m'ai-
» der pour trouver de quoi payer la taxe ,
» & je serai contraint d'y renoncer. -- D'y
» renoncer ! si donc , je veux que tu l'aye.
» Mais pourquoi ne le veut-il pas ? -- Il
» prétend que je lui dois quarante mille
» livres , & il veut en être payé avant
» tout. -- Je ne le reconnois pas là : mais
» console-toi , mon petit roi. Combien
» te faut-il ? Soixante mille livres. -- Hé
» bien , mon cœur , c'est le présent de
nôces que je te fais , tu n'auras qu'à pas-

fer chez mon notaire. -- Mais , Madame ;
 » je ne puis...-- Point de mais ; je t'aime ,
 » je veux t'obliger ; tout est dit ,.... point
 » de remerciemens , aime - moi & nous
 » sommes quittes... qu'il est bien fait ! fri-
 » pon , tu me feras tourner la tête. Plus
 » de visites à Madame de Carlise au
 » moins. » En disant cela , elle l'attira
 » encore dans ses bras & l'embrassa d'un
 » apétit dont la force ne pouvoit être
 » comparée qu'à celle du dégoût qu'elle
 » lui inspiroit. Ses caresses furent inter-
 » rompues par l'arrivée du soupé qu'elle
 » fit servir sur une petite table auprès de
 » son lit.

Dorville ne put se défendre de lui te-
 nir compagnie. Pendant tout le repas &
 le tems qui le suivit , elle ne négligea
 aucune occasion de déployer sa grosse
 tendresse. Le Marquis chercha vingt fois ,
 mais inutilement , l'occasion de la remer-
 cier de ses soixante mille livres , & de
 se dispenser de les accepter , ne voulant
 pas remplir les conditions pour lesquelles
 elle les donnoit. Elle l'interrompit tou-
 jours avec des transports peu équivoques. Il
 prit enfin pour la quitter le prétexte du
 repos dont elle avoit besoin après son ac-
 cident , & il rentra dans son appartement.

» Ah mon pauvre Dumont » lui dit-il
 en entrant dans sa chambre , » je suis
 perdu.-- » Comment donc , Monsieur »

répartit celui-ci tout effrayé. -- Le Roi
 » m'accorde un régiment. -- Et vous en
 » êtes fâché ! -- Mon oncle refuse de me
 » procurer les moyens de le payer. --
 » Le vilain homme ! -- Madame Dormont
 » veut m'en fournir le prix. -- Ah cela
 » répare tout. Vive les veuves pour ré-
 » tablir les affaires des jeunes gens. --
 » Mais je ne puis l'accepter. -- Pourquoi
 » donc ? je n'y ferois pas tant de façons ,
 » moi. -- Elle veut que je l'épouse. --
 » Peste ! elle n'est pas dégoûtée. -- Mon
 » oncle & elle ont arrangé entr'eux ce
 » mariage. -- La vieille folle ! à son âge !
 » -- Et ne voulant pas y consentir , je
 » ne puis accepter ses bienfaits. -- Ne
 » pourroit-on pas , Monsieur , partager
 » le différend , accepter l'argent & re-
 » fuser la personne ? -- Ah ! Dumont , ce
 » n'est pas tout. -- Qu'y a-t'il donc en-
 » core ? -- Sophie est disparue. -- Tran-
 » quillisez-vous , je fais le nom de son
 » Couvent. Le Cocher de Madame de
 » Carlise me l'a dit. -- Hélas ! c'est de ce
 » même Couvent qu'elle est partie seule
 » ce matin ; & l'on ignore ce qu'elle peut
 » être devenue. -- Tudieu , quelle com-
 » mere ? déloger sans trompette , & cou-
 » rir seule la prétontaine ! A la bonne
 » heure , c'est ma foi un bon déblai pour
 » vous ; peste ! De cette humeur-là , elle
 » vous auroit fait voir du pays. -- Ah Du-

» mont , garde-toi de la soupçonner. Su-
 » rement les vues étoient innocentes ,
 » mon cœur m'en répond. -- Je n'aurois
 » pas grande foi à la caution. -- Tout en
 » elle , annonce la candeur , la modesté ,
 » la vertu. -- Et elle fait pourtant
 » un trou à la Lune. Tenez , mon cher
 » Maître , croyez-moi , c'est sûrement
 » pour votre avantage qu'elle a fait cette
 » frasque. Oubliez - là , laissez - là courir
 » la ville ou les champs. Que vous im-
 » porte ? avec votre figure , votre esprit ,
 » vous ne resterez pas pour les gages.
 » Et puis , votre connoissance avoit un
 » air de Roman qui ne me plaisoit point
 » du tout. Je n'aime pas ces aventures
 » de Bal. -- Ne compte pas me faire chan-
 » ger. Mon parti est pris. Je n'épargne-
 » rai rien , je la chercherai dans tout
 » Paris , dans les environs , dans tout
 » l'univers , s'il le faut. Je le sens , mon
 » sort est attaché au sien ; mon bonheur
 » dépend d'elle. Hé que m'importe la
 » faveur , la fortune , les emplois ? je
 » sens que je raporte tout à elle. Rien
 » ne me plaît que par elle. Non je ne
 » puis vivre dans cette incertitude. Mais ,
 » Monsieur , faites réflexion... -- Tais-
 » toi , Dumont , le sort en est jetté ; pré-
 » pare-toi à me suivre demain matin à la
 » pointe du jour , & rassemble quelques
 » amis sûrs , que je puisse envoyer par
 différens

» différens chemins sur ses traces.

Dumont voulut encore insister pour détourner son Maître de son projet ; mais Dorville parla d'un ton à être obéi , & le fidèle Dumont se retira pour se préparer à remplir les ordres du Marquis.

On peut s'imaginer que Dorville dormit peu. La dureté des procédés de son oncle , son refus pour le prix de son Régiment , les prétentions de Madame Dormont , dont il ne pouvoit cependant que louer les offres généreuses , la fuite de Sophie , & les sarcasmes de Madame de Carlise contre elle , agitoient tour à tour son esprit , & le déchiroient cruellement. Mais il étoit encore plus vivement pénétré du regret d'avoir , par sa sollicitation peut-être , hâté la ruine du pere de Sophie. Il n'en put soutenir l'idée , & dans le trouble qui l'agitoit , il se leva & écrivit précipitamment au Vicomte d'Olban , pour le prier de n'avoir aucun égard à la demande qu'il lui avoit faite du gouvernement de Francourt , qu'il le supplioit de lui laisser. Il se coucha ensuite plus calme , cette démarche l'ayant raccommo dé avec lui-même : tant il est vrai que le plus léger remords est un cruel supplice pour une ame bien née , & que la pureté du cœur est la cause première & unique du bonheur de l'homme vertueux.

Cette nuit ne fut pas plus tranquille.

I. Partie.

F

pour les autres personnages de cette Histoire.

Fierval , quoique familiarisé avec les mauvaises actions , ressentoit vivement la honte du parallele de son ame avec celle de son neveu. Les tendres reproches de Dorville l'avoient fait rougir sans le changer ; il craignoit que le refus de l'aider dans son avancement ne lui fit abandonner la sollicitation du gouvernement qu'il n'espéroit que de son crédit. Il craignoit encore que le dépit ne lui fit ouvrir les yeux sur le compte infidèle qu'il lui feroit présenter , & que , renonçant à la soumission aveugle qu'il avoit toujours eue pour ses volontés , il ne refusât de signer cet acte qui lui faisoit tort de plus de cent mille francs : l'immense fortune de Madame Dormont se retraçoit encore à ses yeux avec les charmes de Sophie qui devoit la réunir un jour sur sa tête , & il passa la nuit à rêver aux moyens de calmer Dorville , & de l'amener par quelque artifice à tout ce qu'il desiroit.

Madame Dormont fut moins agitée ; quelques légères douleurs causées par ses écorchures troublèrent seules les idées agréables que lui presentoit la perspective de son mariage prétendu prochain avec Dorville. Le complaisant dieu des Songes lui en traça rapidement la cérémonie , le festin & tout ce qui s'ensuit , & elle n'eut

à se plaindre que du réveil qui fut hâté par la vivacité de son imagination ; mais qui , en détruisant l'illusion présente , laissoit subsister l'espérance d'une réalité prochaine.

Le sommeil de Madame de Carlise fut aussi troublé par l'image de Dorville : elle s'aplaudissoit du succès de sa lettre à sa Cousine ; mais les nœuds que la grosse Veuve alloit former avec le Marquis , l'affligeoient. Son penchant pour lui prenoit à chaque instant de nouvelles forces ; & ce qu'elle n'avoit pris d'abord que pour un goût , devenoit passion. Cependant la confiance qu'elle avoit en ses charmes la rassuroit , & elle se flatta qu'avec quelques soins elle obtiendrait sûrement la préférence. Cette idée la calma , & elle s'endormit.

Sophie n'étoit pas si heureuse. Sa fuite qu'on pouvoit interpréter à son désavantage ; la détention de Dorville , le déespoir d'être soupçonnée sa complice , l'horrible idée d'un assassinat qu'elle croyoit qu'on leur imputoit , son penchant pour lui , quoi qu'elle ne se l'avouât pas encore , ses inquiétudes sur le sort de son pere , boureloient sans cesse son ame ; le faux nom qu'elle s'étoit donnée (car l'apparence du mal , même la plus légère , est un fléau pour l'innocence) ajoutoit encore à son trouble. » Que pensera la bonne Mada-

» me Dumont , se disoit-elle en soupirant ,
 » quand elle saura que je ne m'appelle pas
 » Duchemin ? que c'est à l'aide de l'im-
 » posture que je me suis ouvert un asyle
 » dans sa maison ? Que dira-t'elle de la
 » hauteur de mes réponses à l'Abbesse ?
 » N'aura-t'elle pas droit de me taxer de
 » mensonge & d'impudence ? Hélas ! où
 » nous entraîne une fausse démarche ! »
 Et elle se répéta les reproches qu'elle s'é-
 toit déjà faits sur sa facilité à quitter le
 Couvent où son pere l'avoit placée ; ses
 larmes inondèrent son lit , & vainement
 apella-t'elle le sommeil. Cette ame vertueu-
 se n'en pouvoit goûter les douceurs , tan-
 dis qu'elle croyoit avoir agi contre ses
 devoirs.

La bonne vieille Dumont , de son côté , n'étoit pas sans inquiétude ; sa neu-
 vaine à Sainte Brigitte ne détruisoit pas
 ses craintes sur le sort de son fils , & elle
 prit la résolution d'aller elle-même à Pa-
 ris en sçavoir des nouvelles dès qu'il se-
 roit jour.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DE SOPHIE
DE FRANCOURT,
AR MONSIEUR ***.

SECONDE PARTIE.



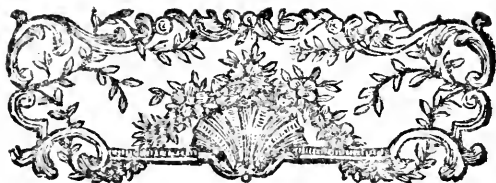
A PARIS,

chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe,
à l'Image de Saint Joseph.

M. DCC LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi





HISTOIRE

DE SOPHIE

DE FRANCOURT.

CHAPITRE I.

*Recherches inutiles ; chute de cheval ;
reconnaissance de deux amis.*



'AUBE du jour paroissoit à peine, que Dorville presse par son inquiétude sur le sort de Sophie s'étant habillé lui-même à la hâte, courut à la chambre de Dumont, qui, moins amoureux que son maître, achevoit paisiblement son premier somme.

Il n'eut pas peu de peine à le réveiller. Après l'avoir tirailé quelques minutes, il ouvrit enfin les yeux, les frotta

II. Partie. A

du revers de sa main , bâilla & tout en disant : » Quoi ! c'est vous , Monsieur , » est-ce qu'il est jour ?.... allons , allons.... » je ne croyois pas qu'il fût si tard , » & autres choses semblables , il sortit de son lit & se vêtit tant bien que mal.

Il courut chercher ses amis que son maître lui avoit demandés , pendant que celui-ci ordonnoit à son postillon de mettre ses chevaux , & envoyoit à la poste la lettre qu'il avoit écrite au Vicomte d'Olban.

Dumont fut bien-tôt de retour avec ses compagnons , auxquels Dorville dépeignit l'aimable Sophie. Il leur ordonna de se disperser dans tout Paris , & de faire les plus exactes recherches.

Pendant qu'on achevoit de préparer sa chaise , le Marquis courut lui-même chez l'Exempt de Police chargé de celle des carrosses des places , pour s'informer si l'on n'auroit pas de nouvelles de sa belle fugitive : pendant qu'il y étoit , arriva un de ces cochers qui venoit faire son rapport que la veille , sur les dix heures , une jeune personne fort jolie s'étoit fait descendre par un autre fiacre dans la rue Saint Martin , & étoit aussitôt montée dans sa voiture ; & lui avoit dit de la conduire à la Villeite ; mais que presqu'en sortant de Paris , deux jeunes gens en cabriolet l'avoient forcé d'arrêter , avoient

contraint après quelque résistance , la jeune personne à monter dans leur voiture ; que lui , pour avoir voulu prendre le parti de l'inconnue , s'étoit fait donner quelques coups de canne , auxquels elle n'avoit pas paru autrement sensible , & qu'il lui avoit semblé qu'elle n'avoit d'abord résisté que pour la forme.

» Quel âge peut-elle avoir ? » interrompit Dorville. -- » seize ou dix-sept ans , » répondit le cocher. -- » Quelle » taille à peu près ? -- Plus grande que » petite , & droite comme un jonc. -- Est- » elle brune ? -- Oui par les cheveux ; » mais par la peau , jarni , ça vous est » blanc comme un cigne , c'est ma foi » un vrai morceau de Roi. -- » Ah ! s'écria Dorville , » c'est celle que je cherche : de quel côté venoit le fiacre qu'elle a » quitté pour monter dans votre voiture ? » -- Il m'avoit l'air de venir de la rue » Saint Jacques , ou d'auprès , car je » connois le cocher , & c'est dans ces » environs - là qu'il se tient d'ordinaire. » -- C'est justement le quartier de son » couvent ; ah ! c'est elle sans doute. »

Plein de cette idée , Dorville fort brusquement , court chez lui , monte dans sa chaise & fait marcher à la Villette ; y étant arrivé , il s'informe dans tous les cabarets si l'on n'avoit pas vu passer la veille un cabriolet , tel que le cocher le

lui avoit dépeint : sa recherche est d'abord sans fruit ; mais à la dernière auberge , il apprend que la veille , sur les onze heures , deux jeunes gens y étoient arrivés avec une jeune personne , qui s'étoit échappée de chez ses parens pour les rejoindre , à ce qu'ils avoient sçu ensuite ; qu'après avoir passé une partie de la journée à se réjouir , & à s'entretenir du plaisir qu'elle auroit quand elle seroit à l'opéra , où l'un des deux , qui étoit danseur , la comptoit faire entrer , ils avoient été interrompus par l'arrivée de deux bourgeois , qui de la chambre voisine où ils buvoient à leur écot , ayant reconnu la voix de la fille , étoient entrés brusquement , traitant les musiciens de suborneurs , & les chargeant de coups de canne : que ceux-ci ayant voulu se défendre & tirer l'épée , avoient été désarmés par les bourgeois plus vigoureux qu'eux , qui se saisissant alors de la fille qui se trouvoit sœur de l'un & cousine de l'autre , l'avoient forcé malgré ses larmes de monter avec eux dans un fiacre qui les avoient conduits ; que les danseurs , bien frottés & peu contents , avoient fait r'atteler leur cabriolet , & s'en étoient retournés en jurant & sans payer , ce qui paroissoit affliger l'hôte beaucoup plus que tout le reste de l'aventure.

Dorville chagrin de sa méprise , & du

tems qu'elle lui avoit fait perdre , alloit remonter en chaise , quand il en fut empêché par un accident qui intéressoit son bon cœur.

Un courier en guides qui passoit sur un cheval rétif , fut emporté par cette bête effrayée du claquement du fouet d'un roullier , & vint heurter violemment contre le moyeu de la roue de sa chaise , & de la force du coup , fut renversé avec son cheval qui roula sur lui. Dorville courut vite à son secours , l'humanité seule l'y portoit. Quelle vivacité sa pitié acquiesce encore , quand il reconnut dans l'infortuné courier , le même vieillard qui en Hollande l'avoit si généreusement secouru trois mois auparavant ! » Ah ! » mon cher Germeuil , » s'écria-t'il en l'embrassant , » ciel ! n'êtes-vous point » blessé ? Dumont , accours , aide-moi » à transporter mon digne ami , mon » bienfaiteur.... ouvrez-nous une chambre.... vite d'un vin chaud. » Et tout en disant cela , aidé de Dumont & d'un gros valet Allemand de Germeuil qui voyant tomber son maître étoit promptement sauté de cheval , il emportoit ce vénérable vieillard : sa chute n'avoit heureusement été que douloureuse , il n'avoit rien de cassé , & il en fut quitte pour un froissement , qui , pendant quelque tems , l'empêchoit de se soutenir.

Après lui avoir donné tous les secours qui dépendoient de lui, le voyant tranquille & sans danger, il s'informa du hazard heureux qui ramenoit en France un homme qui lui étoit si cher.

» Je viens, » répondit le vieillard »
 » pour confondre la calomnie, me laver
 » de ses imputations, ou me perdre à
 » jamais. -- Que dites - vous ? » reprit
 Dorville. -- » Ah, mon ami ! » continua
 le vieillard, » qu'il est dur pour un cœur
 » pur & sans reproches d'être en bute au
 » mépris, d'essuyer la plus cruelle persé-
 » cution, & de voir rejaillir sur des en-
 » fans innocens la honte de forfaits
 » imaginaires dont le mensonge osa nous
 » flétrir ! mon cœur n'a pû soutenir cette
 » horrible idée : en vain coulois-je dans
 » ma retraite des jours que mon obscu-
 » rité mettoit à l'abri des poursuites de
 » l'injustice. Est-ce vivre pour l'homme
 » d'honneur que de languir soupçonné ;
 » que dis-je ? accusé de crimes odieux !
 » non, mon cœur ne peut supporter tant
 » d'opprobres : j'affranchirai ma fille du
 » joug de mon injuste infamie, ou l'im-
 » posture qui m'a noirci achevera de
 » répandre ce qui me reste d'un sang
 » vingt fois versé pour ma Patrie &
 » pour mon Roi. -- Que vous m'allar-
 » mez ! » repartit Dorville ; » mais du
 » moins ne puis-je vous être utile ? dis-

» posez de moi. -- Je ne doute point de
 » votre bon cœur , » reprit Germeuil , »
 » & j'accepte vos offres. Tâchez de me
 » trouver , je vous prie , un logement
 » obscur , où je puisse sans être reconnu ,
 » attendre l'effet des Mémoires que je
 » compte adresser au Ministre pour ma
 » justification. -- Votre asyle sera dans
 » mon appartement , » repliqua vivement
 Dorville ; » quant à vos Mémoires , je me
 » charge de les remettre moi-même au
 » Ministre & de l'engager à les lire ; mais
 » du moins instruisez-moi de l'espèce de
 » votre affaire ; le hasard m'a procuré
 » quelque crédit ; & quand je sçaurai ce
 » qu'on vous impute , j'ose assurer que
 » je pourrai vous servir. »

» -- Souffrez , mon cher Dorville ,
 » que je garde mon secret encore quel-
 » que-tems. Je suis convaincu de votre
 » zèle , mais la moindre indiscretion pour-
 » roit me perdre. Quant au logement
 » que vous m'offrez chez vous , je ne
 » puis l'accepter. » Dorville faisant pa-
 » roître dans ses yeux le chagrin que lui
 » causoit ses refus , son ami qui s'en aper-
 » çut continua : » Ah ! ne m'en faites au-
 » cun reproche , puis-je vouloir vous en-
 » traîner avec moi dans l'abîme ? Accu-
 » sé d'un crime d'État [faussement il est
 » vrai) vous seriez coupable aux yeux
 » de la Cour , si l'on sçavoit que vous

» m'avez retiré chez vous. Hélas ! j'ai
 » assez de mes propres malheurs , sans y
 » joindre encore le regret d'en avoir éten-
 » du la contagion sur mes amis ; c'est un
 » asyle obscur près de chez vous que je
 » vous demande. Là , sous le nom suppo-
 » sé que je porte , j'y pourrai suivre mes
 » affaires sans craindre de vous envelopper
 » dans ma chute.»

Dorville insista vivement , & son amitié le rendit si éloquent que le faux Germeuil ne pût se défendre de se rendre à ses instances. Le Marquis apella Dumont & lui ordonna de retourner promptement à Paris , & de dresser dans son appartement un lit de camp qu'il occuperoit , cédant le sien à son ami. Il lui recommanda ensuite en secret , de s'informer du succès de l'enquête de ses compagnons & de redoubler de soins pour découvrir sa chère Sophie. Pour lui il resta auprès de Germeuil à lui donner les soins que son état exigeoit , & à le consoler par les plus vifs témoignages d'une amitié sincère de l'accident qui venoit de lui arriver , & des malheurs qui l'avoient précédé.

Le soir la santé du vieillard se trouva presqu'entièrement rétablie , & le Chirurgien qui vint le panser assura Dorville que , quand il auroit encore eu le repos de la nuit , il pourroit souffrir le transport. Malgré ces flatteuses assurances , le

Marquis ne voulut pas le quitter , & se fit faire un lit dans sa chambre où il passa la nuit.

C H A P I T R E II.

Conversation , Lettres inutiles , Voyage de Madame Dormont , son retour.

C Ependant dès la pointe du jour , Fierval encore agité par les idées qui l'avoient tourmenté toute la nuit , passa sa robe de chambre , & se rendit dans l'appartement de Madame Dormont au moyen d'une double clef qu'il en avoit. Elle venoit de se réveiller ; après quelques questions sur sa santé dont il n'attendit pas la réponse , il lui demanda pourquoi elle n'avoit pas ramené la veille sa Nièce comme elle le lui avoit promis , & quand elle l'iroit chercher ?

La grosse Madame Dormont lui conta sa visite chez Madame de Carlise , la rencontre qu'elle y avoit faite de Dorville , & ce qui s'en étoit suivi. Elle s'excusa de n'avoir plus songé à sa Nièce , sur le trouble dans lequel ces événemens l'avoient jettée : elle retomba ensuite avec chaleur sur l'éloge de Dorville qu'elle fit avec tant de rapidité que Fierval , quelque envie qu'il eût de parler de ses pro-

pres affaires , ne put placer un mot. Quand l'haleine lui manqua , & la força de faire une courte pause , il en voulut profiter ; mais elle l'interrompit promptement pour lui parler de l'embarras où il étoit pour trouver le prix de son Régiment , qu'il y auroit de la barbarie à ne pas en tirer un aussi joli garçon : qu'au défaut de ses parens elle l'y suppléeroit , & qu'il ne se repentiroit pas de s'être attaché à elle. La bonne Dame étoit naturellement verbeuse , & sa passion pour Dorville la rendoit encore moins sobre en paroles que jamais.

Fierval , d'après ces propos , craignit que son neveu , enfin ébloui par la fortune de la riche veuve , n'eût profité de l'ascendant que sa figure lui donnoit sur son cœur , pour conclure à son préjudice & l'empêcher d'avantager sa nièce autant qu'il le desiroit : il commençoit à se repentir de la dureté de ses refus de la veille.

Enfin trouvant l'instant de parler : » Je » suis enchanté , dit il , que vous soyez » contente de Dorville ; & je puis dire » que je n'ai pas nui à la satisfaction que » vous en avez reçu hier au soir. J'ajou- » terai même que connoissant votre géné- » rosité , & lui voyant encore quelque » répugnance au mariage , j'ai feint de » ne pouvoir l'aider dans l'affaire de son » Régiment , pour vous ménager le plai-

» sir de le tirer de peine , & l'attacher
 » à vous par les nœuds de la reconnois-
 » sance.-- Ah ! Comte , vous êtes char-
 » mant !... Quoi ! c'étoit dans ce dessein...
 » Je ne l'aurois jamais cru.... Voyez
 » que j'étois injuste , je vous en voulois
 » un mal à périr. -- Je me doute bien que
 » dans son premier mouvement de cha-
 » grin, il ne m'aura pas peint avec d'a-
 » gréables couleurs ; mais je le lui par-
 » donne. -- Oh ! il n'en a pas besoin , »
 reprit-elle avec feu , » il n'a montré que
 » de la douleur & pas l'ombre de dépit.
 » - Il vous aura sans doute parlé du Com-
 » mandement que je sollicite. -- Point du
 » tout : est-ce que vous allez être Com-
 » mandant ? ConteZ-moi donc cela : »
 Et elle s'arrangea sur son lit dans l'attitu-
 de d'une femme qui se prépare à écouter
 avec attention.

Fierval reprit en ces termes » Com-
 » me le Commandement du Comte de
 » Francourt votre Beau-Frere , n'est pas
 » encore nommé , & qu'après une aussi
 » longue absence sans qu'on reçoive de
 » ses nouvelles , il n'y a pas d'apparence
 » que la Cour le lui conserve ; j'ai cru
 » qu'il étoit convenable pour sauver la
 » réputation du Comte , qu'on nommât
 » à sa place son gendre plutôt qu'un
 » autre , & comme vous m'avez promis
 » son aimable fille , j'ai chargé Dorville

» de le demander pour moi. -- Mais vrai-
 » ment rien n'est mieux pensé , l'idée ne
 » m'en étoit pas venue , cela est très-
 » réfléchi. Hé bien ? -- Il a fait cette dé-
 » marche , Madame , & même avec suc-
 » cès ; mais il lui reste des scrupules in-
 » concevables ; il prétend (car il a du
 » romanefque dans l'esprit) que c'est dé-
 » pouiller mon Beau - Pere futur : que
 » Sophie après cette démarche ne pourra
 » me regarder que comme le persécuteur
 » de son pere ; que fais-je ? il m'a étourdi
 » de cent discours futiles , conséquences
 » nécessaires des idées fausses qu'il a adop-
 » tées. -- En effet , c'est une enfance. Où
 » meneroit ce beau scrupule ? -- A faire
 » tomber la place à un étranger. -- Fi donc ,
 » il n'a pas le sens commun. Je lui en
 » parlerai , laissez - moi faire. -- Je vous
 » rends grace ; mais revenons , je vous
 » prie , à votre aimable nièce , vous sa-
 » vez nos conventions. Si mon neveu est
 » à vous , elle doit être à moi. -- Ah !
 » cela est juste. -- Quand la prendrez-vous
 » donc avec vous ? -- Dès aujourd'hui ,
 » si vous le voulez. -- Le plutôt sera sans
 » doute le meilleur. -- Hé bien , Comte ,
 » sonnez..... Non cet autre cordon ; c'est
 » celui de ma Femme de Chambre ; il
 » ne seroit pas décent qu'un autre vous
 » trouvât dans ma chambre à l'heure qu'il
 » est. Donnez moi cependant mon écri-

» toire , je vous prie , & elle se mit à
 » écrire à Madame de Carlise & à So-
 » phie. »

Marton qui arriva pendant qu'elle fai-
 soit ses dépêches , reçut ordre de faire
 mettre les chevaux & de s'arranger pour
 sortir. Elle lut ensuite à Fierval les deux
 lettres. Les voici.

A Madame la Marquise de Carlise.

» J'ai oublié hier , Madame , de vous
 » dire le vrai sujet de ma visite. Elle
 » avoit pour objet de ramener avec moi
 » ma nièce Sophie. J'espère que vous ne
 » ferez pas de difficulté de la laisser aller
 » chez une tante qui l'aime & qui est
 » très - parfaitement , Madame ,
 » Votre , &c.

D O R M O N T.

A Mademoiselle Sophie Francourt.

» Je vous ai promis , ma chere nièce ,
 » de vous prendre chez moi. Votre apar-
 » tement est préparé. Hâtez - vous au
 » reçu de ce billet de partir avec Mar-
 » ton que je vous envoie. Vous appren-
 » drez en arrivant combien je vous ai-
 » me , & qu'une bonne tante vaut mieux
 » pour vous que tous vos autres parens. »

D O R M O N T.

Le Comte en approuva le style , Marton revint , & après avoir reçu ses instructions , elle partit dans le carrosse de sa Maîtresse. Elle arriva chez Madame de Carlise qui ayant lu l'épître de la grosse Veuve , goûta une maligne joie du succès de l'artifice qu'elle avoit employé pour écarter sa cousine de Paris , & de ce qu'elle n'avoit pas instruit sa tante de sa démarche. Pour retarder encore plus les recherches qui auroient pû procurer le retour de sa rivale , elle répondit qu'elle avoit renvoyé la surveillance Sophie à son Couvent , & que depuis elle n'en avoit pas eu de nouvelles ; donnant à entendre par des mots coupés , qui sembloient être échappés sans dessein , qu'elle n'avoit pas été contente de sa conduite chez elle.

La discrete Marton , curieuse & maligne comme presque toutes les pareilles , ne laissa pas tomber ces propos , & d'après , bâtit dans son esprit un système d'intrigue qu'elle attribua charitablement à Sophie. Elle hazarda quelques questions , & la maniere entortillée dont la Marquise lui répondit , la confirma d'autant plus dans ses injustes préjugés ; elle prit congé de Madame de Carlise & alla au Couvent donnant carrière pendant le trajet aux réflexions que son esprit fécond en méchanceté lui fournissoit.

Laissons-la s'y livrer & retournons chez

Madame Dormont. Un instant après que Marton en fut partie , la bonne Dame Dumont y étoit arrivée , & avoit demandé à parler au Comte de Fierval pour savoir de lui des nouvelles de son Fils & de son jeune Maître. Comme elle étoit fort connue dans la maison , Madame Dormont consentit qu'on la fit entrer chez elle , où Fierval pourroit lui parler.

» Ah ! Monsieur , » s'écria-t'elle en entrant , » il est donc en prison ! Ah ! » mon Dieu.... & mon pauvre fils , qu'est-il devenu ?..... ayez pitié de moi , dites-moi de grace ce qui en est. »

Le Comte ne comprenant rien à ce discours , voulut la faire expliquer ; & n'en tirant rien que des exclamations sincopées par la douleur , & des *un homme tué : mon fils en prison ! Ah ! Jesus , mon Sauveur !* & autres choses pareilles , il crut qu'elle extravaguoit.

Madame Dormont , entendant le nom de Dorville qui se mêloit à bâtons rompus dans ce propos , craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son prétendu , la questionna vivement ; l'empressement de l'une & le trouble de l'autre firent durer quelque-tems la confusion de leurs propos ; mais la vieille s'étant remise , leur conta enfin ses terreurs sur le sort de Dorville , & ce qui les avoit causées.

Fierval & Madame Dormont s'efforcèrent de les dissiper , & de traiter d'impostures ce qu'on lui en avoit dit.

» Oh ! ma bonne Dame , » repliquoit la Dumont , » si vous aviez vû la pauvre Demoiselle qui me l'a appris..... » elle pleuroit elle-même en me le contenant ; vous y auriez ajouté foi comme moi , & je parierois qu'il y a eu quelque chose. »

Le Comte & la Financiere la questionnerent sur celle dont elle tenoit cette nouvelle , & la bonne femme leur conta sa rencontre avec la prétendue du Chemin , & tout ce qui s'étoit passé jusqu'au matin , qu'elle étoit partie avant le jour , pour s'instruire par elle-même de ce qui en étoit.

Comme elle achevoit son recit , qui avoit été fort long , Marton entra chez sa maîtresse qu'elle informa du peu de succès de son voyage , & de la fuite de Sophie.

La surprise de la tante fut sans égale , & le chagrin de Fierval des plus vifs ; ils vouloient mettre du monde en campagne de tous côtés pour découvrir ses traces ; mais après un moment de réflexion , Fierval interrogea de nouveau Madame Dumont sur le tems où elle avoit rencontré Mademoiselle du Chemin , sur sa taille , sa figure , son son de voix & autres détails : & trouvant par les répon-

ses de cette femme , beaucoup de ressemblance entre la soi-disante du Chemin & la véritable Sophie ; il pensa qu'avant de rien ébruiter , il seroit à propos de voir si l'hôtesse de la Dumont ne seroit pas Mademoiselle de Francourt.

Madame Dormont l'approuva , & Fierval s'offrit d'aller sur le champ à Saint Denis s'en éclaircir ; mais Madame Dormont observa qu'il seroit peu décent que ce fût le Comte qui allât chercher Sophie , & se sentant presque totalement remise de sa chute , elle se résolut à y aller elle-même.

Elle se leva , fit encore étuver ses blessures , qui n'étoient presque plus rien , s'habilla & partit emmenant avec elle la bonne Dumont , qui ne cessoit de louer le Ciel de ce que Dorville étoit libre , & de faire l'éloge de la jeune personne qui étoit chez elle.

Elles arriverent en peu de tems ; la vieille Dumont descendit la première , & courant à Sophie : » Venez , » s'écria-t'elle , » ma belle Demoiselle , venez , » bonne nouvelle ; Monsieur Dorville » n'est point en prison , & voilà une Dame » qui vous le confirmera.

Sophie , à la voix de Madame Dumont , étoit promptement accourue : on peut se figurer quelle fut sa surprise quand elle aperçut sa tante ; elle courut cependant

se précipiter dans ses bras. » Quoi, Ma-
 » dame, c'est vous ! » s'écria-t'elle en
 » l'embrassant. -- » Oui, Mademoiselle,
 » c'est moi-même, » répondit Madame
 Dormont en se jettant dans un grand fau-
 teuil qui se trouva à sa portée. » Mais
 » par quelle aventure vous trouvai-je ici ?
 » pourquoi n'êtes-vous pas à votre cou-
 » vent ? ou plutôt pourquoi n'êtes-vous
 » pas venue chez moi au sortir de chez
 » Madame de Carlise, comme je vous
 » l'avois dit ?

» Madame, » reprit celle-ci étourdie,
 plutôt du ton dont cette question étoit
 faite, que de la question même, » la ra-
 » pidité des événemens qui me sont ar-
 » rivés, ne m'a pas permis.... -- Ne vous
 » a pas permis.... aprenez, Mademoi-
 » selle, que je ne reçois pas d'aussi mau-
 » vaises excuses : à votre âge on a be-
 » soin de conseils pour régler ses démar-
 » ches ; & je crois que je suis la première
 » à qui vous en deviez demander. -- Assu-
 » rément, Madame, mais..... -- Mais
 » changer de nom, quitter tous ceux qui
 » s'intéressent à vous, pour venir plan-
 » ter le piquet.... & chez qui ?.... chez
 » la mère d'un valet....

La Dumont rougit, & Sophie piquée
 pour elle repliqua : » J'ai trouvé chez
 » Madame un cœur généreux & compa-
 » tissant, qui, sensible au cruel embar-

» ras où je me trouvois , a daigné m'of-
 » frir un asyle décent & respectable..-Ah !
 » voilà encore des phrases : point de grands
 » mots , je vous prie. Pourquoi êtes-vous
 » ici ? pourquoi avoir déguisé votre nom ?
 » pourquoi tous ces mystères ? ma nièce ,
 » cela sent l'intrigue ; je n'aime point ce-
 » la , répondez donc....

La volubilité de la bonne Dame étoit
 si grande que Sophie ne sçavoit comment
 placer la réponse qu'elle lui demandoit ;
 enfin ayant saisi l'instant qu'elle respiroit :
 » si vous voulez m'écouter un instant ,
 » Madame , vous ferez éclaircie , & vous
 » ne verrez que du malheur , où vous
 » soupçonnez de l'intrigue. » Elle lui
 conta alors l'aventure du bal , l'insulte des
 masques , leur délivrance & ce qui avoit
 suivi ; elle ne put dissimuler la maligne
 aigreur des propos de Madame de Car-
 lise , qui l'avoit décidée à retourner à son
 couvent.

La grosse veuve qui n'avoit pas pardon-
 né à la Marquise la scène de la veille , l'in-
 terrompit , & lui dit : » vous avez bien
 » fait de ne pas rester plus long-tems
 » chez elle ; c'est une folle qui ne sçait
 que minauder , & qui , sans avoir le sens
 » commun , veut faire le bel-esprit , &
 » qui ne sçait observer en aucune façon
 » les égards qu'elle doit à des personnes
 » qui valent mieux qu'elle. Oh ! je lui

» ferai sentir..... mais , poursuivez.....»

Sophie lui montra alors la lettre qu'elle avoit reçue la veille au matin , & qui l'avoit forcée de partir sans avoir le tems de réfléchir à la démarche qu'elle faisoit.

» Mais c'est singulier ! » dit la tante en regardant ce papier ! » je n'y conçois
 » rien : pourquoi n'être pas tout de suite
 » venue chez moi ? je vous aurois dit ce
 » qu'il falloit faire. -- Hé , Madame , si
 » on vouloit m'arrêter , n'étoit-il pas tout
 » simple , ne me trouvant pas au couvent ,
 » d'aller me chercher chez vous ? -- Cela
 » est vrai ; cependant , pourquoi ne vous
 » êtes-vous pas mise ici au couvent ? -- On
 » n'a pas voulu m'y recevoir ; Madame
 » vous le dira. -- Vous n'aviez qu'à dire
 » que vous étiez ma nièce , & il n'y au-
 » roit plus eu de difficulté. -- Non , pour
 » me faire arrêter , dès qu'on auroit sçu
 » mon nom & ma retraite. -- Enfin , ma
 » nièce , vous avez eu tort : vous ne de-
 » viez pas faire cette démarche sans me
 » consulter.

» Sophie ne pût s'empêcher de sourire à cette conclusion , la tante ne s'en aperçut heureusement pas & poursuivit :
 » Cette lettre n'a pas le sens commun ,
 » car j'ai soupé hier avec Dorville ; &
 » bien loin d'être arrêté , il a obtenu
 » hier même un régiment. -- Un régi-
 » ment ! » s'écria Sophie avec un trans-

port de joie involontaire. -- » Oui , ma
 » nièce , un régiment , & cela est sûr ,
 » car c'est moi qui le paye. J'ai bien des
 » choses à vous dire : je vous aime , je
 » veux vous en donner des preuves &
 » dans peu ; montez dans ma voiture ,
 » vous sçavez bien-tôt si je suis une bon-
 » ne tante : votre bourru de pere n'en
 » auroit jamais fait autant ; allons , ve-
 » nez , ne perdons point de tems , quel-
 » qu'un nous attend avec impatience.

» Sophie obéit , après avoir embrassé
 tendrement l'obligeante Madame Du-
 mont , & lui avoir glissé dans la main deux
 louis que la bonne femme ne vouloit pas
 absolument accepter.

CH A P I T R E III.

*Bon cœur d'un maître , façons de penser
 différentes sur la façon de vivre
 en ménage.*

PENDANT le trajet , Madame Dormont
 s'épuisa en réflexions sur la lettre ano-
 nime , & son refrain étoit toujours : je
 n'y conçois rien , pourquoi ce faux avis ?
 elles arriverent enfin.

Madame Dormont monta à son apar-
 tement auprès duquel étoit celui qu'elle
 destinoit à sa nièce , & qu'elle lui fit voir.

Dès que Fierval sçut leur arrivée , il accourut chez elles ; félicita la tante d'avoir retrouvé une nièce aussi aimable , & s'informa du ton de l'intérêt des causes de sa fuite : Madame Dormont voulut conter cette histoire , s'y embrouilla à chaque mot , & jamais elle n'auroit pû achever son volumineux recit , sans Sophie qui , de moment à autre , l'éclaircissoit par quelques phrases courtes & précises qui contrastoient merveilleusement avec l'obscur prolixité de sa tante.

Fierval ne pouvoit concevoir quel ennemi couvert pouvoit être l'auteur de la lettre anonime : il étoit aussi surpris de ce que Dorville , en lui racontant l'aventure dans laquelle il avoit sauvé la vie du Vicomte d'Olban , ne lui avoit rien dit du secours qu'il avoit donné à Madame de Carlise & à sa belle parente. Madame Dormont à qui cette réflexion étoit échappée d'abord , fut aussi étonnée de ce que Dorville ou Madame de Carlise ne lui en avoient rien dit pour justifier le tête à tête qu'elle avoit troublé la veille ; Sophie de son côté , entendant parler de ce tête à tête , sentit le germe de la jalousie se développer dans son cœur , avant de s'être doutée que c'étoit de l'amour qu'elle y nourrissoit pour Dorville.

Ils devinrent tous trois rêveurs , cherchant à démêler le trouble de leurs idées.

Ils furent interrompus dans leurs taciturnes réflexions par l'arrivée d'un domestique de Fierval qui vint tout effrayé annoncer à son maître , que la France son cocher en dressant ses chevaux neufs , étoit tombé de son siège , & que la roue lui avoit passé sur le corps.

La curiosité stupide se peignit à ce recit sur le visage de la grosse veuve , l'effroi , l'humanité & la pitié éclaterent dans les yeux de Sophie & l'humeur dans ceux de Fierval.

» Mes chevaux sont-ils blessés ? demanda-t'il , -- Non , Monsieur , mais le pauvre la France est tout moulu ; -- La voiture n'est-elle pas brisée ? -- Non , Monsieur , mais la France a la jambe cassée. -- Il faut faire son compte & qu'il sorte , continua Fierval , ce mal - à - droit me verseroit au premier jour.

» Quoi , Monsieur ! » s'écria Sophie , » vous le voulez chasser dans l'état où il est ! -- Nous l'avons porté sur son lit , reprit le valet , le Chirurgien le panse à present. -- Quelle bêtise ! repliqua Fierval vivement , croyez-vous que je veuille faire un hôpital de ma maison ? qu'on aille chercher un brancard , & qu'on le porte à l'Hôtel-Dieu ; je ne veux point de ces embarras chez moi , » & il sortit brusquement avec le domesti-

que pour faire exécuter l'ordre qu'il venoit de donner.

Sophie révoltée de ce procédé & sensible au malheur du cocher, dit à sa tante, » hé, Madame, n'auriez-vous pas quelque chambre où l'on pût retirer ce malheureux ? dans l'état où il est, le transport lui peut être fatal. -- Laissons faire » Fierval, reprit celle-ci, il est bon & sage, & fera tout pour le mieux. -- Mais ce pauvre blessé. -- Les Chirur- » giens de l'hôtel-Dieu sont habiles ; il sera en bonnes mains ; mais parlons de » vos affaires ; vous venez de voir le » Comte ; il porte un beau nom, il est » riche, & vous lui avez fait une vive » impression.--Quoi, Madame ?--Il pré- » tend à votre main ma nièce, il m'en » a déjà fait la demande. Ah, Ciel ! -- Que » veut dire cette exclamation ? c'est un » excellent parti, qu'il ne faut pas laisser » échapper : & j'ai promis que dans trois » jours vous l'épouseriez ; Vous avez » promis, Madame ! -- Oui, Mademoi- » selle, & cela fera. On ne trouve pas » tous les jours un homme de qualité avec » trente mille livres de rente, qui veuille » épouser la fille d'un proscrit -- Les mal- » heurs de mon père, Madame, n'ont » certainement donné aucune atteinte à » sa réputation, l'honneur & la vertu » sont les seules causes de sa ruine, & doivent

„ doivent inspirer l'admiration & la piété ,
 „ & jamais le mépris. -- Ne chicanons pas
 „ sur les mots , Mademoiselle , il n'est
 „ pas question ici de votre façon de pen-
 „ ser , ni de vos idées romanesques ; c'est
 „ d'après les sentimens du public qu'on
 „ doit se conduire , votre pere avoit une
 „ belle place , il n'a pas sù s'y maintenir ,
 „ il a été obligé de fuir chez l'étranger ,
 „ il ne s'est pas justifié des crimes d'état
 „ dont on dit qu'on l'accuse ; le public
 „ a raison de le croire coupable ; & quand
 „ il ne le seroit pas ; qu'importe ? n'a-t'il
 „ pas perdu son commandement , ses
 „ honneurs ? en faut-il davantage pour
 „ être méprisable ? -- Oui , sans doute ,
 „ Madame ; l'honnête-homme porte dans
 „ son cœur le juge impartial de l'estime
 „ qu'on doit faire de lui , & ce n'est pas
 „ le cri du vulgaire aveuglé ou prévenu
 „ qui doit décider pour ou contre lui ;
 „ le témoignage de sa conscience , lors-
 „ qu'elle est pure , le met au-dessus de
 „ pareils jugemens : & la saine partie de
 „ ce public dont vous invoquez le suffra-
 „ ge , attend la conviction pour condam-
 „ ner un homme que quarante années de
 „ services & de vertus auroient dû met-
 „ tre au-dessus du soupçon. -- Je vous ai
 „ déjà dit , Mademoiselle , que cet étalage
 „ de beaux sentimens ne seroit pas fortu-
 „ ne avec moi , c'est la raison que j'écoute ,

„ & non pas des raisonnemens à perte
 „ de vue ; ce parti vous convient , il est
 „ considérable & vous épouserez le Com-
 „ te. -- Et que sçavez-vous , Madame , si
 „ nos caractères se conviendront , si nous
 „ aurons cette conformité d'humeurs qui
 „ seule peut faire le bonheur de deux
 „ époux ? -- Ah ! nous y voilà ; courage ,
 „ Mademoiselle , cherchez quelque héros
 „ de roman pour modèle de celui que vous
 „ voudrez pour époux , & je vous suis
 „ caution que vous resterez long - temps
 „ fille. -- Mais , ma chere tante... -- Mais ,
 „ ma chere niece... c'est un nom , c'est un
 „ état que l'on doit chercher dans le ma-
 „ riage , & non pas des rêveries de pas-
 „ sions chimériques. Avec Fierval , vous
 „ aurez une bonne maison , un bon équi-
 „ page , un bon souper où vous pourrez
 „ rassembler vos amis , vous serez votre
 „ maîtresse , vous serez libre , que vous
 „ faut-il de plus ? N'ai-je pas vécu tou-
 „ jours heureuse avec Monsieur Dor-
 „ mont ? croyez-vous que je l'aye jamais
 „ aimé , ni qu'il ait été amoureux de moi ,
 „ quoique sans vanité je fusse très-bien ?
 „ point du tout. Je l'ai épousé parce qu'il
 „ étoit riche. Il m'a choisie parce que mes
 „ parens lui faisoient avoir un bon de Fer-
 „ mier général : il ne m'a jamais contrainte :
 „ je ne l'ai jamais gêné ; des Fermes , il
 „ alloit à sa petite maison. J'en avois une

» dans un autre fauxbourg , où je passois
 » la belle saison : nous nous rejoignons
 » quinze jours dans l'année dans notre
 » belle terre en Champagne ; le reste du
 » tems , nous le passions chacun à notre
 » fantaisie. Nous soupions ensemble de
 » tems en tems , & nous étions , on
 » ne peut plus contents. -- Je ne doute
 » pas , Madame , que vous ne le fussiez
 » d'après votre façon de penser ; mais ,
 » comme presque tous les biens sont d'o-
 » pinion , ce genre de vie qui vous pa-
 » roissoit si doux , seroit certainement le
 » malheur de la mienne. -- Cette obsti-
 » nation me passe. Ecoutez , Mademoi-
 » selle ; en faveur de ce mariage , je vous
 » donnois cent mille écus , & je vous
 » assurois tout mon bien après moi : fai-
 » tes-y réflexion ; si vous me résistez ,
 » vous n'aurez rien , & je sçaurai mieux
 » placer mes bienfaits. -- Mais , Mada-
 » me , quand la répugnance de mon
 » cœur seroit moindre , quand je me sa-
 » crifierois au desir de vous obéir , dois-
 » je : que dis-je ? puis-je disposer de moi
 » sans l'aveu de mon pere ? -- Pourquoi
 » non ? que peut-il vous faire ? vous des-
 » hériter ? tout son bien va être confis-
 » qué ; s'il ne l'est déjà. -- Ah ! Mada-
 » me , pouvez-vous penser que ce soient
 » des vues d'intérêt qui réglient mes sen-
 » timens pour lui ? son cœur , ses con-

» seils , son amitié , sont pour moi les
 » trésors les plus chers , & je ferai tou-
 » jours mes efforts pour me lès conser-
 » ver. - A la bonne heure : je ne puis
 » blâmer à un certain point cette façon
 » de penser ; mais , ma nièce , comment
 » l'entendez-vous ? -- Je vous prierai ,
 » Madame , de lui écrire pour avoir son
 » avis. Je joindrai une lettre à la vôtre ,
 » & ses ordres me décideront. -- Soit.
 » Mais où lui adresserai-je ma lettre ?
 » -- Hélas ! je ne sais. --- Ni moi non plus.
 » Nous voyez bien qu'il seroit fol d'at-
 » tendre le consentement de quelqu'un
 » qu'on ne sçait où prendre : tout confi-
 » déré , nous nous en passerons , & l'af-
 » faire se conclura dans trois jours , com-
 » me je l'avois arrangé. -- De grace un
 » moment , Madame , le Duc de K***
 » étoit le seul ennemi de mon pere : il
 » n'est plus ; la mort d'un homme de ce
 » rang est bien-tôt publique , & dès qu'il
 » en sera instruit , mon pere me donnera
 » sûrement de ses nouvelles , & peut-être
 » reviendra-t'il lui-même se justifier des
 » calomnies qu'on a semées contre lui.
 » -- Chimères ! -- Accordez - moi du
 » moins un mois de délai pour m'assurer
 » de son sort , & m'accoutumer , s'il est
 » possible , à la férocité du caractère de
 » Monsieur de Fierval. - Que voulez-
 » vous dire ? -- Ah ! Madame , est-ce que

» son inhumanité pour son malheureux
 » cocher ne vous a pas indignée? -- C'est
 » cela qui vous indispose! eh fi, ma nièce,
 » pour vivre bien avec tout le monde,
 » il faut laisser agir chacun à sa mode;
 » laissez-le se conduire comme il voudra
 » avec les gens, & qu'il ne se mêle pas
 » des vôtres, quand vous serez mariée.
 » -- Je compte, Madame, sur le délai
 » que je vous ai demandé. -- Et donc,
 » un mois! quatre ou cinq jours passe.
 » -- Mais, de grace... -- N'en parlons
 » plus, ma nièce, vous aurez huit jours,
 » mais pas une minute avec, cela est
 » décidé. »

Sophie, ne sachant que répondre à
 un ton aussi absolu, prit le parti du silen-
 ce, & nos Dames se mirent séparément
 à leur toilette en attendant l'heure du
 dîner.

Mademoiselle Delisle, seconde femme
 de chambre de Madame Dormont, fut
 chargée d'avoir soin de Sophie, en atten-
 dant qu'elle en eût pris une. C'étoit une
 grande fille de vingt-quatre ans, d'une
 physionomie ouverte, assez vive, un peu
 bavarde, mais douce, compatissante, &
 sensible aux malheurs de son prochain.
 Dumont qui depuis que son maître logeoit
 chez Fierval, lui faisoit la cour, avoit su
 trouver le chemin de son cœur, & ils es-
 péroient de se marier quand Dorville s'é-

tablirait ; Dumont comptant la placer auprès de la femme de son maître , & par ce moyen ne la pas quitter.

Pendant la toilette , la Delisle employa toutes les manières insinuanes , dont les pareilles savent user pour capter la bienveillance de leurs maîtresses ; elle lui peignit trait pour trait le caractère & les foiblesses de Madame Dormont.

Les domestiques d'ordinaire excellent dans ces tableaux. Les maîtres dépouillent avec eux la contrainte qui cache leurs défauts aux yeux du public , & ceux-ci , pour se venger de la supériorité de rang qui donne toujours de l'humeur à l'inférieur , saisissent avec avidité les teintes de leurs ridicules , & se consolent de la servitude , en crayonnant en grotesque les travers de ceux que la fortune les force de servir.

Quoique la médisance fût très-peu analogue au caractère de Mademoiselle de Francourt , le besoin qu'elle avoit de connoître les différens originaux avec lesquels elle se trouvoit obligée de vivre , lui fit écouter la Delisle sans l'interrompre : le dépit que lui avoit causé le ton impératif de sa tante , lui arracha même alors un sourire : il n'échapa pas à la conteuse , qui , le prenant pour un signe d'approbation , passa rapidement au portrait de Fierval : le fiel n'y fut pas épargné , & le tableau

n'en fut que plus ressemblant. Elle en vint ensuite à celui de Dorville.

» Est-ce qu'il demeure aussi dans cette
 » maison ? » interrompit vivement Sophie , dès qu'elle l'entendit nommer. --
 » Oui vraiment , Mademoiselle , » répondit la Delille , » & il en fait tout l'agrément. » Elle fit alors son éloge avec une chaleur si vive , que Sophie ne pût s'empêcher de lui dire , en souriant : qu'à la différence de ce tableau avec le précédent , elle la soupçonnoit d'être amoureuse de l'original. -- » Vous vous moquez , » Mademoiselle ; oh , je me connois trop » pour porter mes vûes si haut ; & puis , » je ne veux pas me faire chasser. -- Comment chasser ? -- Oui vraiment , Madame ne me le pardonneroit jamais. -- Qu'est-ce à dire ? -- Quoi qu'elle ne nous l'ait pas déclaré ouvertement , nous voyons bien qu'elle a des desseins sur lui. -- Vous n'y songez pas ; respectez mieux votre maîtresse : ma tante ! une femme de son âge ! -- Ah , Mademoiselle , gardez-vous bien d'en dire autant devant elle : depuis quinze ans , elle n'a pas vieilli d'une minute , & elle n'a toujours que trente ans. -- Trêve de pareils propos , Mademoiselle , si vous ne voulez pas me désobliger. -- Comme il vous plaira , Mademoiselle ; mais , dans quelques jours , quand

» vous ferez plus au fait , vous ferez
 » chorus avec nous. »

CHAPITRE IV.

*Mémoire , déclaration d'amour , & autres
 choses importantes.*

FIERVAL , après avoir quitté Madame Dormont , avoit renvoyé , comme il l'avoit résolu , son malheureux cocher ; il avoit ensuite été chez son homme d'affaires , voir si Dorville y avoit passé pour signer le compte de tutelle , & il avoit eu beaucoup d'humeur en apprenant qu'on ne l'y avoit pas vu. Il étoit rentré chez lui ; il avoit demandé en arrivant , si son neveu étoit dans son appartement , & sa mauvaise humeur étoit redoublée quand on lui avoit dit qu'il étoit sorti en chaise , à la pointe du jour. Un voyage dont il ne lui avoit pas parlé , après la conversation vive qu'ils avoient eu la veille , lui donnoit de l'inquiétude , & lui paroissoit une levée de bouclier contre l'autorité qu'il avoit toujours usurpée sur lui , & dont il ne vouloit pas se défaire avant que Dorville eût signé le compte , & qu'il lui eût procuré le Commandement qu'il desiroit.

Il monta fort agité à son appartement ,

& se mit à dresser un Mémoire qu'il vouloit faire signer par Madame Dormont, à dessein de le présenter ensuite au Ministre, pour obtenir par le crédit, & à l'insçu de son neveu, la place de Francourt. Comme ce Mémoire est court, nous le transcrivons ici.

Mémoire à Monseigneur le Duc d'Olban.

MONSEIGNEUR,

» La famille du Comte de Francourt
 » se réunit au Marquis Dorville & au
 » Comte de Fierval son oncle, pour vous
 » prier d'accorder à ce dernier le Com-
 » mandement de T***, vacant par la
 » suite du Comte de Francourt. Dui-
 » gnez, Monseigneur, moins considé-
 » rer la faute de ce ancien militaire,
 » que ses services passés; le coupable sera
 » assez puni par l'exil & la perte de sa
 » place, & vous récompenserez ainsi ses
 » anciennes belles actions, en accordant
 » ce Commandement au Comte de Fier-
 » val, qui a cette consolation épouserait
 » la fille du malheureux Francourt, la-
 » quelle, sans cela, victime innocente de
 » la mauvaise conduite de son père, lan-
 » guirait sans établissement.

Fort content de son ouvrage, ayant dîné à la hâte, il passa chez Madame

Dormont , qui sortoit de table avec Sophie ; & après quelques légères politesses à la nièce , il pria la grosse veuve de passer avec lui dans son cabinet ; quand ils y furent seuls , il lui montra ce Mémoire qu'elle aprouva fort , & qu'elle ne fit point de difficulté de signer. Elle lui fit ensuite part de sa conversation avec Sophie , & ne lui dissimula pas la répugnance qu'elle avoit témoignée , le délai qu'elle avoit demandé , & le desir qu'elle montrait d'avoir le consentement de son pere ; & elle l'informa qu'elle lui avoit accordé un terme de huit jours seulement , qui seroit employé aux préparatifs des deux mariages ; » cependant , » ajouta-t-elle , » comme j'avois déjà pris l'avance pour » ceux de ma nôce , nous vous montrons l'exemple Dorville & moi.

Cet arrangement ne cadroit pas avec les projets de Fierval , qui craignoit qu'elle ne se rallentît sur ses intérêts dès qu'elle tiendrait la main de son neveu. Il combattit de son mieux la tendre impatience de la bonne Dame ; mais la chose lui tenoit trop à cœur pour qu'elle cédât sans résistance , & quand leur conversation finit , bien loin d'avoir consenti à attendre au même jour pour les deux nôces , à peine étoit-elle ébranlée : tant il est vrai que si l'amour a beaucoup d'empire sur les jeunes gens , quand il s'attache sur un cœur

un peu plus que mûr , son acharnement est encore plus violent , il ressemble alors aux mouches , qui sont beaucoup plus opiniâtres dans l'automne que dans le printemps.

Ils rentrèrent dans le salon , & Madame Dormont trouva bien-tôt un prétexte pour s'absenter , & laisser Fierval à portée de faire une tentative sur le cœur de Sophie.

Dès qu'ils furent seuls , ayant approché son fauteuil du sien , il rompit le silence en ces termes : » Madame votre tante ,
 » Mademoiselle , m'a dit qu'elle vous
 » avoit confié les tendres sentimens que
 » vous m'avez inspirés dès le premier moment que je vous ai vue. Je ne sais si
 » elle est entrée dans le détail de ma fortune & de ma naissance : je puis dire
 » que , de ces deux côtés , peu de Gentilshommes peuvent être mieux avantagés. Quant au personnel , si je ne suis
 » plus dans mon printemps , du moins n'ai-je pas encore atteint la fin de mon Été ;
 » & je pense qu'une personne aussi raisonnable que vous , préférera la solidité du jugement & un esprit mûri par l'expérience , au clinquant superficiel d'un évaporé que la jeunesse & le peu d'usage du monde exposeroient à autant de faux pas que de démarches. Je vous le répète , Mademoiselle , je vous aime , &

» je mets mon bonheur à me voir votre
 » époux. Outre le partage de ma fortune ,
 » qui doit vous offrir une perspective
 » agréable , outre le rang que vous aurez
 » dans le monde , en portant mon nom ,
 » je compte vous faire par notre contrat
 » de mariage des avantages plus considé-
 » rables que vous-même ne pourriez l'e-
 » xiger. J'ai engagé Madame Dormont
 » à vous donner cent mille écus dès a pre-
 » sent , & à vous assurer tout son bien
 » après elle. Voyez , Mademoiselle ,
 » quelle différence cela fait dans votre état ;
 » & jugez si de pareils services ne méri-
 » tent pas un peu de reconnoissance de
 » votre part ; le prix que j'en attends est
 » votre main , & je ne doute pas que
 » vous ne me l'accordiez , pour peu que
 » vous réfléchissiez au mérite d'une pa-
 » reille proposition. Allons , Mademoi-
 » selle , regardez-moi , je vous prie , &
 » souffrez que je lise dans vos yeux une
 » réponse telle que j'ai droit de l'attendre.

Sophie qui faisoit alors de la tapisserie ,
 n'avoit pas détourné les yeux de dessus
 son métier tant qu'il avoit parlé. Comme il
 la pressoit pour une réponse , elle jeta sur
 lui un regard aussi honnête que froid , &
 faisant une légère inclination de tête , elle
 lui répondit : » J'ignorois , Monsieur ,
 » que je vous eusse d'aussi grandes obli-
 » gations que celles dont vous venez de

» m'instruire , recevez-en mes remercie-
 » mens. Quant à l'établissement que vous
 » me proposez , je sens , comme je le dois ,
 » l'honneur que vous me faites en son-
 » geant à moi ; mais n'attendez pas , je
 » vous prie , de réponse précise de ma
 » part sur cet objet ; mon âge ne me per-
 » met pas de m'en rapporter à moi seule
 » dans le choix d'un époux : j'ai un pere ,
 » Monsieur , de l'autorité duquel je ne
 » cherche point à m'affranchir , & je n'é-
 » couterai les propositions de personne ,
 » qu'il ne soit muni auparavant de son
 » aveu. -- Quoi ! Mademoiselle , vous
 » portez l'aveugle soumission au point de
 » recevoir sans résistance celui qu'il lui
 » plairoit de vous destiner ! -- Vous m'a-
 » vez mal entendue , Monsieur , j'attens
 » l'aveu de mon pere , pour écouter des
 » propositions quelconques , mais je me
 » réserve ensuite le droit d'accepter ou
 » de refuser. Mon pere est doux , ver-
 » tueux , juste , humain , & il ne fera
 » sûrement pas l'essai d'un despotisme
 » odieux sur une fille qui lui a toujours
 » été chère. -- Mais , Mademoiselle , où
 » dois-je m'adresser pour lui demander
 » cet aveu d'où dépend le bonheur de
 » ma vie ? -- Je l'ignore , Monsieur , sé-
 » parée de lui par ses malheurs , j'ai le
 » chagrin de n'être pas même instruite
 » de sa retraite , & d'être ainsi privée des

» conseils que ma jeunesse a droit d'at-
 tendre de sa prudente amitié.-- Vous n'y
 » pensez pas , charmante Sophie , vous
 » ignorez où il est , & vous attendez son
 » aveu ! Dans les circonstances où vous
 » vous trouvez , Madame Dormont doit
 » le remplacer ; & son absence , ou l'igno-
 » rance de son sort ne doivent pas vous
 » faire négliger un établissement considé-
 » rable. - Et pourquoi , Monsieur , ne
 » pas attendre que son sort soit éclairci ?
 » Dois-je , fille dénaturée , trahir ce que
 » je dois à sa tendresse , à son amitié ?
 » outrager son infortune , & disposer à
 » son insçu , peut-être contre sa volonté ,
 » d'une main qui ne doit se donner que
 » par ses conseils & sous ses yeux ? --
 » Croyez , Mademoiselle » reprit Fier-
 val d'un ton avantageux , » qu'un éta-
 » blissement pareil ne peut qu'obtenir
 » son suffrage , & qu'il seroit le premier
 » à vous presser de l'accepter , s'il pou-
 » voit être instruit qu'il se présente.

» Je veux croire , puisque vous me le
 » dites , Monsieur » reprit séchement
 Sophie , » que je ne trouverai pas un
 » parti de votre mérite : mais je suis jeu-
 » ne , & le mariage ne m'a pas encore
 » fait former de vœux. J'attendrai donc ,
 » s'il vous plaît , que mon pere.....-- Hé ,
 » Mademoiselle , considérez le tort que
 » vous allez vous faire : Madame Dor-

» mont , en faveur de notre union , vous
 » dote considérablement , vous assure tout
 » son bien ; soyez persuadée que si vous
 » hésitez , elle retirera ses bienfaits. -- Je
 » sçais , Monsieur , l'obligation que je
 » dois avoir à ma tante : mais , si elle
 » m'aime , comme un pareil don l'annon-
 » ce , elle ne voudra pas me le faire ache-
 » ter au prix de mon bonheur. -- De vo-
 » tre bonheur ! croyez-vous que je vou-
 » lusse vous rendre malheureuse ? -- Je le
 » ferois , Monsieur , dès que j'aurois man-
 » qué au plus saint des devoirs : ma tante ,
 » puisqu'elle vous a dit qu'elle m'avoit par-
 » lé , vous a sans doute instruit aussi du
 » délai d'un mois que je lui ai demandé. --
 » Oui , Mademoiselle , mais elle m'a appris
 » aussi qu'elle ne vous a accordé que huit
 » jours. -- Cela peut être , mais elle n'a
 » pû vous dire que je m'en sois contentée.
 » L'affaire dont il s'agit est assez impor-
 » tante , Monsieur , pour que nous nous
 » donnions le tems d'étudier si nos ca-
 » racteres & nos humeurs sympathisent ;
 » & , loin de me blâmer de chercher à
 » vous connoître avant de m'unir à vous ,
 » vous devriez louer ma délicatesse , &
 » profiter vous-même de ce délai pour
 » examiner si je n'ai point quelques dé-
 » fauts qui vous soient échappés , & qui
 » me rendent indigne de la tendresse que
 » vous voulez me jurer à la face des Au-

» tels. -- En vérité je ne conçois pas ,
 » Mademoiselle... -- Mon parti est pris ;
 » Monsieur , ma soumission aux volontés
 » de Madame Dormont , & la reconnois-
 » sance que je lui dois pour tous les bien-
 » faits , ne m'arracheront jamais mon
 » consentement pour une démarche que
 » je sçaurai être contraire à mon devoir.

Madame Dormont rentra , quelques visites survinrent , & Fierval sortit pour aller à l'opéra où il sçavoit que le Duc d'Olban devoit venir ce soir-là , espérant d'y trouver l'occasion de lui présenter son Mémoire.

Il prit le prétexte d'aller remercier le Ministre , du Régiment qu'il venoit d'accorder à son neveu pour s'introduire dans sa loge , & il lui donna ensuite le Mémoire qu'il avoit dressé & qu'il avoit aussi signé.

Quoique le Duc eût peu d'estime pour lui , la qualité d'oncle de Dorville suffisoit pour le faire bien recevoir ; il lui dit que , s'étant fait rendre compte de l'affaire de Francourt , il lui avoit paru qu'il n'étoit pas aussi coupable qu'il le croyoit d'abord ; mais que l'abandon qu'il avoit fait de son Commandement par la fuite , sans envoyer depuis aucune justification , étoit une faute impardonnable ; que cependant , la considération qu'il avoit pour sa conduite antérieure , l'avoit engagé

jusqu'alors à différer de nommer à sa place , & qu'il en étoit enchanté , puisque cela le mettroit à même de la conserver dans sa famille. » Quel âge a la fille , » continua-t'il ? -- » Monsieur , elle n'a pas » encore dix-sept ans. -- Cela me paroît » bien jeune ; je suis surpris que vous » n'ayez pas plutôt songé à votre neveu » pour elle : leurs âges seroient mieux assortis. -- Mon neveu n'est pas riche , » Monsieur , & nous traitons pour lui » une autre affaire beaucoup plus considérable pour la fortune. -- Ah ! tant » mieux ; il ne sera jamais aussi heureux » que je le souhaite , & je m'emploierai » toujours pour lui de tout mon pouvoir.

Fierval le remercia , & sortit très-content de sa démarche. Il revint ensuite chez lui , & Dorville n'étant pas rentré , il en témoigna du dépit à Dumont qu'il rencontra , & auquel il demanda durement où étoit son maître ? » Il est à la Villette » reprit celui-ci » avec un de ses amis qui » a fait une chute ; je crois qu'il y couchera , & que nous ne le reverrons que » demain matin. » Fierval , tranquilisé sur les craintes que lui avoit causé cette absence , par le lieu où il aprenoit qu'étoit Dorville , dit en continuant son chemin : » Dans la position des affaires de » Dorville , il auroit un meilleur emploi » à faire de son tems , que de courir les

» campagnes voisines de Paris. » Et il alla souper chez Madame Dormont , où , heureusement pour Sophie , quelques étrangers se trouvèrent , ce qui lui épargna les nouvelles importunités qu'elle auroit eu à essuyer sans cela.

Elle se retira de bonne heure ; & quand tout le monde fut parti , Fierval conta à Madame Dormont le succès de son entrevue avec le Ministre ; elle en parut très-contente ; mais l'inquiétude que lui causoit l'absence de Dorville , altéroit la joye qu'elle en auroit ressentie dans un autre tems. Fierval s'en apperçut , & pour la calmer , lui dit ce qu'il en avoit appris :
 » Je vous promets » poursuivit-il » de
 » l'en bien gronder demain à son retour.
 » --Non » repliqua la veuve » laissez-
 » moi faire , je me charge de ce soin :
 » de tendres reproches le toucheront plus
 » que de dures réprimandes : je veux qu'il
 » m'aime , le pauvre enfant , & lui épargner , si je puis , jusqu'à l'ombre du
 » chagrin. » Fierval alors se retira , & ils furent tous se coucher.



CHAPITRE V.

Querelle de Fierval & d'un Vallet Allemand ; Sophie retrouve une personne bien chere ; conversation de Dorville & de Francourt.

DUMONT, comme on peut bien le penser, n'avoit pas été heureux, non plus que ses amis, à la quête de Sophie. Il y avoit passé la journée inutilement : on lui avoit bien dit en rentrant que Madame Dormont avoit sa nièce avec elle ; mais il étoit bien loin de s'imaginer que cette nièce fût la Sophie qu'il cherchoit. Il étoit donc monté dans la chambre de son maître pour exécuter ses ordres ; puis bien las, bien harassé, & jurant de bon cœur contre l'amour de Dorville, il s'étoit couché.

Dorville, de son côté, étoit aussi chagrin qu'inquiet, de ne point recevoir des nouvelles de ses émissaires : son ami se trouvoit mieux de momens en momens, & auroit même été en état de se rendre à Paris dès le soir : mais le Chirurgien qui l'avoit pansé, pour donner plus d'importance à la cure, exigea qu'il passât encore la nuit à la Villette.

Le lendemain matin, le prétendu Ger-

meuil se trouvant totalement remis de sa chute , ils montèrent dans la chaise de Dorville. En arrivant à Paris , le vieillard ne pût résister au desir d'aller avant tout , voir sa fille au couvent où il l'avoit fait conduire : il pria son ami de le descendre au premier fiacre , ce qu'il fit ; & comme Dorville , de son côté , desiroit sçavoir s'il ne pourroit pas avoir de nouvelles lumieres sur le sort de sa maîtresse , il chargea le bon Pittre , valet de Germeuil , de porter le porte-manteau de son maître chez lui , & de l'y attendre : il lui en donna l'adresse bien détaillée , & courut ensuite chez l' exempt de Police , où il avoit été la veille , & cette seconde visite eut aussi peu de succès que la premiere.

Pittre cependant , le porte - manteau sur l'épaule , prend le chemin de l'hôtel de Madame Dormont ; la course étoit longue , un cabaret , qu'il trouve à moitié chemin , l'invite à faire une pause ; après s'y être bien & duement abreuvé & délassé , il reprend son fardeau , il arrive à bon port , & demande au portier : » N'est-ce tipat ici que demeure li loge-
 » ment de Monsû Dorville ? » celui-ci ayant répondu que oui : » He pen , mon
 » cher , apote moy Monsû Tumont ,
 » moy avoir à parler à lui.

Le portier apelle Dumont , qui reconnoissant le valet , l'emmené avec lui à l'a-

partement de son maître : mais par malheur ils rencontrèrent sur l'escalier Fierval , qui demande ce que c'est que cet homme : » c'est , répondit Dumont , » le » domestique de Monsieur Germeuil , » l'ami de mon maître. -- Que porte-t'il » là ? -- Li pagage du maître. -- Qu'ai-je » affaire de cela chez moi ? -- C'est , re- » prit Dumont , que Monsieur le Mar- » quis lui donne un logement pour que » quelques jours dans sa chambre , où je viens » de dresser un lit de camp. -- Quoi ! » sans m'en prévenir ; Monsieur Dorville » dispose des logemens chez moi ! cela » me paroît fort. -- Avancer donc Mon- » sieur Tumont , cti paquet l'être lourd. » -- Arrête maraut , » reprit vivement Fierval » je n'entends pas que personne » loge chez moi sans mon aveu. -- Hé » thunder tarteifel , cria le valet échauffé » par le mot de maraut » moy point » havre affaire à vous , laissez passer. -- In- » solent » répliqua Fierval en le frappant , » je t'apprendrai.

Pittre se sentant battre , jette le porte-manteau , & alloit vivement riposter des deux poings fermés , si Dumont ne l'avoit retenu. » Hé , Monsieur » dit-il au Comte » ne voyez-vous pas que c'est » un pauvre Allemand qui ne sçait ce que » vous lui voulez dire ? Laissez-le porter » ce paquet , mon maître vous mettra au

» fait. -- Votre maître n'est pas le mien. »
 repartit Fierval écumant de colere » &
 » je lui apprendrai à donner de ordres chez
 » moi.

Sur ces entrefaites, Germeuil qui n'avoit pas trouvé ce qu'il cherchoit au couvent, étoit venu pour rejoindre Dorville qu'il croyoit à son appartement, & en ayant demandé le chemin au portier, il y monta : il fut fort surpris de voir son valet dans l'attitude d'un athlète qui se prépare à combattre, retenu par le valet de son ami qui l'empêchoit de se ruer sur un homme qui, par ses vêtemens, paroïssoit devoir être considéré. Il crut devoir des excuses à cet homme, & éloignant son valet avec la main : » pardonnez, Monsieur, dit-il,
 » l'insolence de mon domestique ; je juge
 » par ce que je vois, que sa stupide ignorance l'aura fait vous manquer.

Un sur-tout de drap grossier à la Hollandoise étoit tout le vêtement de Germeuil ; & Fierval, jugeant de l'homme par l'habit, fut peu disposé à avoir aucun égard pour lui. Il l'interrompit donc en disant : » Quoi ! c'est vous qui voulez loger chez moi sans mon aveu, & qui
 » m'envoyez encore insulter par votre insolent valet ! -- Ce domestique se fera
 » sans doute trompé, Monsieur ; n'ayant
 » pas l'honneur de vous connoître, je
 » n'avois sûrement pas dessein de vous être

» importun, c'est chez le Marquis Dor-
 » ville que je l'envoyois.....--Et ce Mar-
 » quis Dorville est mon neveu, Mon-
 » sieur, j'ai bien voulu lui donner un lo-
 » gement chez moi; mais je ne prétends
 » pas y retirer le premier venu qu'il lui
 » plaira de m'amener.

Germeuil sentit l'offensant de ce pro-
 pos, & repartit ainsi : » Si j'eusse sçu que
 » ce ne fût pas de mon ami que je tinisse
 » l'asyle qu'il m'offroit, je me ferois gar-
 » dé d'accepter ce témoignage de son bon
 » cœur, un premier venu comme moi,
 » Monsieur, étant fait pour honorer qui-
 » conque le reçoit : & quand Monsieur
 » Dorville sera de retour, il pourra vous
 » apprendre que le ton de hauteur & les
 » airs de mépris sont déplacés vis-à-vis
 » de moi; au reste je veux bien passer
 » l'incivilité de vos procédés, en faveur
 » de l'humeur où vous a mis sans doute
 » l'impertinence de mon domestique,
 » dont je vous réitère mes excuses. Du-
 » mont, continua-t'il, conduisez-moi à
 » l'appartement de votre maître. -- Ce
 » ton d'autorité » reprit Fierval plus pi-
 » qué que jamais » vous convient peu dans
 » ma maison, » je ne prétends pas.....
 » - Calmez-vous, Monsieur, je n'y lo-
 » gerai pas malgré vous; mais quelque
 » empire que vous prétendiez sur votre
 » neveu, il ne peut s'étendre à fermer

» la porte de son appartement aux visites
 » qui viennent pour lui ; & vous devez
 » vous apercevoir à ma modération que
 » je sçais que la maison est à vous.

En finissant ces mots , il monta sans attendre de réponse à la chambre de Dorville , laissant Fierval fort surpris (par l'habitude où il étoit de tout voir plier sous ses volontés) de la résistance que venoit d'essuyer sa brutalité.

Germeuil , en attendant le retour de Dorville , se mit à la fenêtre à rêver à ses malheurs , à l'humiliation qu'il venoit d'essuyer , & plus encore à la douleur qu'il venoit de ressentir au couvent où il avoit été inutilement chercher sa fille , dont on n'avoit pû lui donner de nouvelles. Au milieu de ces tristes réflexions , il aperçut dans les appartemens du premier une jeune personne qui traversoit , & qui lui parut ressembler à sa fille. » Ah ! mon
 » enfant » cria-t'il à Dumont ; dis-moi
 » de grace , qui occupe ce grand corps
 » de logis ? C'est , répondit celui ci , une
 » femme riche à millions , à qui appartient
 » la maison ; peste , elle a du goût celle-
 » là : elle lorgne mon maître avec une
 » avidité.... mais elle a beau faire , il a
 » le cœur pris ailleurs. -- Et son nom ?
 » -- C'est Madame Dormont. -- Mada-
 » me Dormont ! & cette jeune personne
 » que je viens de voir passer ? son nom ,
 de.

» de grace. -- Ma foi, Monsieur, c'est
 » ce que je ne sçais pas ; j'ai couru hier
 » comme un basque tout le jour, à cau-
 » se du bel amour de mon maître ; &
 » quand je suis rentré tout harrassé, on
 » m'a dit que la riche veuve avoit amené
 » avec elle une de ses nièces. -- Une de
 » ses nièces ! ah, mon ami ! » s'écria le
 » vieillard en l'embrassant, & versant des
 » larmes, » tu peux me rendre le plus
 » grand service ? -- De quoi s'agit-il :
 » -- Demeurant dans la même maison,
 » tu connois sûrement les domestiques
 » de Madame Dormont ? Oh, je vous
 » réponds, comme mes propres camara-
 » des. -- Hé bien, mon cher, fais en-
 » sorte d'engager le plus discret d'entr'eux,
 » à demander à cette jeune personne un
 » quart-d'heure d'entretien en particu-
 » lier avec un vieillard qui arrive de Hol-
 » lande. -- Peste, comme vous y allez,
 » vous arrivez aujourd'hui, vous avez
 » fait une chute hier, dont à peine vous
 » êtes remis, & vous voulez tout de sui-
 » te un tête-à-tête avec un tendron de
 » dix-sept ans ! Ah, mon ami ! le sort de
 » ma vieillesse en dépend ; hâte-toi, je
 » te conjure.

Dumont sortit, & revint presque aussitôt lui dire que Fierval étoit à présent avec elle, mais que Mademoiselle Delisle, qui lui servoit de femme de chambre, lui

avoit promis de faire son message dès qu'elle seroit seule. -- » Crois-tu qu'e le » s'en acquitte fidèlement ? -- Vous y » pouvez compter , c'est un autre moi- » même ; c'est bien la meilleure fille , le » meilleur cœur , honnête , douce.... ma » foi , il ne lui manque que d'être riche ; » mais quand on n'est ni paresseux ni » ambitieux , on gagne toujours assez » pour ses besoins. Si l'on ne sçavoit pas » le faire une raison , le monde ne seroit » plein que de malheureux.

Dumont n'auroit pas fini si-tôt l'éloge de sa maîtresse ni ses réflexions , si la Delisse ne l'étoit venu avertir que Fierval étoit sorti , Madame Dormont l'ayant fait prier de passer chec elle pour lui donner son avis sur des étoffes qu'on lui apportoit à choisir. Le vieillard se hâta de descendre ; l'agitation de son esprit , & les différens sentimens qui se succédoient dans son cœur , anéantissoient presque ses forces. Il fut obligé de se servir du bras de Dumont , qui , quand il fut arrivé au premier , le laissa avec la Delisse , laquelle , par un corridor de dégagement , le fit entrer dans la chambre de Sophie , & se retira.

Qu'on se peigne , s'il est possible , les transports de cette tendre fille en revoyant son pere ! (car c'étoit Francourt lui-même , qui , depuis sa fuite , s'étoit caché sous le

nom de Germeuil.) Elle se précipita dans ses bras sans pouvoir proférer un mot : des larmes , des sanglots furent les premières expressions de la joye. Ce pere sensible n'étoit pas plus maître de ses sens.

O mon pere.....ma fille..... Dieux ! c'est vous !..... je te revois !..... furent les premiers cris que l'excès de leur tendresse leur permit d'articuler.

Après les premiers momens de l'effusion de leurs cœurs : » Mon pere ! » lui dit tendrement Sophie , » comment avez-vous pû être si-tôt informé de la mort » de votre persécuteur ? -- De mon persécuteur ! que voulez-vous dire ? -- Du Duc de K*** , & vous êtes dans la maison de votre vengeur. -- Que dites-vous ? quoi ! Fierval..... -- Non , mon pere , non , c'est son généreux neveu.... -- Dorville ! -- Lui-même. -- Achevez.....

Elle lui fit alors le recit de son aventure du bal , sans s'épargner les reproches qu'elle croyoit mériter par son imprudence ; elle détailla avec feu la noblesse & l'intrépidité avec laquelle Dorville les avoit délivrées , elle répéta ensuite le recit que lui avoit fait le Vicomte d'Olban , & s'étendit sur l'éloge du Marquis avec une vivacité qui n'échapa pas à son pere ; il crut cependant n'en devoir rien témoigner pour le moment , & elle poursuivit le recit de son histoire.

Quand elle en fut à sa retraite chez la bonne Dumont , elle ne put s'empêcher de raconter le précis de ce que cette femme lui avoit appris de la vie de Dorville , & de paroître pénétrée de reconnoissance pour le François réfugié , qui avoit secouru avec autant d'humanité ce brave jeune homme.

» Hélas ! ma chere fille , c'étoit moi-
 » même que la Providence avoit destiné
 » à sauver les jours de mon vengeur ; ad-
 » mirons ses décrets en silence , & recon-
 » noissons leur sublimité sans oser jeter
 » un œil trop curieux sur leur impénétra-
 » bilité. -- Mais , mon pere , c'est je crois ,
 » Germeuil que s'apelloit ce François. --
 » C'est aussi le nom sous lequel j'ai caché
 » mes malheurs depuis que je vous ai
 » quittée , & que je continuerai de porter
 » jusqu'à ce que je sois justifié , si je puis
 » parvenir à l'être. -- Y parvenir !..... en
 » doutez-vous ? la vertu , l'innocence vont
 » reparoître dans leur éclat ; la faveur du
 » Marquis Dorville vous aplanira toutes
 » les voyes : vous lui avez sauvé la vie , il
 » vous rendra votre réputation. Ah ! mon
 » pere , courez lui confier votre sort , &
 » vous êtes sauvé ! -- Non , ma fille ,
 » non , » reprit Francourt en la regar-
 » dant avec une tendresse mêlée d'inquié-
 » tude : » Je veux qu'il ignore encore
 » quelque-tems mon véritable nom ; j'ai

« des raisons , hélas ! trop solides peut-
 » être , pour tenir cette conduite. - Hé !
 » mon pere , quelles peuvent-elles être ?
 » - Il n'est pas encore tems que vous
 » en soyez instruite ; mais pourluivez.

Elle obéit , & lui raconta l'arrivée de sa tante chez la Dumont , leur retour à Paris , l'aventure du cocher , les propositions de Madame Dormont , les instances de Fierval & ses réponses. Le Comte de Francourt aplaudit à leur prudence , & la confirma dans ses répugnances contre Fierval , dont il lui aprit le dernier procédé avec lui.

« Ah ! s'écria-t'elle , le fourbe ! mon-
 » trer un front aussi serain après une scè-
 » ne pareille ? il sort d'avec moi , »
 ajouta-t'elle , « & dans les protestations
 » dont il m'a fatiguée , il a mis toute la
 » liberté d'esprit qu'on peut attendre d'un
 » homme dont la conscience est pure &
 » l'ame tranquille.

Le bruit que fit dans la cour une voiture , qu'ils reconnurent pour la chaise de Dorville , leur fit terminer leur entretien. Francourt , en l'embrassant , lui recommanda le plus grand secret sur leur entrevue , & il monta dans la chambre de Dorville. Il ne l'y attendit pas long-tems , le Marquis y entra l'instant d'après suivi de Dumont , qui , pendant le trajet de l'escalier , l'avoit instruit de la

scène qui s'étoit passée entre Fierval & Germeuil, & il sortit après avoir donné des sièges aux deux amis.

» Ah, mon ami ! » s'écria Dorville en l'embrassant, » pardonnez - moi de » vous avoir exposé, par mon absence » à la scène que j'apprends que vous avez » effuyée. - Votre présence, » répondit Francourt, » ne l'auroit rendue que plus » douloureuse pour moi, par la peine » que je vous en aurois vû ressentir. Mes » malheurs n'ont point avili mon ame; » mais ils m'ont accoutumé à effuyer des » hauteurs humiliantes; & le chagrin le » plus vif que j'en aie reçu, c'est d'avoir » été à portée de juger par - là de ceux » que vous devez avoir à supporter jour- » nellement avec un caractère aussi impé- » rieux : n'y songez donc plus. Quant à » moi, j'ai reçu depuis que je suis à Pa- » ris, des consolations plus essentielles; » j'ai revû, mon cher ami, j'ai revû ma » fille toujours tendre, toujours vertueu- » se, toujours digne de moi. Mais, qu'a- » vez-vous ? » continua-t'il en fixant ses regards sur Dorville qui soupiroit, » vous » vous troublez, vous paroissez agité : » auriez - vous quelque peine secrète ? » ma longue expérience pourroit ne vous » pas être inutile; parlez, ouvrez-moi » votre cœur; » (un soupir fut toute la réponse de Dorville:) » Vous soupirez, »

continua Francourt , » ah ! je le vois ; ce
 » sont les maux de votre âge , c'est l'a-
 » mour qui vous trouble ? ne vous en
 » défendez pas , cette passion n'a de blâ-
 » mable que les excès où un mauvais
 » choix nous entraîne ; fait comme vous
 » êtes , avec les heureux sentimens dont
 » la nature vous a doué , vous ne devez
 » pas soupirer pour une ingrate.

» Ah , Germeuil ! mon cher Germeuil !
 » oui , c'est l'amour qui cause tout mon
 » trouble. Mais jugez de la fatalité de
 » mon sort ; je n'ai vu qu'une fois l'ob-
 » jet qui me captive. La décence , l'hon-
 » nêteté , la vertu siègent sur son front
 » & prêtent de la dignité à tous les mou-
 » vemens de ses traits ; un évanouisse-
 » ment la rendoit encore plus intéressante
 » au premier moment que je l'ai vue : un
 » juste effroi l'avoit causé ; j'eus le bon-
 » heur d'en détruire la cause , & ses
 » yeux , en se r'ouvrant à la lumière ,
 » m'ont regardé comme son libérateur. !

Le Comte de Francourt , à ce recit
 reconnoissant sa fille , redoubla d'atten-
 tion , & Dorville poursuivit : » Une pa-
 » rente étoit avec elle ; mais , Dieux ,
 » quelle différence , l'une brilloit sans arc
 » par une modeste retenue , & par tous
 » les symptômes extérieurs d'une ame di-
 » vine ; l'autre , réunissant mille préten-
 » tions , accumuloit , par un manège étu-

» dié , toutes les ruses de la coquetterie :
 » son esprit futile voltigeoit sur mille ob-
 » jets à la fois , & s'efforçoit de recevoir
 » de son activité semillante & frivole , ce
 » brillant que l'illusion prête quelquefois
 » au persiflage , mais qui s'éclipse auprès
 » de la vertu simple & solide. Telle étoit
 » la cousine de ma charmante , laquelle
 » sans effort , même sans s'en douter ,
 » occupant uniquement mon cœur , fer-
 » moit mes oreilles & mes yeux à ces feux
 » Borées avec lesquels l'autre s'efforçoit
 » de m'éblouir. Le persiflage ne doit son
 » clinquant qu'à la stupide attention qu'un
 » langage inconnu attrache aux auditeurs ,
 » qui ne savent pas encore l'apprécier.
 » Veut-on y répondre , on ajoute à son
 » faux éclat , parce que jouant sur les mots ,
 » & ne s'attachant jamais aux choses , il
 » verse à pleines mains le ridicule sur la
 » raison , qui , plus lente dans sa mar-
 » che , ne peut le suivre dans les circuits
 » qu'il parcourt avec une rapidité folle ,
 » qu'on peut comparer à celle des cercles
 » que décrit un papillon autour d'une lu-
 » mière : cherchez à l'attraper , vous re-
 » tardez sa mort en lui faisant agrandir
 » ses tours. Laissez-le voltiger , la spirale
 » se resserre , il brûle ses ailes , & tombe ;
 » c'est ce qu'éprouva la parente en ques-
 » tion. J'étois trop occupé à examiner dans
 » les yeux de ma belle , l'effet que faisoient

» sur elle de pareils propos , pour songer
 » à y répondre ; son feu s'épuisa faute d'a-
 » limens , & s'éteignit. Je sortis , devant
 » aller le jour même à Versailles , & vous
 » pensez bien qu'à mon retour , ma pre-
 » miere visite fut chez la cousine de ma
 » déesse , où j'espérois la trouver ; mais
 » le parallele du caractère de ces femmes
 » étoit trop au désavantage de la maîtresse
 » de la maison , pour qu'elle ne se fût pas
 » hâtée d'éloigner son adorable cousine ;
 » elle l'avoit fait reconduire à son couvent ;
 » e fus plus de deux jours sans en pouvoir
 » apprendre le nom ni le lieu : dès que je
 » le scus , j'y volai : mais , jugez de mon
 » désespoir , elle en étoit sortie le matin
 » sous le prétexte de quelques emplettes ,
 » & depuis on ne l'y a pas revue ; je suis
 » retourné chez sa parente ; bien loin
 » d'en recevoir des lumieres , elle a ré-
 » pandu le trouble le plus cruel dans mon
 » ame , en s'efforçant d'y jeter des soup-
 » çons injurieux aux sentimens & à la
 » conduite de cette charmante personne ;
 » mais mon cœur les rejette : le sien est
 » pur , j'en jurerois.

» L'indigne ! » s'écria Francourt. --
 » J'ai fait depuis , » reprit Dorville ,
 » d'inutiles recherches ; & c'étoit encore
 » ce motif qui me conduisoit à la Villette ,
 » lorsque je vous y ai rencontré. Les gens
 » que j'ai employés depuis , n'ont pas

» mieux réussi ; & c'est la cause , cher
 » ami , du chagrin où vous me voyez.

» Consolez-vous, mon cher Dorville, »
 repartit Francourt en l'embrassant avec
 transport , & le baignant de ses larmes ;
 » Un amour si pur , ne peut être tou-
 » jours malheureux. Gardez - vous de
 » soupçonner votre maîtresse , je suis cau-
 » tion de sa vertu. -- Ah ! que vous fla-
 » tez mon ame ! Hélas ! si vous la con-
 » noissiez ! -- Croyez ce que je vous
 » dis , & cessez vos recherches. -- Y pen-
 » sez-vous ? que je cesse mes recherches !
 » hé ! puis-je vivre sans elle ? -- Ecoutez-
 » moi de sang froid : la réputation ne
 » doit-elle pas vous être chère , si vous
 » l'aimez ? -- Si je l'aime ! en pouvez-
 » vous douter ? Devez-vous donc la com-
 » promettre , en confiant son nom & sa
 » suite aux émissaires que vous employez
 » pour la découvrir ? » Dorville embar-
 rassé rougit , & Francourt continua :
 » Quel risque ne court-elle pas d'être en-
 » bute au mépris du public , si quelque
 » indiscret d'entr'eux répand qu'elle s'est
 » échapée de son couvent , & qu'un hom-
 » me de vingt-cinq ans , le Marquis Dor-
 » ville , a mis tant de monde à sa quête ?
 » -- Oh ! mon ami , je suis sûr de la dis-
 » crétion de ceux que j'emploie. -- Vous
 » en êtes sûr ! hé bien , sçachez que je
 » suis mieux instruit que vous ne le pen-

„ sez ; la Marquise de Carlise est la mé-
 „ prisable parente de votre maîtresse , qui
 „ le nomme Sophie , & est fille d'un mal-
 „ heureux proscrit. -- Dites d'un vertueux
 „ proscrit : j'ai sçu ses malheurs , & le
 „ crédit que le hazard m'a procuré auprès
 „ du Ministre , me flâte moins par l'é-
 „ poir de mon avancement , que par ce-
 „ lui de faire rendre justice à ce vénérar-
 „ ble vieillard. -- Ah , mon ami ! „ s'é-
 „ cria encore Francourt en l'embrassant de
 „ nouveau , „ que ces nobles sentimens sont
 „ bien dignes de vous.

Dorville ayant répondu à ses carres-
 ses , reprit : „ mais de grace , mon cher
 „ Germeuil , d'où sçavez - vous mon se-
 „ cret ? parlez : Dumont m'auroit-il tra-
 „ hi ? -- Non , Dumont est fidèle. Je ne
 „ puis encore vous instruire : vous sçau-
 „ rez tout avec le tems. Mais , ne pour-
 „ riez-vous pas me faire conduire à pre-
 „ sent chez Monsieur Gaspard , homme
 „ d'affaires , qui me faisoit passer des remi-
 „ ses en Hollande , quand j'y étois ? il a
 „ changé de demeure , & j'ignore sa nou-
 „ velle adresse. -- Je vous y conduirai moi-
 „ même , c'est lui que mon oncle employe ,
 „ & je dois y passer pour signer le compte
 „ de tutelle qu'il a fait dresser. -- Hé
 „ bien ; ne perdons point de tems & al-
 „ lons - y tout de suite , nous chercherons
 „ en chemin un logement pour moi. --

„ Quoi ! vous voulez me quitter ? -- Non ,
 „ mon cher ami , je serai avec vous tant
 „ qu'il me sera possible ; mais après l'al-
 „ tercation que nous avons eue votre on-
 „ cle & moi , je ne dois point loger dans
 „ sa maison.

CHAPITRE VI.

*Affaires , lettres , les jeunes nièces nuisent
 aux vieilles tantes ; colere de Madame
 Dormont , jalousies , &c.*

DORVILLE sentit la solidité des raisons de son ami , & , après les avoir légèrement combattues , il s'y rendit ; ils sortirent ensemble , & arriverent chez Monsieur Gaspard , qui , les ayant salués , presenta à Dorville le compte de tutelle ; & pendant qu'il le parcouroit des yeux , Francourt , que Gaspard ne connoissoit que sous le nom de Germeuil , s'entretint avec lui de ses propres affaires.

Le Marquis ne pouvoit revenir de son étonnement , trouvant en dépense à chaque année de la tutelle , dix mille francs de réparation à ses fermes , & six mille francs pour la pension que Fierval exigeoit de lui par an , quoique , depuis dix ans il n'eût pas passé la valeur de vingt mois chez lui. Il en témoigna sa surprise à Gaspard , qui , ne sçachant comment justifier de pareils

horreurs , & craignant de passer pour complice , répondit qu'il n'étoit pour rien dans cette affaire , & qu'il n'avoit fait que transcrire les mémoires de Fierval.

» Je ne m'y serois jamais attendu , » dit Dorville en levant les yeux au Ciel :
 » n'importe il le veut , donnez moi une
 » plume , je vais signer. Gardez-vous-en
 » bien , » interrompit Francourt en lui retenant la main ; » cette démarche im-
 » porte trop au reste de votre vie , pour
 » la faire aussi légèrement. Avant tout ,
 » prenez les conseils de quelque homme
 » éclairé ; la bassesse des procédés de votre
 » oncle , vous affranchit de ces folles com-
 » plaisances : confiez - moi , un instant ,
 » ce papier.

Il le feuilleta , & trouvant à chaque page ou des doubles emplois , ou des dépenses gigantesques : ,, Où sont ,, continua - t'il en parlant à Monsieur Gaspard , ,, où sont ,, les quittances de toutes ces sommes pré-
 ,, tendues déboursées ? ,, celui-ci interdit ,
 ,, répondit que Fierval ne lui en avoit pas remis , & qu'il pensoit qu'il n'en avoit même pas tiré , comptant que sa parole valoit bien des écrits ; ,, Monsieur , reprit Fran-
 ,, court , le plus honnête homme n'invo-
 ,, que jamais , en matière d'affaires , la
 ,, confiance qu'on doit à sa parole : plus
 ,, sa probité est intégrè , plus il craint de
 ,, donner lieu à ce qu'on la soupçonne ;

pourquoi , connoissant l'inexpérience de
 son neveu en pareilles circonstances , ne
 lui a-t'il pas proposé de communiquer
 cette affaire , avant de la terminer , à
 quelque Avocat consommé ?

Gaspard ne répondit rien. , Mais vous-
 même , , poursuivit Francourt , en le
 regardant fixement , , supposez un mo-
 ment que vous n'êtes pour rien dans
 l'affaire , & que le Marquis vienne vous
 consulter , lui conseillerez-vous de si-
 gner ? , L'homme d'affaire ne répon-
 dant qu'en bégayant ; Francourt ajouta :
 Il me faut , Monsieur , une réponse
 précise : on n'est honnête homme ni fri-
 pon à demi ; expliquez-vous nettement ,
 je jugerai par votre réponse si j'ai bien
 placé ma confiance ou non. -- A dire
 vrai , , repartit celui-ci d'un ton mal
 assuré , , je crois.... qu'il y a quelques
 objets.... qui pourroient.... souffrir dis-
 cussion.... & que cela mérite.... un plus
 long examen. -- Vous sçavez ménager
 vos termes , Monsieur ; mais cela me
 suffit : Marquis , vous le permettez ,
 je garde ce projet pour le consulter ; si
 le Comte de Fierval paroît surpris que
 son neveu ne l'ait pas signé , vous lui
 direz que Monsieur de Germeuil l'en
 a empêché , & que ce n'est point un
 esprit de vengeance , mais l'amitié &
 l'amour de la justice qui l'y ont engagé.

„ Sortons, mon cher Dorville ; „ & ils se retirèrent.

Bien en prit à Dorville de ce que le Comte de Francourt se trouva chez Gaspard au moment de la présentation de ce compte de tutelle : l'aveugle dépendance dans laquelle l'impérieux Fierval le tenoit, ne lui auroit pas permis de résister.

Les deux amis se séparèrent en sortant : Francourt alla chez un Avocat pour l'affaire du Marquis, de là il courut vaquer aux siennes propres ; pour Dorville, il retourna chez lui.

Il aprit en rentrant, que Fierval étoit parti depuis deux heures, & on lui remit une lettre de Madame de Carlise. Elle étoit conçue en ces termes :

Au Marquis Dorville.

„ Il y a deux jours que je ne vous ai vu,
 „ Marquis, j'en ai de l'humeur : il me
 „ semble qu'après les brusques incarta-
 „ des de votre Infante surannée, vous au-
 „ riez dû au moins m'en venir témoigner
 „ quelque regret. Il m'est passé depuis
 „ mille idées dans la tête, qui n'ont pas
 „ le sens commun ; par exemple, je crois
 „ tout de bon que je vous aime : l'idée
 „ d'avoir une rivale comme Madame Dor-
 „ mont m'a réjouie, & vous a fait faire
 „ beaucoup de progrès dans mon cœur.

» Je me suis imaginée , voyez comme je
 » suis vaine , que j'en pourrois triompher.
 » Puisque le desir de partager sa fortune
 » vous fait passer sur le long usage qu'elle
 » a fait de ses gros apas , sur la postéro-
 » manie dont je vous croyois entiché , &
 » sur la passion folle que je vous croyois
 » pour mon impudente petite cousine :
 » je pense que vous pourrez aussi , sans
 » grands efforts , me sacrifier cette der-
 » niere , qui seule me donnoit quelque
 » ombrage ; mais qui , depuis son incar-
 » tade , n'est plus digne de vous , ni d'au-
 » cun honnête homme. Si ma fortune ,
 » qui n'est que de vingt-cinq mille livres
 » de rente , est inférieure à celle de votre
 » opulente Sybille , au moins ma figure ,
 » quelques graces & mon âge peuvent , je
 » crois , tenir la balance en suspens ; &
 » ce qui doit , ce me semble , la faire pan-
 » cher de mon côté , c'est la folle résolu-
 » tion que je prends de vous sacrifier le
 » doux état de veuve jeune , riche & ai-
 » mable. Je m'explique un peu librement ,
 » mais qu'y faire ? Je ne vous vois point ,
 » l'abyme des graces de Madame Dor-
 » mont est sous vos pas ; je veux vous sau-
 » ver du précipice ; adieu , Marquis , j'at-
 » tends votre réponse avec impatience.
 » Que je suis folle ! courir après la perte
 » de ma chere liberté : je ne m'en serois
 » jamais crue capable. Ma porte sera fer-

» mée tout le soir , & ne sera ouverte
 » que pour vous ou vos émissaires , si vous
 » ne pouvez vous échapper des griffes de
 » ma puissante rivale. (Vous sentez bien
 » que je ne veux parler que de sa taille.)
 » Adieu encore une fois ; je crois que j'ai
 » envie de finir ma lettre par un je vous
 » embrasse.

D..... C A R L I S Z.

Dorville lût cette lettre avec le mépris que le ton de liberté qui y régnoit étoit fait pour inspirer , & il la mit dans sa poche , sans compter y faire de réponse.

Dans cet instant , un domestique de Madame Dormont , qui l'avoit vu rentrer , vint le prier de la part de sa maîtresse de passer chez elle. Le Marquis auroit bien voulu pouvoir honnêtement se dispenser de s'y rendre ; mais ne sçachant quel biais prendre pour y parvenir , il prit sur lui de répondre qu'il alloit y descendre , & il suivit de près le laquais.

Quelles furent sa joye & sa surprise , lorsque dans le second antichambre il rencontra Sophie , qui sortant de l'appartement de sa tante alloit rentrer dans le sien ; il courut à elle. » Ah , Sophie ! charmante
 » Sophie » s'écria - t'il : » Quoi , c'est
 » vous ! quel heureux hazard vous con-
 » duit ici ? vous que je croyois avoir per-
 » du pour jamais , & que je cherche avec

» tant d'ardeur depuis le moment que j'a
» eu le bonheur de vous voir.....

Une rougeur involontaire couvrit le visage de Mademoiselle de Francourt, sans en altérer la douceur. Elle s'efforça de répondre : mais son trouble perçoit. » Ah continua-t'il ; » que vous m'avez causé de » chagrin ; mais , je vous revois , ils sont » tous oubliés. » Il osa prendre une de ses belles mains , & la coler à ses levres , avec un transport tendre & respectueux tout ensemble. Sophie retira sa main , mais le larcin étoit déjà fait ; son cœur préparé à l'amour par la reconnoissance , mêloit malgré elle de la mollesse dans son action : elle lui dit en peu de mots que Madame Dormont étoit sa tante , qu'elle avoit désiré qu'elle vint demeurer chez elle , & qu'elle s'étoit rendue à ses ordres. » Que » je suis heureux ! reprit-il , je serai donc » à portée de voir , d'admirer tous les jours » ces charmes embellis par la vertu ; ah ! » belle Sophie , daignerez-vous souffrir » le pur hommage d'un cœur qui ne res- » pire que pour vous ; & dont les peines » ont été inexprimables tant qu'il a été » dans l'inquiétude sur votre sort ?

» Le service que vous m'avez rendu , » Monsieur , » reprit Sophie en baissant les yeux , & rougissant de nouveau , » vous donne assurément trop de droits à » ma reconnoissance , pour que vous puiss-

« fiez douter que je reçoive toujours
 » avec plaisir les témoignages de votre
 amitié. » — Ah ! Mademoiselle , peut-
 » on vous connoître , & resserrer son
 » cœur dans les bornes étroites de ce sen-
 » timent ?

L'amour est babillard , & celui de Dorville n'auroit pas si-tôt tari , si Madame Dormont à laquelle on avoit annoncé le Marquis , impatiente de ne le point voir arriver , n'étoit sortie pour s'instruire des causes de son retardement ; le bruit qu'elle fit en s'approchant , (la bonne Dame ne marchoit pas légèrement ,) avertit nos amans de se contraindre ; & ils avoient besoin de cet avis : les yeux de Dorville étinceloient d'amour , & ceux de Sophie respiroient cette douce langueur qui peint si bien les doux effets du penchant , sans cependant allarmer la pudeur.

« Vous êtes un cruel enfant , » cria Madame Dormont à Dorville dès qu'elle l'apperçut , « doit-on faire attendre ainsi
 » ses amis ? que faites-vous là , ma nièce ? » ajouta-t'elle avec aigreur. — « Monsieur
 » a eu la bonté de me saluer ; il m'a paru
 » surpris de me voir ici , & je lui disois
 » qu'ayant l'honneur de vous appartenir ,
 » vos bontés m'avoient appelée auprès de
 » vous. --- Est-ce que vous vous connois-
 » sez ! » reprit la tante d'un ton inquiet ? »
 -- Oui , Madame , c'est Monsieur qui-

» a eu la générosité de nous délivrer à la
 » sortie du bal. -- C'est bien fait , je me
 » charge de la reconnoissance ; allons ,
 » Marquis , suivez-moi dans mon apar-
 » tement , j'ai à vous parler. » Dorville
 obéit , & Sophie rentra chez elle.

Madame Dormont se jeta sur son otto-
 mane qu'elle força le Marquis de partager.
 » -- J'ai à me plaindre de vous , Mar-
 » quis , » lui dit-elle alors. En quoi donc ,
 » Madame , ai-je pu vous déplaire ? --
 » Vous ne me plaisez que trop , fripon ,
 » & vous le sçavez bien ; mais quoi ! vous
 » me quittez avant hier toute souffrante
 » de ma chute , & depuis , vous ne me
 » donnez pas signe de vie ! ah ! Marquis ,
 » cela n'est pas bien , & je ne m'accom-
 » moderois pas d'une pareille conduite
 » étant votre femme. -- Comme je suis
 » encore libre de tout engagement , j'ai
 » cru , Madame , pouvoir écouter la voix
 » de l'amitié , en restant auprès d'un ami
 » qu'une chute considérable forçoit de
 » garder le lit. -- Ingrat , ne gardois-je
 » pas aussi le mien ? vous êtes , dites-vous ,
 » libre de tout engagement ; hé ! ne som-
 » mes-nous pas sur le point de nous enga-
 » ger à jamais ? n'ai-je pas donné ma pa-
 » role ? ne vous croyez-vous lié que quand
 » la cérémonie sera finie ? hé bien , mon
 » ami , » ajouta-t'elle en lui serrant for-
 tement la main ? » lâtons ce bienheureux

55 moment ; je ne puis te voir douter de
 56 notre union : j'ai tout fait préparer ;
 57 cours chez mon Notaire , fais dresser le
 58 contrat comme tu voudras , je le signe-
 59 rai sans le lire , juge de ma tendresse pour
 60 toi par mon impatience. Je voulois te
 61 gronder ; je te vois , & je n'en ai plus
 62 la force. Embrasse-moi , mon poulet , &
 63 va faire dresser le contrat. -- Permettez-
 64 moi , Madame , de vous dire que les
 65 choses ne sont pas au point..... -- Il faut
 66 les y mettre , mon cœur : est-ce ton ré-
 67 giment qui t'occupe ? je t'ai dit que je
 68 le payerois ; est-ce ce que ton oncle dit
 69 que tu lui redois ? je m'en charge ; rien
 70 ne me coûte pour payer ton amour. --
 71 Rien assurément n'est plus généreux ,
 72 Madame ; mais la probité m'ordonne
 73 de vous dire..... -- Quoi ! as-tu quel-
 74 ques dettes de garçon ? hé bien , on
 75 les acquittera ; on sçait bien qu'il faut
 76 que la jeunesse s'amuse. -- Ce n'est point
 77 cela , Madame. -- Qu'est-ce donc ? ex-
 78 plique-toi : je veux t'obliger , parle , que
 79 veux-tu ? -- Ne vous point tromper. Vos
 80 bontés méritent assurément , Madame ,
 81 le plus tendre retour ; mais on ne dispose
 82 pas de son cœur : je n'aurois que de la
 83 reconnoissance à vous offrir , ce seroit
 84 vous trahir que de vous épouser ; & j'aime
 85 mieux rejeter vos bienfaits , que de les
 86 recevoir , ne pouvant pas en payer le

» prix auquel vous les mettez. -- Qu'en-
 » tens - je ? comment perdue !. -- Je
 » ne le suis point , je ne vous ai rien pro-
 » mis , Madame , je m'efforce seulement
 » de ne point être ingrat. -- Au mépris
 » de ma tendresse , de la parole de ton
 » oncle..... non , cela ne se passera pas
 » ainsi , &..... tu m'épouseras. -- Cal-
 » mez , Madame , cette colere , je ne la
 » mérite pas ; & sentez , je vous prie ,
 » que vous auriez réellement eu à vous
 » plaindre de moi , si je vous avois trom-
 » pée en acceptant vos offres. » Et il sortit.

Madame Dormont restée seule étoit en
 proie à tout ce que l'amour peut inspirer
 de dépit & de rage à un cœur de l'âge
 du sien ; tantôt elle se promenoit à grands
 pas , tantôt elle se rejettoit sur son ottoma-
 ne , dont elle inondoit les coussins élasti-
 ques des larmes que le désespoir lui arra-
 choit ; elle se relevoit convulsivement &
 marchoit de nouveau en serrant les dents ,
 levant les yeux au ciel & se tordant les
 bras : cette agitation la mettoit toute en
 sueur. Elle aperçut enfin la lettre de Ma-
 dame de Carlise , que Dorville avoit laissé
 tomber de sa poche en tirant son mou-
 choir. Elle la lut avec avidité : on juge
 bien que cette lecture n'étoit pas propre à
 la calmer ; les épicheres d'Infante surannée ,
 d'opulente Sybille ! & les autres sarcas-
 mes qui y étoient répandus contr'elle ,

sortèrent sa fureur au plus haut point.
 » C'est elle , » s'écria-t-elle , » c'est
 » ce monstre qui m'enlève mon amant ; »
 & dans sa rage elle vomit contre la Mar-
 quise absente un torrent d'injures , qui ,
 quoique grossières , ne péchoient point par
 application. A force de trouver celle-ci
 odieuse , Dorville lui parut moins coupable.
 » Il n'est pas amoureux de moi , di-
 soit-elle ; mais il pourroit le devenir : il
 a le cœur bon ; en le comblant de bien-
 faits , il s'attacheroit ; il est déjà reconnois-
 sant , c'est beaucoup ; & puis , c'est dans
 le premier moment qu'il venoit de lire
 cette lettre , que j'ai essuyé ses refus.....
 ses refus ! non , je me trompe : c'est un
 excès de délicatesse de sa part , il n'a
 qu'une vive amitié pour moi , il voudroit
 avoir de la passion , c'est ce qui l'arrête...
 hé , mon ami , cette passion , naîtra de
 mes procédés. » Puis se regardant dans
 sa glace avec une complaisance , qui ,
 pour être déplacée , n'en étoit pas moins
 vive : Mes traits , ajoutoit-elle , ne sont
 pas si flétris qu'ils ne puissent mériter
 encore son hommage ; il ne connoît pas
 encore ce que je vaudrais : oui , sûrement
 le mariage me l'attacheroit.... que dis-je ?
 il va épouser la Carlise , non je l'empê-
 cherai bien. Le pauvre garçon ! il ignore
 sa conduite : elle l'a séduit ; je vais
 l'instruire , & le forcer au plus violent

« mépris pour elle. » Elle courut à sa table , & se mit à écrire ; à peine une ligne étoit achevée , qu'elle en rayoit les trois quarts : elle faisoit , & défaisoit , & n'étoit contente de rien ; après un long travail , elle acheva enfin un libelle des plus outrageans pour Madame de Carlise. Tout ce qu'une fureur jalouse peut inspirer à une femme emportée contre une rivale méprisable , s'y trouvoit avec les traits les plus marqués & les plus déchirans : le délire de sa passion y avoit aussi place , & y étoit exprimé avec trop peu de ménagement , pour ne pas choquer le lecteur par son indécente vivacité ; desirs , prières , soumissions , promesses , supplications même , tout y fut prodigué.

Pendant qu'elle écrivoit , on vint l'avertir pour dîner , elle ne voulut pas se mettre à table , Sophie dîna seule , & sa tante continua son épître ; quand elle fut achevée , elle en fit un paquet avec la lettre de Madame de Carlise qu'elle envoya aussi-tôt à Dorville , & elle y joignit un billet pour son Notaire , portant ordre de remettre au porteur vingt mille écus , & que ce billet feroit sa décharge.



CHAPITRE VII.

*Amans réunis , scène d'attendrissement
interrompue ; orgueil , noblesse ,
fermeté , &c.*

COMME Dorville en achevoit la lecture , le Comte de Francourt arriva chez lui ; il lui aprit que l'Avocat qu'il avoit consulté , sur le vû seul du compte , lui avoit répondu que Fierval , loin d'être créancier de son pupile , lui redevoit plus de soixante mille livres ; & que s'il vouloit le charger de cette affaire , il se faisoit fort de l'enlever , & qu'il ne demandoit aucun paiement s'il ne réussissoit pas.

Dorville ouvrit enfin les yeux sur la mauvaise foi de son oncle , dont il n'avoit pas encore pû se persuader , il combla son ami de remerciemens , & lui demanda ensuite s'il avoit aussi bien réussi pour ses propres affaires.

» Hélas ! mon cher , dit-il , j'ai peu ,
» ou même point d'espérance ; un ami
» que j'ai été voir , vient de m'apprendre
» qu'une personne toute puissante auprès
» du Ministre sollicite la place dont j'étois
» pourvû ; je sens que je ne pourrai l'em-
» porter sur la faveur. Que je sois justifié

» des calomnies qu'on m'impute , qu'on
 » me rende l'honneur qu'on a voulu me
 » ravir , & je serai encore satisfait. L'ex-
 » périence m'a convaincu que les dignités
 » & les grands biens , loin d'être les dé-
 » grés qui conduisent au bonheur , sont
 » des obstacles presque invincibles qui
 » s'opposent à la tranquillité de l'ame ; un
 » poste élevé multiplie les devoirs , en
 » ajoute de conventionnels à ceux que la
 » probité impose , & souvent ceux-là sont
 » en opposition avec ceux-ci. Quel est
 » l'homme qui dans la médiocrité , le plus
 » heureux des états , peut se flatter de
 » toujours remplir strictement toutes ses
 » obligations ? Comment donc peut-on
 » desirer d'en contracter de nouvelles ? De
 » longs services , l'estime publique que
 » j'avois obtenue , parce qu'elle m'étoit
 » chère , m'avoient procuré une place ho-
 » norable , mais pénible : le desir d'en
 » remplir scrupuleusement les fonctions ,
 » (& je n'ose me flatter d'y avoir pleine-
 » ment réussi ,) m'a suscité des ennemis ;
 » d'obscures cabales faisant jouer les res-
 » sorts de la calomnie , sont parvenues à
 » me rendre suspect ; mes amis , craignant
 » qu'on ne voulût me perdre sans m'en-
 » tendre , m'ont forcé de fuir. Hélas !
 » fautive démarche ! Qui songe à justifier
 » son aui absent , quand ses accusateurs
 » ne suffisent à mon évasion m'a fait su-

„ poser coupable. Je reviens , & je serai
 „ justifié , ou je perdrai ce déplorable reste
 „ de jours passés dans de pénibles travaux ,
 „ & qu’heureusement jamais le remords
 „ n’a troublés ; mais croyez que , si mon
 „ innocence est reconnue , je borne mon
 „ ambition à couler dans une obscure &
 „ calme retraite la fin d’une vie orageuse ;
 „ heureux si dans les bras d’une fille ver-
 „ tueuse & d’un gendre digne d’elle , je
 „ reçois dans mes derniers momens le tri-
 „ but de leurs larmes , & si je puis me
 „ dire en expirant , j’ai fait ce que j’ai dû.

Tant que Francourt parla , Dorville
 pénétré d’admiration l’écoutoit en silence ;
 quand il eut cessé : „ Ah ! mon ami , mon
 pere „ s’écria-t’il „ comment la calomnie
 „ ose-t-elle s’attacher à tant de vertus ?
 „ mais „ ajouta-t’il en l’embrassant &
 „ mouillant des larmes que l’amitié lui fai-
 „ soit verser , „ rien n’est désespéré ; mon
 „ crédit , je vous l’ai déjà dit , passe mes
 „ espérances : chargez-moi d’un mémoi-
 „ re , je vais me jeter aux pieds du Duc
 „ d’Olban : il m’a donné un régiment ,
 „ qu’il le reprenne , & qu’il vous enten-
 „ de , vous serez justifié , j’aurai fait le
 „ bonheur d’un ami.

„ Vous êtes trop généreux , „ reprit le
 „ vieillard attendri , „ oui , mon ami , j’ac-
 „ cepte votre offre ; mais je ne veux pas
 „ qu’il vous en coûte un pareil sacrifice.

» -- Hé ! quel est-il ? la médiocrité n'est-
 » elle pas l'état le plus à souhaiter ? vous
 » venez de le dire, & j'en suis convaincu.
 » --- Arrêtez, mon ami, vous vous
 » rendriez coupable envers votre patrie,
 » en vous livrant trop à cette idée ; elle
 » est vraie en soi, mais ses conséquences
 » seroient dangereuses. L'homme ne doit-
 » il considérer que soi ? son bonheur per-
 » sonnel doit-il être son but unique ? ne
 » doit-il rien à la société ? Ah, Dorville !
 » l'honnête homme ne se croit heureux,
 » & ne l'est vraiment que quand sa féli-
 » cité contribue à la masse du bonheur
 » public. Il ne lui est permis de songer à
 » ce repos philosophique & fortuné, qu'a-
 » près avoir payé à son pays le tribut qu'il
 » doit attendre de ses labeurs. Plus la natu-
 » re lui a départi de talens, plus il a d'obli-
 » gations civiles à remplir. Le repos de
 » l'homme de capacité est un larcin qu'il
 » fait à ses concitoyens, & sa faute croît
 » en raison de la supériorité de ses talens :
 » vous avez de l'élévation dans l'ame,
 » de l'intelligence dans votre métier, des
 » lumieres naturelles, & des connoissan-
 » ces acquises ; enfant de l'état, elles lui
 » appartiennent, & vous ne pouvez lui en
 » refuser l'usage sans ressembler à ces ava-
 » res méprisables qui enfouissent un tré-
 » sor dont ils ne font aucun emploi, &
 » qui privent ainsi le commerce des avan-

» tages qu'il auroit retirés] de] sa circu-
» lation.

La vénération de Dorville pour son ami , augmentoit à chaque parole de celui-ci ; charmé de sa sagesse , après avoir aplaudi à ce qu'il venoit de lui dire , il le pria de vouloir l'éclairer de ses conseils , & il lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis qu'ils s'étoient quittés.

L'attention de Francourt redoubla , comme on peut le penser , quand il en vint au recit de son entrevue avec Sophie.

Le Marquis , dans l'yvresse de la joye de l'avoir retrouvée , en dévelopa tous les transports aux yeux de Francourt : le trouble , la rougeur de sa maîtresse , le tendre embarras de ses regards , rien ne lui étoit échappé , & fidèle historien il ne tût aucune de ces circonstances si importantes pour le développement du cœur. „ Oui , mon cher „ Germeuil , s'écrioit-il avec feu : „ oui , „ je crois que je suis aimé ; el'e a rougi , „ elle a employé le mot de reconnoissance , „ celui d'amitié lui est échappé , & elle étoit „ embarrassée en le prononçant : Qui lui „ auroit causé ce trouble , si son cœur n'a- „ voit dicté le mot d'amour , que la pudeur „ a forcé sa bouche de changer en celui „ d'amitié ? Concevez-vous bien tout mon „ bonheur ? Que cette passion va épurer „ mon ame ! oui , je le sens , l'élévation „ de la sienne va me pénétrer : pour me

» rendre digne d'elle , je m'efforcerais de
 » lui ressembler ; je descendrais en moi-
 » même , je m'étudierais , je m'examine-
 » rai , je deviendrai meilleur , & ce chan-
 » gement fera l'ouvrage de l'amour.

Francourt enchanté de trouver de pa-
 reils sentimens dans le cœur de l'aimant
 de sa fille , ne pouvoit presque contenir
 sa joye ; mais avant de la laisser éclater ,
 il voulut approfondir encore davantage ce
 cœur généreux ; il ne témoigna donc rien ,
 & lui laissa achever son récit : quand il
 eut fini , & qu'il eut fait la lecture des
 deux lettres de Meldames Dormont &
 de Carlise.

» Je vous plains , dit le vieillard , si
 » votre amour est aussi vif qu'il me le pa-
 » roît : que d'obstacles j'entrevois qui s'o-
 » poseront à votre bonheur ! croyez-vous
 » que Madame Dormont , amante em-
 » portée au point où je le vois par sa let-
 » tre , consente jamais à donner sa nièce
 » à l'objet de sa propre passion , lequel
 » vient encore de l'outrager par un refus ?
 » Une femme dans la fleur de l'âge peut
 » pardonner , quoique difficilement , un
 » pareil procédé , dans l'espoir des conso-
 » lations que ses charmes peuvent lui pro-
 » curer d'ailleurs ; mais à l'âge de Ma-
 » dame Dormont , quel dédommagement
 » peut-elle espérer qui compense la perte
 » d'un cœur comme le vôtre , & dont

» elle se croyoit assurée ? le délaissemens
 » auquel le tems la condamne remplira soit
 » cœur d'amertume , & la rage de n'avoir
 » pû vous plaire , ne lui laissera apercevoir
 » de douceurs que dans sa vengeance ,
 » qu'elle signalera en traversant votre pen-
 » chant réciproque , & en empêchant sa
 » nièce de jouir du bonheur qu'elle s'étoi-
 » destiné à elle-même ; & ne pouvant vous
 » obtenir , elle trouvera une consolation
 » maligne à vous écarter à jamais de sa
 » rivale.

» Ah , Monsieur ! » repartit Dorville
 » quel caractère odieux me peignez-vous ?
 » -- Celui d'une femme passionnée & ou-
 » tragée. -- Hé , mon cher ami , Sophie
 » est-elle esclave de sa tante ? n'a-t-elle
 » pas un pere ? & quel pere ! Francourt ,
 » un homme vertueux , respectable , &
 » que ses malheurs ont instruit à compa-
 » tir aux peines des infortunés ? c'est à lui
 » que je recourrai : la pureté de mes
 » sentimens , leur tendre ardeur , l'inter-
 » resseront pour moi. J'aurai son aveu ,
 » & j'obtiendrai Sophie. -- Hé , mon ami ,
 » quand vous découvririez sa retraite ,
 » quand il consentiroit à votre union ,
 » songez - vous que la persécution a ré-
 » duit sa fortune à rien , ou du moins à
 » peu de chose ? -- Ah ! ce sera un bon-
 » heur de plus pour moi ; Sophie verra
 » que c'est elle seule que j'aime en elle.

» Quelle douceur pour moi de réparer ;
 » par le partage de ma fortune avec ce
 » vénérable malheureux , l'injustice de
 » ses persécuteurs ? -- Songez que vous
 » êtes peu riche. -- Mes parens n'avoient
 » que la fortune dont je jouis , & ils vi-
 » voient honorablement dans leur pro-
 » vince : que m'importe Paris & son faste ?
 » retiré dans mes terres , j'y serai heu-
 » reux par Sophie , par son pere , il sera
 » le guide de notre jeunesse , il fortifiera
 » en nous le germe des vertus par ses
 » leçons & ses exemples. -- Mais croyez-
 » vous que Sophie renonce sans peine à
 » l'espérance de l'immense succession de
 » sa tante , qu'elle irritera par cette dé-
 » marche ? -- Ah ! Germeuil , que vous
 » lui faites injure en formant de pareils
 » soupçons ! le désintéressement brille
 » dans ses yeux , autant que la noblesse
 » & la candeur.

» Hé bien , mon ami , » s'écria ten-
 » drement le vieillard en embrassant Dor-
 » ville , & le baignant de larmes de joie :
 » Venez , suivez-moi. -- Où voulez-vous
 » aller ? -- Chez Sophie. Sa tante , après
 » la lettre que vous m'avez montré , doit
 » être seule , & désirer d'y rester quel-
 » que-tems pour cacher son désordre :
 » profitons de cet instant. -- Quoi , Ger-
 » meuil , vous voulez que sans avoir l'a-
 » veu de Sophie , j'ose.... -- Ne craignez

» rien , j'en fais mon affaire. Venez , mon
» fils , je suis au comble de la joye.

Dorville , ne sçachant que penser de ce transport , suivit son ami , tremblant cependant du succès de cette démarche : Francourt le conduisit par le corridor de dégagement que la Delille lui avoit montré , & que Dorville ne connoissoit pas encore , ils entrèrent dans l'appartement de Sophie , qui , assise le dos tourné à la porte , révoit profondément , la tête apuyée sur sa main.

Le bruit que fit Francourt , lui fit faire un mouvement , dont ce tendre pere profita pour la serrer entre ses bras en lui disant : » Mon enfant , mon cher enfant ,
» voilà mon ami , mon fils , ton époux
» que je te presente. — Ciel !.... mon pere !.... Monsieur Dorville !.... » furent toute la réponse de Sophie. L'étonnement & la joye ne lui permettoient pas d'en dire davantage. Dorville , ravi & surpris , ferroit d'un bras son ami , & couvroit de baisers la main de Sophie qu'il avoit saisie , & qu'elle abandonnoit à ses caresses. » Quoi ! » s'écria-t'il , » Ger-
» me il me cachoit le Comte de Francourt ! ah ! mon pere.... mon ami....
» mon bienfaiteur.

Francourt enchanté passoit successivement , des bras de sa fille dans ceux de son ami. Tant de bonheur ne pouvoit être

soutenu par ce vieillard sensible : son corps ; affoibli par l'âge & les fatigues ; ne put suffire aux violentes secouffes de son ame attendrie ; il le trouva mal , & s'évanouit dans les bras des deux amans.

Qu'on se peigne leurs tendres soins , leurs empressemens pour le soulager & pour rapeller ses esprits ; il revint enfin à l'aide des sels que Sophie lui fit respirer , & de l'eau que Dorville courut précipitamment chercher & qu'il lui jeta doucement au visage.

Ses premières paroles furent pour remercier , & pour rassurer sa fille & son amant ; & ses premiers mouvemens pour leur donner & en recevoir les plus tendres caresses. Il sembloit que leurs ames ne fussent qu'une : que toutes leurs facultés fussent réunies en celle d'aimer , leurs yeux brilloient de cette joye douce & pure , qui ne peut être sentie que par les ames honnêtes. L'amour , quelque empire qu'il eût sur Dorville & sur Sophie , ne paroissoit en eux qu'un sentiment secondaire , qui attendoit pour éclater que leurs cœurs se fussent rassasiés des témoignages réciproques de la reconnoissance & de l'amitié.

Cette délicieuse scène d'attendrissement fut interrompue par l'aparition subite de Fierval & de Madame Dormont.

L'empressement avec lequel Dorville avoit été chercher de l'eau pour secourir

son ami , ne lui avoit pas permis de s'observer assez pour ne pas faire de bruit ; il avoit été entendu par Fierval , qui , de retour d'une course qu'il avoit faite précipitamment après la scène de l'escalier , étoit entré chez Madame Dormont pour l'instruire de ses succès. Il avoit passé chez son homme d'affaires qui l'avoit informé de ce qui s'étoit passé avec Dorville & le prétendu Germeuil , qui avoit empêché celui-ci de signer le compte de tutelle : on peut juger à quel point un pareil récit avoit enflamé de colere une ame comme la sienne.

Lorsqu'il entra avec la tante de Sophie dans l'appartement de celle-ci , Francours étoit assis dans un grand fauteuil , la tête appuyée sur celle de sa fille , qui , en même-tems , baïsoit une de ses mains avec transport ; & Dorville , de l'autre côté , serroit tendrement son autre main en lui prodiguant les noms les plus chers.

» Venez , Madame , » s'écria Fierval furieux , » venez voir votre nièce & Dorville dans les bras de l'insolent , qui , » non content des insultes qu'il m'a déjà » faites , vient , en me bravant ici , me » tre le comble à son impudence.

Le dépit de trouver Dorville avec sa nièce , fut le premier sentiment qui s'empara de la grosse veuve , elle se pressa d'entrer pour l'accabler de reproches

Fierval cependant , aveuglé par la haine , s'avance avec fureur sur Francourt à dessein de le forcer de sortir : Dorville & Sophie se précipitent au - devant de lui » Arrêtez , » crie celui-ci. -- » Ingrat , » tu t'ose défendre contre ton oncle ? » Barbare , respectez mon pere , furent le cri de Dorville , de Fierval & de Sophie à la fois. » Son pere ! » s'écrièrent Fierval & Madame Dormont. -- » Oui , c'est lui en effet , » ajouta celle-ci , après avoir reconnu son beau-frere.

Il est difficile d'exprimer les différens mouvemens qui tourmentèrent alors l'ame de Fierval : la surprise , le chagrin de voir ses prétentions traversées par ce retour inattendu , le dépit d'être obligé de fléchir s'il ne vouloit abandonner ses projets , l'avarice qui lui faisoit desirer la main de Sophie , peut-être même le desir que lui inspiroient tant de charmes tous ces divers sentimens l'agitèrent à la fois.

Pour Madame Dormont , sa passion méprisée avoit déjà jetté trop de troubles dans ses esprits , pour que cet événement lui inspirât autre chose qu'un étonnement stupide : la bouche ouverte , les mains à moitié étendues , elle rouloit çà & là ses petits yeux arrondis par la surprise sans pouvoir parler , ni même concevoir des idées distinctes.

Pendant qu'ils cherchoient à démêler leur trouble , Francourt d'un ton de voix assuré , dit : » Oui, Monsieur, je suis le » pere de Sophie , mes malheurs ne la » font point rougir de me devoir le jour : » & sa tendresse , sa vertu me vengent » des injures de la fortune. Vous voyez » ma belle-sœur ; je crois » ajouta-t'il avec un sourire qui peignoit le mépris , » que la surprise suspend seule les témoi- » gnages de son amitié.

» Ah, Monsieur ! » repliqua Fierval d'un ton troublé : » pardonnez si ne vous » connoissant pas.... -- Monsieur, je suis » homme , on vous disoit que j'étois l'a- » mi de votre neveu ; cela devoit , je » crois , suffire pour me mettre à l'abri » de l'insulte. -- Soyez persuadé , que si » j'avois sçu.... -- Je vous crois , Mon- » sieur ; brisons là , je vous prie , & n'en » parlons plus.

» Mon frere a raison , » dit alors Madame Dormont en s'avancant vers lui d'un air embarrassé ; » & quand il con- » noîtra mieux vos vues , je ne doute pas » qu'il n'y applaudisse , & qu'il ne presse » Sophie de recevoir votre main.

» Quoi , mon oncle !..... Sophie.... » interrompit vivement Dorville , » ah , » mon pere ! » ajouta-t'il en regardant Francourt d'un œil qui réunissoit à la fois les caractères de la tendresse , de l'espoir ,

de la crainte , & l'expression touchante de la priere : Francourt le calma d'un clin d'œil.

„ Vous sçavez , , , poursuivit Madame Dormont , , , qu'en faveur de cet établissement , je donne à ma nièce cent mille , , écus dès à présent , & que je lui assure , , tout mon bien après moi.—

„ Si ce don n'est pas conditionnel , , Madame , , , répondit Francourt avec noblesse , , , je dois sans doute mes éloges , , à ce trait de générosité , & je me joins , , à Sophie pour vous assurer de la plus , , vive reconnoissance ; mais si vous exigez qu'en l'acceptant elle dispose de sa , , main contre son penchant , ce n'est plus , , elle que le bienfait a pour objet ; & , , celui que vous lui destiniez est seul , , votre obligé , au reste je ne prétends , , point gêner son inclination. Les devoirs , , du mariage , considérés mûrement , , ont trop d'étendue pour qu'on puisse , , prétendre sans injustice , que celle qui , , s'y soumet ne s'engage que d'après nos , , idées : son cœur doit être consulté , si , , nous voulons éviter le reproche d'avoir , , attiré sur elle tous les maux attachés , , aux nœuds mal assortis. Qu'elle décide , , elle-même , & qu'elle choisisse entre , , l'époux que vous lui destinez & celui , , que je lui proposois.

„ Quoi , Monsieur ! auriez-vous déjà

» disposé de la main de ma nièce ? -- Non,
 » Madame , c'est d'elle qu'elle dépend.
 » Dans une démarche qui doit faire le
 » bonheur ou le malheur de sa vie , je
 » crois que l'autorité de pere doit se bor-
 » ner à des conseils , & qu'il est tyran
 » dès qu'il donne des ordres.

» Beau raisonnement ! à votre compte ,
 » une fille peut donc se donner suivant
 » son caprice , épouser le premier venu
 » qui lui plaira ; &... -- Non , sans dou-
 » te , un pere a le droit , il est même de
 » son devoir de s'opposer à des nœuds que
 » la séduction d'une part , & l'inexpé-
 » rience , le penchant & l'illusion de l'au-
 » tre rendroient funestes à sa fille ; mais
 » il n'a , ni personne au monde , le droit
 » de la contraindre d'accepter un parti
 » qui répugneroit à son cœur.

» Je crois , » dit alors Fierval d'un ton
 qu'il s'efforçoit de rendre poli ; mais qui
 déceloit malgré lui la hauteur & l'impa-
 tience : » Je crois que mon nom , mon
 » rang & ma fortune , méritent quelque
 » considération , & que quand vous réflé-
 » chirez aux avantages que Madame fait
 » à Mademoiselle , vous aurez peu d'ob-
 » jections à faire contre un pareil établis-
 » sement ; d'ailleurs , quant au personnel...

» C'est à Sophie » interrompit Fran-
 court » à prononcer , Monsieur , sur ce
 » dernier objet ; quant aux précédens , ce

» sont des dons du hazard qui grossit la
 » masse de nos devoirs en proportion de
 » l'élévation où il nous place. Pour les
 » avantages que Madatne veut faire à ma
 » fille en vous la faisant épouser , j'y ai
 » déjà répondu ; ce n'est plus un don , si
 » l'on prétend à ce prix lui enlever la li-
 » berté du choix , & je doute qu'elle achete
 » aussi cher des chaînes , qui , pour être
 » dorées , n'en seroient pas moins pesan-
 » tes.

» Je ne m'attendois pas , Monsieur , »
 se rit Fierval en élevant la voix , » à un
 » refus aussi dur. Vous oubliez , je le vois ,
 » qu'un proscriit devoit plus d'égards à
 » un homme comme moi. --- Arrêtez , »
 in interrompit Francourt d'un ton ferme :
 » épargnez-vous la bassesse d'insulter à
 » l'infortune , c'est être assez méprisable
 » que de n'y point compâtrir.

» C'en est trop , » dit Fierval en se le-
 vant brusquement , » je ne puis supporter
 » tant d'insolence , je n'ai qu'à dire un
 » mot pour l'humilier. Nous verrons si un
 » criminel d'Etat peut traverser les vues
 » de toute sa famille. --- Barbare , » s'é-
 cria Sophie allarmée , & serrant tendre-
 ment Francourt , » est-ce en outrageant ,
 » en persécutant mon pere , que vous pen-
 » sez gagner le cœur de sa fille ? » Ses
 yeux en ce moment , quoiqu gonflés par
 les larmes , brilloient d'une noblesse , d'une

majesté qui fit baisser la vue à Fierval.

Madame Dormont, outrée de voir déranger ses projets , laissoit éclater momentanément son chagrin par des exclamations coupées & sans suite.

Dorville , ne pouvant plus contenir son dépit , repliqua vivement alors à son oncle :

» Faites une différence , Monsieur , entre
» l'homme accusé & l'homme coupable ,
» & ne pensez pas qu'on puisse impuné-
» ment outrager mon ami devant moi.

» Ingrat , » reprit celui-ci , tu ose pren-
» dre son parti contre moi ! -- Oui , je
» l'ose , & si l'imposture veut le noircir ,
» je serai son défenseur.

Cette réponse de Dorville porta à son comble la colere de Fierval , qui sortit comme un furieux ; Madame Dormont le suivit , pour délibérer avec lui sur les moyens de lever les obstacles qui traversoient son amour , & Fierval , après avoir calmé un peu ses esprits , trouva que le meilleur expédient étoit de faire sçavoir au Ministre que Francourt étoit de retour , & de tâcher d'obtenir un ordre pour l'arrêter & le faire conduire dans quelque château , sous prétexte d'épargner à sa famille la honte que ses crimes feroient rejaillir sur elle , si son procès étoit instruit. Madame Dormont eut d'abord quelque peine à goûter ce moyen , qui lui paroissoit violent ; mais la fécilité

de son génie pour inventer d'autres ressources , la firent enfin se décider en faveur de l'expédient de Fierval , qui montra chez lui pour travailler à l'exécution de son lâche dessein.

CHAPITRE VIII.

*Cœur du franc militaire ; instruction d'un
Pere tendre à une fille vertueuse.*

C'EST pendant Francourt resté dans la chambre de Sophie avec elle & son amant , conféroit avec eux sur les moyens d'empêcher l'effet des menaces de Fierval , ils furent interrompus par l'arrivée de Dumont , qui remit à son maître une lettre du Vicomte d'Olban. Il en rompit précipitamment le cachet , & lut.

*Billet du Vicomte d'Olban au Marquis
Dorville.*

» Vous êtes inconcevable , mon cher
» Dorville ; d'après la priere que vous
» m'en aviez faite , j'avois demandé à
» mon pere le Commandement de T**
» pour votre oncle : le surlendemain vous
» m'écrivez pour vous opposer à cette de-
» mande : & le soir votre oncle lui-même
» me l'a réitérée à mon pere ; ne scachant

» que penser de toutes ces inconséquences , j'ai toujours été en avant , sans
 » avoir égard à votre lettre : je vous donne
 » avis que j'ai réussi , & qu'après demain le Roi doit signer les lettres. Le
 » projet de mariage de votre oncle avec
 » Mademoiselle de Francourt , qu'il annonce dans son Mémoire , a levé toutes les difficultés , & a fait taire les
 » amis de l'ancien Commandant. Adieu ,
 » mon cher Dorville ; je suis tout à vous.

LE VICOMTE D'OLBAN.

Francourt remarquant l'agitation de Dorville à la lecture de ce billet , lui en demanda la cause : Ah ! mon pere , mon
 » ami , » s'écria-t'il douloureusement ,
 » j'ai comblé la mesure de vos peines ,
 » me le pardonnerez-vous ? lisez. » Il lui donna le billet , & lui rendit compte de tout ce qui y étoit relatif.

L'indignation du pere & de la fille contre Fierval s'accrut encore à ce récit : la bassesse de ses démarches , la fausseté de ses procédés , la hauteur & la férocité de son caractère ajoutèrent au mépris qu'ils avoient déjà conçu pour lui , & ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme fût assez lâche pour projeter & annoncer un mariage avec la fille de celui qu'il veut dépouiller , afin d'y parvenir plus

aisément. » Non, » dit Dorville, » non ;
 » il n'en sera rien : j'ai , sans le vouloir ,
 » prêté la main à cet odieux complot ,
 » mais j'en arrêterai l'effet ; rien n'est en-
 » core signé , je cours à Versailles ; en
 » attendant restez ici , mon appartement
 » sera votre asyle. Adieu. » Et il vou-
 lut s'arracher de leurs bras.

Francourt & Sophie le suivirent , en l'entretenant de leurs affaires avec la chaleur que les circonstances exigeoient , jusqu'à la porte de l'escalier.

Comme il le traversoit pour monter à son appartement , il se sent arrêter par un vieillard qui couroit après lui avec toute la rapidité que l'âge lui laissoit ; il se retourne & reconnoît le Baron de Clemard , le même qui lui avoit parlé avec une si généreuse fermeté chez le Ministre , au sujet de Francourt.

» Ah , Monsieur ! » s'écria ce vénérable vieillard d'une voix syncopée , par l'effort qu'il avoit fait pour monter aussi vite : » Ah ! vertueux jeune homme , le
 » jour de votre triomphe est venu , je viens
 » donner de l'occupation à votre générosité : mon vertueux ami est de retour ,
 » venez faire éclater son innocence , &
 » prêter à la vertu l'appui de la faveur. »
 Tout en disant cela il embrassoit Dorville , qui retournant aussi-tôt sur ses pas le prit par la main , & , après avoir ordonné à un

domestique qu'il rencontra de faire promptement atteler sa chaise , il le conduisit dans l'appartement de Sophie , où elle ren-
troit avec son pere.

Rien ne fut plus tendre que la reconnaissance de ces deux vieux militaires : leur amitié établie sur leur estime réciproque , cimentée par l'honneur & la franchise , étoit d'autant plus sincère , qu'aucune liaison d'intérêt n'y avoit jamais contribué ; c'étoit au champ de Mars que leur con-
noissance s'étoit faite , & le respect que la vertu rend à la vertu , les avoit seul attachés inviolablement l'un à l'autre.

Quand les premiers transports de leur joye eurent éclaté , le Baron instruisit Francourt qu'il venoit d'apprendre son arrivée à Paris par leur ami commun , que le pere de Sophie avoit été voir le matin , & qu'aussi-tôt il étoit accouru pour en informer le Marquis Dorville , & l'engager à faire les démarches que son crédit lui facilitoit pour la justification de ce digne vieillard ; » mais , ajouta-t'il , ma joye égale » ma surprise en vous trouvant chez un » protecteur aussi généreux que puissant ; » car il peut tout sur le Duc d'Olban. » Mais , par quel hazard êtes-vous réunis ? Ils le lui expliquèrent en peu de mots , & quand le Comte de Francourt en vint au projet du mariage de sa fille avec Dorville : » Ah , mon cher ami , » interrom-

» pit le Baron , que je vous embrasse en-
 » core , que je vous félicite. Voilà des
 » nœuds assortis ! chers enfans ! la dé-
 » cence , la douceur , la pureté d'ame :
 » quelle dot inestimable ! & le Marquis
 » est digne de la trouver. Vous , belle
 » Sophie , remerciez le ciel du don qu'il
 » vous fait : l'honneur , la probité , les
 » talens , la valeur & la tendre humani-
 » té , qui ajoute au prix des autres ver-
 » tus , voilà ce que vous trouvez réunis
 » dans votre amant , bon ami , bon su-
 » jet , bon citoyen ; il sera bon mari ,
 » bon pere : l'exemple de vos vertus fra-
 » pera , dès le berceau , vos enfans en-
 » core à la mamelle , en croissant ils s'af-
 » fermiront dans ces principes , & vous
 » enrichirez l'Etat de généreux citoyens.
 » Ah ! mon ami , quelle douceur pour
 » vous , de pouvoir dire , sur le déclin
 » de votre vie : je suis prêt à quitter ma
 » dépouille mortelle , mais je revis tout
 » entier dans une heureuse postérité : je
 » laisse mes vertus à mon pays , mes en-
 » fans en sont les dépositaires.

Il les embrassoit tour-à-tour en versant
 des larmes de joye , & ses amis parta-
 geoient bien sincèrement ses transports.
 Cette scène tendre fut interrompue par
 le départ de Dorville , que l'on avertit
 que sa chaise étoit prête , & qui partit
 aussi-tôt pour Versailles.

Le Baron de Clemard resta avec son vieil ami & sa fille , qui l'instruisirent de tout ce qui s'étoit passé , & qu'il ignoroit. Francourt lui conta la position de Dorville vis-à-vis de son oncle , l'amour de Madame Dormont , & de Madame de Carlise pour lui. Sophie qui ignoroit ces détails , écoutoit avec une douloureuse avidité. Jusqu'à ce jour elle avoit pris le change sur les sentimens que lui inspiroit Dorville ; mais la haine qu'elle se sentit dans ce moment pour Madame de Carlise , & le dépit que lui causa la ridicule passion de sa tante , lui ouvrirent les yeux sur le véritable état de son cœur. Elle en auroit été vivement allarmée , si elle n'eût vu son penchant approuvé par son pere. Elle soupira , & redoubla d'attention.

Francourt continua à peindre l'embarras de Dorville pour refuser les offres que Madame Dormont lui faisoit de payer son Régiment , dans le tems où la mauvaise foi de Fierval lui en ôtoit tous les moyens. » Comment ! » interrompit le Baron , » il n'a pas encore les fonds pour payer son Régiment ? Non vraiment , » & je crois qu'il aura de la peine à les » trouver. -- Non , mon ami , non , qu'il » passe chez moi. Je ne suis pas riche , » vous le sçavez , mais ce défaut de fortune même , me met à portée d'obliger » ce respectable jeune homme : dans l'idée

» de grossir mon revenu je viens de ven-
 » dre ma terre , qui avec mes pensions
 » faisoit tout mon bien , j'en ai chez moi
 » le prix ; oui , mon ami , quatre-vingt
 » mille francs ; lui en faut-il soixante ? lui
 » faut-il le tout ? qu'il le prenne. Je ren-
 » drai service encore à l'Etat , en lui con-
 » servant un officier de son mérite. -- Ah !
 » mon ami , c'est pousser trop loin la gé-
 » nérosité. -- Point du tout : c'est un prêt
 » que je lui fais , il est honnête homme ,
 » je ne risque rien ; d'ailleurs , mon ami ,
 » à mon âge , sur le bord de ma fosse , que
 » me faut-il ?..... N'en parlons plus , j'e-
 » xige qu'il accepte ce service , & il me
 » désobligeroit vivement s'il s'adressoit à
 » un autre.

Ces propos , & d'autres pareils dictés
 par la franchise & la cordialité militaires ,
 les conduisirent jusqu'à près de dix heu-
 res , alors le Baron se retira après avoir
 embrassé le Comte de Francourt , & bai-
 sé la main de Sophie dont il regardoit les
 charmes avec cette tendre admiration ,
 que la vertu unie à la beauté est en droit
 de toujours inspirer aux âmes honnêtes
 & sensibles.

A peine étoit-il sorti , que l'on vint
 avertir Sophie que le souper étoit servi :
 elle s'excusa de passer dans la salle à man-
 ger , & elle resta avec son pere à se féli-
 citer de le revoir , à lui rendre un compte

plus

plus détaillé de ses aventures , & à lui demander des préceptes de conduite.

» Ma chere enfant , » lui disoit ce digne
vieillard avec attendrissement , » la pu-
» reté de votre ame , & la droiture de
» votre cœur , me mettent dans le cas
» de n'avoir aucuns préceptes à vous
» donner pour rectifier vos sentimens :
» qu'ils soient toujours les mêmes , & je
» m'aplaudirai de vous avoir donné le
» jour. Je ne puis que vous exciter à
» vous tenir en garde contre les pièges
» où la méchanceté du genre-humain
» pourroit entraîner votre jeunesse sans
» expérience. Vous êtes assez heureuse-
» ment née pour ne pouvoir soupçonner
» le crime ; la candeur a peine à se faire
» à l'idée qu'il est des gens perfides ,
» fourbes , cruels , & qui se font un ma-
» lin plaisir des maux d'autrui ; & il est
» rare qu'une ame droite croye aux mé-
» chans , sans avoir été leur victime. Ce
» n'est cependant qu'une sage défiance
» qui peut sauver l'innocence de leurs ar-
» tifices : c'est cette défiance , ma chere
» Sophie , que je vous conseille à regret.
» Il en coûte à penser au désavantage
» d'autrui ; mais la prudence , fondée sur
» des expériences fâcheuses & répétées ,
» l'exige. Si vous eussiez été moins prom-
» pte à vous livrer aux empressements que
» Madame de Carlise vous témoignoit ,

„ combien , depuis quelques jours , ne
 „ vous seriez-vous pas épargné de chagrin.
 Sophie rougit & soupira. „ Calmez-
 „ vous , „ continua affectueusement Fran-
 „ court , „ ce n'est point un reproche que
 „ je vous fais , non , ma fille ; & même ,
 „ votre imprudence a des suites heureu-
 „ ses , puisqu'elle vous fait connoître la
 „ noirceur d'une perfide parente , & vous
 „ procure la tendresse de l'homme qui
 „ m'est le plus cher , & le plus digne ,
 „ je crois , d'être votre époux. Mon but
 „ est de vous en faire tirer un plus grand
 „ avantage pour l'avenir , en vous forti-
 „ fiant contre les prestiges des caresses ,
 „ & en vous engageant à mettre un prix
 „ plus haut à votre estime , que vous ne
 „ devez accorder qu'après un mûr exa-
 „ men , & à penser que tous les cœurs
 „ n'ont pas la noble sincérité du vôtre.
 „ Ne laissez pas les hommes , ce seroit
 „ justifier d'avance les complots qu'ils
 „ pourroient former contre vous ; mais
 „ songez qu'il en est , & malheureuse-
 „ ment beaucoup , assez à plaindre pour
 „ ne pas sentir le prix inestimable de la
 „ paix intérieure que procure une con-
 „ science intacte , qui , bourelés par leurs
 „ remords , croient en adoucir l'amertu-
 „ me en couvrant sous les pas de l'innocence , les mêmes abîmes dans lesquels
 „ ils sont tombés ; & que ces vautours

» domestiques seront moins acharnés sur
 » eux quand ils auront d'autres victimes
 » à dévorer.

» La connoissance du monde vous of-
 » frira d'autres objets moins odieux ; ma s
 » aussi dangereux : ce sont ces têtes vui-
 » des de sens , qui , pour éviter la fatigue
 » de la réflexion , se sont jettés dans le
 » tourbillon rapide de la mode ; qui , par
 » une indulgence dont la racine est plus
 » dans leur paresse que dans la charité ,
 » sont toujours prêts à excuser toutes les
 » fautes par l'exemple malheureusement
 » trop commun de fautes plus graves. In-
 » capables de remplir leurs devoirs , moins
 » par méchanceté que par indolence , ils
 » n'ont d'activité que pour courir après
 » des distractions que l'usage honore du
 » nom de plaisirs , & sans être nés vicieux ,
 » le torrent les entraîne. Heureux quand
 » ils ne sont que de bruyans inutiles ! Ce
 » sont ceux-ci , ma chere fille , dont vous
 » devez le plus vous garder : leur extérieur
 » est brillant , leur ton est léger , ils sem-
 » blent voltiger sur des roses , en cueillir
 » & en répandre sans cesse le parfum ;
 » leurs graces flattent , leur exemple sé-
 » duit , & bientôt on sacrifie au desir d'é-
 » blouir comme eux , le bien le plus vrai ,
 » le repos du cœur & l'amour de ses de-
 » voirs. Je ne vous parlerai point de ces
 » monstres perdus par la débauche , &

» noircis de mille perfidies , ceux-là sont
 » moins dangereux ; le vice , pour paroître
 » aimable , a besoin du masque de la
 » vertu.

Ces douces instructions remplirent le reste de la soirée , & Francourt se retira ensuite dans l'appartement de Dorville : la Delisle , qui vint alors chez Sophie , lui aprit que Madame Dormont avoit passé la soirée dans l'agitation la plus vive , & qu'on ne l'avoit jamais vue de si méchante humeur. Sophie , ne voulant pas compromettre sa tante vis-à-vis d'un domestique , laissa tomber ce propos & se coucha.

CHAPITRE IX.

Position actuelle de quelques Acteurs.

MADAME Dormont voulut en vain en faire autant : le repos la fuyoit. Si l'amour de Madame de Carlise pour Dorville l'avoit vivement alarmée , quelles furent son inquiétude & sa douleur , en se reconnoissant une rivale du mérite de Sophie ? Quelque prix qu'elle eût mis jusqu'alors à ses immenses richesses , elle sentoit qu'elles ne pouvoient l'emporter dans la balance sur les charmes naturels , la candeur & les vertus de sa nièce ; elle sçavoit que l'intérêt étoit peu puissant sur le cœur

du Marquis : la g  r  rosit   de ses refus , l'attendrissement dans lequel elle l'avoit v   auprès de Francourt & de sa fille , donnoient de nouveaux alimens    sa douleur , & plus elle r  fl  chissoit , plus elle trouvoit de raisons de s'affliger. L'arrivée imprévue de Francourt d  concertoit tous ses projets ; elle connoissoit la fermeté de son caractère , & elle sentoit bien qu'après la hauteur avec laquelle Fierval l'avoit traité , il ne consentiroit jamais    l'accepter pour gendre. Elle ne pouvoit se flatter cependant d'obtenir Dorville sans cela. Fierval avoit beau lui faire espérer qu'il parviendroit    faire écarter Francourt , & que sa détention faciliteroit l'exécution de leurs projets ; mille difficultés se presentoient en foule    son esprit , & la plongeoient dans un trouble inconcevable. Dans ce désordre elle courut    son s  cr  taire & comm  n  a dix lettres sans en achever aucune : dans l'une elle accabloit Dorville de reproches , lui retraçoit ses offres avec ce ton dur & méprisable , qui affranchit l'obligé du poids de la reconnoissance ; dans une autre , elle s'abaissoit    demander sa main comme une grace , & lui offroit la sienne avec toute sa fortune ; dans un autre , tout l'emportement de la passion se peignoit avec les couleurs les plus fortes & les moins ménagées ; dans toutes , le délire de son ame se montrait sous autant de formes dif-

férentes ; enfin elle s'arrêta au rôle de suppliante , en dépit de son orgueil outragé. Mais , que ne peut l'amour sur une femme de quarante-cinq ans ? Ayant achevé le billet le plus humiliant pour sa vanité , elle sonna pour qu'on le portât sur le champ à Dorville : mon désespoir s'accrut quand le domestique qu'elle vouloit charger de sa commission , lui aprit que Dorville étoit parti pour Versailles. La nuit étoit déjà avancée , ses femmes qui survinrent la presserent de se mettre au lit , elle céda à leurs instances ; mais le sommeil , qu'elle apelloit en vain , refusa de suspendre ses inquiétudes.

Fierval étoit dans une agitation moins vive , l'avarice & l'ambition ayant plus de part que l'amour à ses sentimens pour Sophie ; accoutumé d'ailleurs à tramer des noirceurs , la voix importune du remords se faisoit moins entendre à son cœur , & l'espoir de réussir dans sa nouvelle perfidie le ranimoit. Il avoit écrit un mémoire , par lequel il instruisoit le Ministre du retour de Francourt : il ajoutoit , que sa tête étant affoiblie par l'âge , & échauffée par ses malheurs , il se livroit à des emportemens indécens contre le ministère : qu'il traversoit toutes les sages vues de sa famille , qu'il vouloit forcer sa fille à un mariage non-seulement mal assorti , mais même déshonorant , & qu'elle étoit réduite à supplier le

Duc d'Olban de prévenir par son autorité, les violences où il se porteroit sans doute, en le faisant arrêter & conduire dans quelque château, où il pourroit achever, sans préjudicier à sa famille, le peu de jours qui lui restoit à vivre. Il n'avoit pas hésité de le signer, & n'osant le présenter à Madame Dormont qui avoit témoigné quelque répugnance contre son dessein, il contrefit son seing & celui de Sophie, & courut porter cet indigne mémoire chez une malheureuse qui, vendant son déshonneur à un homme en place, avoit tout crédit sur lui. Il justifia vis-à-vis d'elle sa démarche par les raisons les plus spécieuses, auxquelles il donna un nouveau poids par un rouleau de cent louis qu'il joignit au mémoire; elle ne pût alors se dispenser de louer ses intentions; elle lui promit de les seconder, & sans perdre de tems elle écrivit à son adorateur. Fierval plein d'espoir de réussir par cet infâme moyen, après quelques visites qu'il crut devoir faire à des gens sans mérite, mais capables de favoriser par des voies obliques son lâche complot, revint se livrer chez lui à un sommeil plus doux, que n'en devoit attendre une ame aussi basse.

Madame de Carlise, de son côté, étoit sur les épines: depuis le matin elle attendoit la réponse à la lettre qu'elle avoit écrite à Dorville; elle avoit envoyé plu-

fleurs fois chez lui , & ayant appris qu'il
 étoit rentré , elle ne doutoit pas qu'il ne
 l'eût lue ; elle regardoit à sa montre de
 momens en momens , elle croyoit quel-
 que fois qu'elle étoit dérangée , la lenteur
 de l'éguille s'accordant mal avec son im-
 patience. » Il ne peut , sans doute , (se
 » disoit-elle ,) être libre un instant : son
 » antique maîtresse l'obsède , & ne lui
 » laisse pas le tems de me rassurer par un
 » mot de lettre. » Puis elle révoit.
 » Mais , » reprenoit-elle l'instant d'après ,
 » peut-être ne m'écrit-il pas , parce qu'il
 » se flatte de pouvoir s'échaper un mo-
 » ment pour m'annoncer le sacrifice qu'il
 » me fait. Ah ! s'il vient , qu'il sera bien
 » reçu ! oui , mon cher Marquis , mon
 » cœur , mon ame , ma fortune , ma
 » main , tout est à toi Ces offres ne
 » sont pas à dédaigner , » ajoutoit-elle en
 se regardant avec complaisance dans son
 miroir , & rajustant une boucle de ses che-
 veux : » qu'il vienne , qu'il me regarde ,
 » & qu'il balance , s'il le peut , entre
 » Madame Dormont & moi..... Il faut
 » que cette femme ait bien de la présomp-
 » tion..... se flatter de m'enlever le cœur
 » de Dorville !.... ses grands biens l'aveu-
 » glent..... Ses grands biens ! si ma for-
 » tune n'est pas aussi immense , elle est
 » du moins plus que médiocre , & elle
 » n'a pas été acquise par de mauvaises

» manœuvres : mais , il ne vient point... »
 Elle tiroit sa sonnette , envoyoit de nouveau chez Dorville sçavoir s'il étoit sorti : elle ne pouvoit tenir en place ; elle passoit de sa toilette à sa chaise longue , elle la quittoit pour sa bergère , qu'elle abandonnoit l'instant d'après pour regarder ou sa montre , ou son miroir ; elle prenoit dans un moment un livre & le rejettoit un instant après , n'y trouvant que des mots sans suite , le nom de Dorville qu'elle croyoit voir à chaque ligne en dérangeant toutes les phrases. Son trouble augmenta , quand son émissaire vint lui apprendre le soir le départ précipité de Dorville pour Versailles. » Ah ! » s'écria-t'elle alors ,
 » on ne lui a sans doute pas remis ma
 » lettre ,... que dis-je ? cette odieuse femme l'aura interceptée... j'en suis bien
 » aise ;... elle y verra combien je la hais
 » & combien je la méprise... Mais quoi ?
 » si Dorville ignore mes sentimens , s'il
 » ne sçait pas que je consens à lui sacrifier
 » ma liberté ; il pourra , par ambition ,
 » achever cet affreux mariage... » Alors elle se mit à écrire de nouveau dans les termes les plus passionnés. Cette occupation la mena fort avant dans la nuit ; la Duval la sollicita plusieurs fois inutilement de prendre du repos ; enfin ses dépêches finies , elle céda à la fatigue & aux instances de sa femme de chambre , & se coucha.

CHAPITRE X.

*Dorville découvre son ame toute entiere ;
son succès , effets de la faveur.*

C'EST PENDANT Dorville arrivé à Versailles alla chez le Vicomte d'Olban , il n'étoit pas chez lui : il ne fut pas plus heureux chez le Duc , qui étoit alors chez le Roi. Il courut au château avec aussi peu de succès : il venoit de sortir , & l'on ne sçavoit où il étoit allé ensuite. Il crut qu'il pourroit le rencontrer la nuit au coucher ; mais cette démarche lui réussit aussi peu , & il se vit avec douleur forcé de remettre au lendemain les soins qu'il vouloit se donner pour son ami.

Il dormit peu ; l'image de Sophie toujours présente à son idée , l'occupoit trop agréablement pour le laisser prendre du repos. Les événemens rapides & intéressans de la journée se succédoient dans son esprit ; & la bassesse de la conduite de son oncle mêloit un sentiment d'indignation aux autres plus agréables qui l'agitoient. Sa généreuse impatience lui fit paroître la nuit d'une durée infinie , mais ses vœux étoient impuissans , pour hâter le retour du jour : à peine parut-il , qu'il se leva à la hâte & vola chez le Vicomte ; il le rencontra enfin.

» Ah, Monsieur ! » lui dit-il, que j'ai
 » éprouvé , depuis hier , de cruelles al-
 » larines ! Votre lettre m'a plongé dans
 » les plus vives inquiétudes. -- Comment ?
 » je vous ai fait accorder ce que vous m'a-
 » vez paru desirer. -- Ah ! Monsieur,
 » vous faites , par cette grace , mon mal-
 » heur à jamais. -- Expliquez-vous , Mar-
 » quis. -- Vous vous rappelez , sans dou-
 » te , les traits de cette belle personne
 » que nous délivrâmes Dimanche au for-
 » tir du bal , & que nous fîmes conduire
 » évanouie chez le Suisse des Tuilleries.
 » -- Sans doute , je m'en souviens ; mais ,
 » quel rapport entre une jolie femme &
 » le Commandement d'une Place ? -- C'est
 » la fille du malheureux Francourt , dont
 » j'ai eu l'indignité de demander la dé-
 » pouille pour en revêtir mon oncle : c'est
 » la vertu , les graces , l'honnêteté même.
 » -- Soyèz plus indulgent , Marquis , à
 » votre égard ; vous demandez une pla-
 » ce , que vous croyez vacante , pour un
 » oncle dont vous dépendez , on vous
 » l'accorde ; je ne vois pas que vous ayez
 » pour cela de reproches à vous faire.
 » -- Je fais le malheur du plus vertueux
 » des hommes , & je m'en rends le plus
 » ingrat. -- Comment ? Apprenez , Mon-
 » sieur , que c'est le même Francourt
 » qui , réfugié en Hollande , sous le nom
 » de Germeuil , m'a sauvé la vie à la fin

» de la campagne. Pensoit-il alors qu'il
 » conservoit son persécuteur ? -- Le ma-
 » riage de votre oncle avec sa fille, répa-
 » rera le tort que cette perte lui cause ;
 » d'ailleurs, sa conduite ultérieure le met
 » dans une position bien plus fâcheuse ,
 » que ces nœuds seuls peuvent adoucir.
 » Sa conduite ! eh , Monsieur ! il n'est à
 » Paris que d'hier ; je ne l'ai point quit-
 » té ; il revient pour confondre la calom-
 » nie qui l'avoit osé flétrir , & je parto-
 » is pour vous prier de lui procurer une
 » audience de Monsieur le Duc d'Olban ,
 » quand j'ai reçu la lettre qui m'annon-
 » çoit la ruine de ses espérances.

Le Vicomte ne sçavoit que penser d'un discours qui cadroit si mal avec le mémoire que Fierval avoit écrit la veille , & qui , graces à l'argent qui l'avoit accompagné , étoit parvenu dès le soir même au Ministre à l'endroit où il avoit soupé avec le Vicomte , auquel il l'avoit communiqué.

Dorville ne pouvoit contenir son indignation , pendant le recit que lui en fit le Vicomte : il rougissoit d'être obligé , pour sauver son ami , de couvrir son oncle de l'opprobre que tant d'horreurs méritoient. Il en versa quelques larmes de désespoir ; mais il rendit enfin justice à la vérité.

» Cependant , » interrompit le Vi-
 comte , » le mémoire est aussi signé de la

» belle-sœur & de la fille de Francourt ;
 » elles se plaignent des violences que le
 » dérangement de sa tête lui fait exercer
 » contr'elles , & d'un mariage honteux
 » auquel il veut forcer sa fille. -- Quelle
 » imposture ! » s'écria Dorville : » Non ,
 » Monsieur , non , Sophie n'a point signé
 » cet odieux écrit. Ah , Dieux ! un ma-
 » riage honteux ! de la violence..... quelle
 » exécration ! -- Puisque vous vous croyez
 » si instruit , quel est le parti que ce vieil-
 » lard destine à sa fille ? -- Moi-même ,
 » Monsieur ; je l'adore , elle m'aime , il
 » m'estime , & par ces nœuds il comptoit
 » assurer le bonheur de tous les trois. --
 » Quoi ! c'est vous ?..... -- Oui , moi-
 » même , Monsieur. » Et il lui fit a'ors
 l'histoire de tout ce qu's'étoit passé la veille ,
 de la dispute de Fierval avec Francourt
 sans le connoître , de la rendre reconnois-
 sance du pere & de la fille , de l'arrivée
 subite de Fierval & de Madame Dormont ,
 & des menaces de celui-ci en se retirant.

» Je ne puis , Marquis , dit le Vicomte
 quand il eut achevé son recit : » Je ne puis
 » concevoir comment le cœur humain
 » peut être capable de tant de noirceurs ,
 » & je douterois de la vérité de ces faits ,
 » si je les entendois de la bouche de tout
 » autre. Mais , je ne puis rien de moi-
 » même ; allons chez mon pere , vous
 » l'engagerez sans doute à révoquer l'ôr-

» dre qu'il avoit déjà donné. -- Quel or-
 » dre ? » interrompit Dorville effrayé ,
 » vous me faites trembler. -- Celui d'ar-
 » rêter Francourt. -- O ciel ! -- Et de le
 » conduire ici , pour tâcher de l'intimi-
 » der , & de le plier aux vues de sa famille ;
 » & si l'on ne pouvoit y parvenir , de le
 » faire conduire dans un château , comme
 » le mémoire d'hier le demande. --- Ah !
 » Monsieur , courons - y. Affoibli par
 » l'âge & par ses maux , il ne pourroit
 » soutenir ce nouveau coup. Et sa fille ,
 » Monsieur , la rendre Sophie..... je con-
 » nois sa sensibilité , non , elle n'y pour-
 » roit survivre. Je la vois , cette fille éplo-
 » rée , arrosant de ses larmes , & serrant
 » entre ses bras ce pere infortuné que des
 » barbares veulent arracher de ses bras ;
 » je la vois , cédant à la violence , se traî-
 » ner avec effort sur leurs pas , tâcher vai-
 » nement de les fléchir par ses cris , &
 » succomber enfin sous le poids de sa dou-
 » leur. Ah ! Monsieur , courons préve-
 » nir , s'il est possible , ce malheur.

Le Vicomte acheva promptement de
 s'habiller , & il conduisit Dorville chez
 son pere ; on faisoit d'abord difficulté de
 les laisser entrer tous deux , le Ministre
 étant en affaires. » Hé bien » dit le Vi-
 comte » j'entrerais seul , » & il ouvrit la
 porte du cabinet. » Dieux ! » s'écria
 Dorville , en appercevant Francourt ,

» c'est lui ; » & il se précipita dans ses bras malgré les efforts du valet de chambre pour le retenir. » Ah ! mon ami.... » ah ! Monsieur , » en s'adressant au Ministre , » pardonnez ; donnez-moi la mort » ou la vie.... Francourt est innocent ,.... » j'en jure.... , & je viens confondre la perfidie.

La brusque apparition de Dorville , la violence avec laquelle il avoit torcé la porte , avoient surpris le Duc d'Olban , qui , ayant d'abord pris un frond sévère , fut quelque moment à se remettre. Dorville profita de son trouble pour plaider avec le sublime pathétique de l'amitié , la cause de son respectable ami. Son zèle arracha des larmes au Duc d'Olban. » Ah , Monsieur ! » poursuivit-il vivement le voyant s'attendrir : » Vous êtes juste , pouvez-vous souffrir qu'on ait voulu vous abuser ? Vous êtes bon , laisserez-vous le plus vertueux des hommes passer dans la honte & l'opprobre les restes languissans d'une vie glorieuse , qui fut jusqu'à ce jour utile à la patrie ? Interrogez ceux que l'exemple de ce Chef à tant de fois rendus intrépides , ils ne se laisseront pas d'exhalter sa valeur : questionnez les habitans des lieux où il a eu ordre de porter la guerre , ils feront l'éloge de son humanité , & de la sage discipline qu'il sçavoit faire ob-

» server : descendez dans sa famille , vous
 » trouverez un pere doux , éclairé , sen-
 » sible : ses amis vanteront ses conseils
 » & les secours qu'il leur donnoit dans
 » leurs détresses ; le vice seul élève la voix
 » contre lui. Hé , Monsieur ! c'est un
 » éloge tacite de sa vertu , de sa probité ;
 » mais , que dis-je ? c'est un écrit impos-
 » teur , souscrit de signatures contrefai-
 » tes qui a surpris votre religion , & qui
 » fait traîner aujourd'hui Francourt à
 » vos pieds.

» Marquis , » reprit le Ministre d'un
 ton imposant : » de pareilles assertions
 veulent être prouvées. -- Et je le puis ,
 » Monsieur. Hélas ! la vertueuse , la di-
 » gne Sophie , bien loin de signer ce bil-
 » let odieux , en auroit effacé de son sang
 » les coupables traits. Quant à cet objet
 » méprisable , que son pere veut lui don-
 » ner pour époux , c'est moi ; c'est moi ,
 » qu'un oncle cruel ose avilir à ce point :
 » ô ciel ! si du moins il respectoit mon
 » ami , je pardonnerois les injustices dont
 » il m'accable ; mais Sophie.... mais mon
 » ami.... non , Monsieur , je ne puis su-
 » porter tant d'horreurs : ma parole ,
 » voilà , pour le moment , la preuve que
 » je puis donner de ces faux seings ; &
 » j'ose dire qu'elle doit suffire. Si cepen-
 » dant ma conduite ne mérite pas qu'on
 » y ajoute foi , qu'on aille chercher So-

» phie , vous la verrez voler dans les bras
 » de ce pere aussi respectable qu'infortu-
 » né : vous la verrez , Monsieur , le bai-
 » gner de ses larmes & délavouer , par
 » les tendres caresses , une aussi atroce
 » calomnie : oui , Monsieur , je rougis
 » d'être obligé d'accuser un oncle , mais
 » la vérité doit paroître ; & si j'ai quel-
 » ques droits à vos bontés , » continua-
 » t'il en se jettant aux pieds du Duc d'Ol-
 » ban , » protégez l'innocent , & mettez-
 » le à portée de se justifier , (c'est tout
 » ce qu'il demande ,) mais daignez par-
 » donner au coupable ; c'en est assez pour
 » moi , de connoître les horreurs dont
 » Monsieur de Fierval s'est souillé , sans
 » que j'aie la douleur de le voir punir
 » & d'avoir été son délateur. L'amour
 » malheureux a égaré sa raison ; de sang
 » froid il ne se seroit pas porté à de pa-
 » reils excès , & j'embrasse vos genoux
 » pour implorer votre justice pour mon
 » ami , & votre clémence pour mon
 » oncle.

» Ah , Dorville ! » repliqua le Mi-
 » nistre en le relevant & l'embrassant : »
 » que je félicite mon fils d'avoir un ami
 » tel que vous. Monsieur de Francourt ,
 » vous êtes libre , & je suis prêt quand
 » vous voudrez à entendre votre jus-
 » tification. Jusqu'à ce moment il ne
 » sera pas nommé à votre Commande-

ment ; & je ne doute pas que , dans peu ,
 » vous n'ayez détruit les impressions dé-
 » savantageuses que votre fuite nous avoit
 » donné.

» Monsieur , repartit Francourt , voici
 » un mémoire que j'avois dressé sur cet
 » objet. J'y joindrai les lettres de Mon-
 » sieur le Duc de K*** & copie fidèle
 » de mes réponses , & j'ose me flatter que
 » mon innocence & mon zèle seront par-
 » là pleinement justifiés.

Le Duc d'Olban reçut le mémoire &
 lui promit , pour quelques jours après ,
 une audience particulière. » Quant à vo-
 » tre oncle , » continua le Ministre en
 parlant à Dorville ; » je ne puis me dis-
 » penser de rendre compte au Roi de son
 » procédé : je l'avois proposé à Sa Majesté
 » pour le Commandement de T*** , &
 » je dois l'informer des raisons qui l'en
 » rendent indigne. » Le Marquis , appré-
 hendant pour son oncle les suites de cette
 affaire , fit de vains efforts pour détourner
 le Duc d'Olban de ce dessein : il y persista ,
 lui promettant cependant de présenter la
 chose sous le jour le moins délavantageux
 qu'il seroit possible ; & il les quitta pour
 monter chez le Roi , leur ayant fait pro-
 mettre de dîner chez lui.

Ils sortirent pour aller à l'hôtel de la
 Guerre , où l'on ne fut pas peu surpris dans
 les Bureaux de voir Francourt ; il paroît-

soit encore plus étrange qu'il y vint avec Dorville , dont on sçavoit que l'oncle demandoit son Commandement. Comme ils entroient dans le bureau des Graces , ils y virent le Baron de Cleinard , qui , ne les ayant pas aperçus , passoit dans le cabinet du Chef.

Un des Commis ayant salué le Marquis Dorville , lui dit qu'il ne s'attendoit pas à le voir ce jour-là , puisqu'il avoit envoyé par le Baron la quittance du trésor Royal , pour le prix de son régiment. Dorville , qui , bien loin d'avoir les fonds pour le payer , étoit dans l'embarras pour cet objet , ne sçut que penser de ses discours ; mais le Comte de Francourt , qui , après la conversation de la veille , ne doutoit pas que ce ne fût un trait de son ancien ami , en instruisit le Marquis , lequel , pénétré de cette noblesse de procédé , accabla des plus tendres remerciemens ce généreux vieillard , qui sortit l'instant d'après du cabinet où il étoit entré.

» Cessez , » lui dit ce digne militaire en l'embrassant , » ces témoignages de » reconnoissance. Si ce que j'ai fait est » louable , j'en ai déjà reçu la récompense » par la certitude d'avoir bien fait ; mais » je perdrois de mon estime à mes yeux , » si je pouvois me plaire à ces expressions » que votre cœur me prodigue. Laissez- » moi donc ma vertu ; que je sois sûr d'a-

» voir fait le bien pour le bien même , &
 » qu'on ne puisse pas soupçonner que ce
 » fût des eloges que je cherchois. Mais
 » vous , mon ami , comment vont vos
 » affaires ; j'en augure bien , puisque je
 » vous vois ici avec le Marquis.

Francourt lui conta ce qui s'étoit passé chez le Ministre , lui dit avec quelle éloquence vive & pathétique , Dorville avoit plaidé sa cause , & ce qui s'en étoit suivi. Le Baron fut charmé de voir que son jeune ami justifiât si bien l'idée qu'il s'en étoit formée , & après l'avoir félicité de si peu ressembler à Fierval , ils s'acheminèrent chez le Duc d'Olban , où le Baron dîna aussi pour ne pas se séparer de son cher Francourt.

Ceux qui avoient sçu les malheurs de celui-ci , & sa fuite en Hollande , ne sçavoient que penser en le voyant à la table du Ministre. La plupart , lorsqu'ils avoient appris sa disgrâce , y avoient aplaudi , & avoient versé à pleines mains le fiel de la calomnie sur cet infortuné , qu'ils croyoient alors abandonné à leur méchanceté. L'attention que le Ministre eut de lui adresser souvent la parole , fit changer à l'instant leurs procédés , & leur air froid , méprisant & réservé , en celui de l'amitié & de l'intérêt ; sur-tout quand le Duc d'Olban lui eut dit , pour effacer toutes les idées de disgrâce & de fuite : » Le Roi m'a pa-

» ru content du compte que je lui ai rendu
 » du de la commission dont il vous avoit
 » chargé auprès des Etats Généraux ;
 » mais il veut que vous lui en fassiez vous-
 » même les détails. » Tous les yeux alors
 se fixerent sur Francourt , & il fut accablé
 de félicitations , de protestations d'amitié
 & de carresses , dont il sçavoit apprécier la
 sincérité.

CHAPITRE XI.

Terreurs de Sophie ; rencontre imprévue.

CEPENDANT Sophie étoit dans les
 plus cruelles inquiétudes , l'innocence
 de son pere & le zèle de Dorville ne la
 rassuroient pas : elle n'avoit pû voir son
 pere le matin , lorsqu'on l'étoit venu en-
 lever ; le porteur de l'ordre s'étant d'a-
 bord adressé à Fierval , qui l'avoit fait
 ensuite conduire sans bruit à l'appartement
 où étoit Francourt ; & celui-ci sçachant
 que l'obéissance est le premier devoir d'un
 militaire , avoit suivi dans l'instant son
 conducteur , n'osant même demander à
 voir sa fille , pour ménager sa douleur ;
 mais le barbare Fierval , s'aplaudissant du
 succès de sa perfidie , avoit eu l'inhumani-
 té d'aller lui annoncer que la Cour ,
 instruite de son arrivée à Paris , l'avoit
 fait enlever ; & d'ajouter : que l'on alloit

instruire son procès , qui étoit des plus graves , & qu'il ne pouvoit être sauvé que par sa fille , si elle consentoit à s'unir à lui.

Qu'on se peigne , s'il est possible la juste indignation de Mademoiselle de Francourt à cette lâche proposition : elle fut quelques momens sans pouvoir répondre , mais ayant rassemblé ses idées : » Ame » vile , lui dit elle , comment osez-vous » m'annoncer vous-même un crime dont » vous seul êtes l'auteur ? comment osez- » vous demander la main d'une fille , » pour prix de la perte de son pere ? Ah ! » ne m'avilissez pas assez , pour me croire » capable d'imiter votre lâcheté. Moi » l'épouse du déclareur , du calomniateur » de mon pere : oui , de son calomniateur ! » Il est innocent , j'en suis sûre ; vos lâ- » ches artifices seuls ont pû le noircir.... » Perfide , & vous osez vous offrir de- » vant moi ! tremblez malheureux. Le » Roi est bon , il est juste , ses Ministres » sont éclairés , votre bassesse sera recon- » nue ; mon pere sera justifié , & vous » resterez couvert de l'opprobre que mé- » rite votre infâme procédé.

Fierval déconcerté de la véhémence de cette réponse , voulut se justifier ; mais il est rare qu'une noble assurance soit compagne du crime : il balbutia , sa voix fut embarrassée ; & Sophie , après quelques reproches dictés par la juste douleur , &

rendue avec cette mâle fierté qui caractérise si bien l'ame élevée que l'infortune exhalte encore, le regardant avec mépris, voulut sortir ; il la retint , & s'efforça de faire parler l'amour : » Montre , » reprit-elle , » peux-tu donner ce nom aux » sentimens que fait germer la fureur dans » ton ame odieuse ? laisse moi. L'amour » peut inspirer quelquefois des emportemens , mais jamais il n'enfante la scélératesse ; » & elle s'échapa. Fierval la suivit dans l'appartement de Madame Dormont , qui , ne croyant pouvoir obtenir la main de Dorville que quand Sophie seroit unie à Fierval , se joignit à celui-ci pour tâcher de forcer sa nièce à ces nœuds qu'elle redoutoit : les carresses , les promesses furent prodiguées ; mais c'étoit de foibles armes contre Sophie : elle voulut ensuite employer l'autorité de tante.

» Hé , Madame , » s'écria Mademoiselle de Francourt , » celle de pere est-elle » moins respectable ? Pourquoi faut-il que » pour répondre aux vœux d'un homme » que je méprise , je trahisse l'obéissance » que je dois à celui qui m'a donné le jour ? » Je veux croire que mon intérêt est ce » qui vous porte à désirer cette funeste » union : mais , qui m'assurera que votre » jugement est plus sain que celui de mon » pere ? il daigne me laisser maîtresse de

» mon sort , pourquoi voulez-vous être
 » plustyrannique ? non , Madame , Mon-
 » sieur s'est noirci de trop d'horreurs ,
 » pour n'être pas à mes yeux le dernier
 » des hommes.

Fierval rougissoit de dépit , & frémissoit
 de rage. Madame Dormont insista encore
 en disant . » Pourquoi , ma nièce , voulez-
 » vous charger le Comte du malheur de
 » votre pere ? il vous aime ; son ame est
 » honnête &..... -- Ah , Madame ! »
 interrompit Sophie : » croyez que je lis ,
 » malgré lui , dans son cœur.

» C'en est trop , » dit alors le Comte
 d'un ton menaçant , » Mademoiselle me
 » hait , il faut mériter sa haine : Sçachez
 » que j'ai saisi , ce matin , les papiers de
 » votre pere ; j'ai entre les mains de quoi
 » lui faire porter la tête sur un échaffaut :
 » mon amour pour vous me les a fait souf-
 » traire aux recherches de ceux qui l'ont
 » arrêté ; mais je vais..... Arrêtez : qu'en-
 » tends - je ?..... vous avez..... non , il
 » n'est pas possible. -- C'en est fait , je
 » cours les remettre au Duc d'Olban. --
 » Ah , barbare ! & vous dites que vous
 » m'aimez ? -- Je vous adore ; mais mon
 » ame ne peut souffrir de si cruels mépris ,
 » & si je ne puis être aimé , je serai du
 » moins vengé. » Il fit alors un mouve-
 ment , comme pour sortir de la chambre.
 » -- Ah , cruel ! » cria Sophie en cou-
 rant

rant à lui , les yeux baignés de larmes , & les mains étendues : » cruel , rendez-moi » du moins mon pere , sauvez les jours , » & je.... -- Achevez , » reprit Fierval , qui , voyant que son artifice réussissoit , voulut profiter de sa terreur. » -- Bar- » bare ! qu'exigez-vous ?.... que je pro- » nonce , l'arrêt de mon supplice ? -- Non , » belle Sophie , mais que vous combliez » mon amour. -- Ah ! ne pro érez pas » ce mot odieux dans votre bouche ; sau- » vez mon pere , qu'il me soit rendu.... » ah , mon pere ! quel sacrifice ! .. n'im- » porte.... que je le revoie , & je consens » à tout.

» Ah , ma chere nièce ! » dit Madame Dormont , la serrant dans les bras , » que nous allons tous être heureux ! em- » brassez-moi , ma reine ; j'ajoute cent » mille francs à la dot que je vous avois » promise : nous n'avons qu'à fixer le » jour ; les contrats sont prêts , il n'y a » qu'à célébrer demain ces beaux nœuds. » -- Demain ! » s'écria Sophie alarmée : » quoi ! Madame , lorsque le sort de mon » pere est incertain , quand il est privé de » la liberté , lorsque je tremble pour sa » vie !

» Et à quel titre , » repartit affectueu- » sement Fierval , » puis-je donc solliciter » sa grace ? le Ministre daignera-t'il écou- » ter mes prieres pour un étranger ? ah !

» belle Sophie , la qualité de gendre peut
 » seule justifier & faire réussir mes efforts.
 » Pourquoi , puisque vous consentez à
 » vous unir à moi , vouloir différer mon
 » bonheur & la délivrance du Comte de
 » Francourt ? car , j'ose vous promettre
 » qu'il sera mis en liberté si-tôt que vous
 » ierez à moi.

Mademoiselle de Francourt vouloit ré-
 pliquer , mais sa tante l'interrompit , &
 profitant de l'aveu qu'ils lui avoient arra-
 ché , elle décida que le lendemain le ma-
 riage se feroit ; & pour prévenir les en-
 treprises de Dorville , s'il revoyoit Sophie
 avant la cérémonie , ils résolurent de la
 mettre au couvent de l'Assomption , où
 elle resteroit jusqu'au surlendemain que
 sa tante iroit la prendre pour la conduire
 à l'autel.

Elle eut beau supplier , pour qu'on dis-
 férât quelques jours encore , Madame Dor-
 mont étoit trop impatiente de voir sa nié-
 ce engagée , pour se prêter à ses desirs :
 Sophie se retira donc , le desespoir dans
 le cœur , pour se préparer à aller le soir
 au couvent , & sa tante resta seule avec
 Fierval. Après avoir aplaudi à l'adresse
 avec laquelle il avoit profité des terreurs
 chimériques de Mademoiselle de Fran-
 court , pour lui arracher son aveu , elle
 écrivit à la Supérieure de l'Assomption ,
 qu'elle connoissoit , pour qu'elle retirât

Sophie deux jours seulement , se flattant que Francourt ne seroit pas mis en liberté en si peu de tems ; & que , quand il reparoîtroit , il seroit trop tard pour traverser leurs projets.

Ils dînèrent ensemble ; Sophie arrosoit de ses pleurs tout ce qu'elle mangeoit ; le soir , sur les six heures , Madame Dormont ayant reçu du couvent la réponse qu'elle desiroit , monta en voiture avec sa nièce plus morte que vive , & avec le Comte de Fierval , qui , tout bouffi du succès de ses perfidies , croyoit que rien désormais ne pourroit traverser les desseins. Ils furent retenus dans la rue Saint Honoré par un embarras : un carrosse à six chevaux , qui venoit très-vîte en contre-marche , accrocha rudement leur voiture , & mêla si fort ses roues avec les leurs , qu'il falloit du tems pour les séparer : le premier mouvement fit mettre aux personnes des deux voitures la tête à la portière du côté accroché. -- » Ah , » mon pere ! » s'écria Sophie , en reconnoissant à la lueur des flambeaux , Francourt qui revenoit de Versailles dans la voiture du Vicomte d'Olban , avec ce Seigneur , le Marquis Dorville & un Exempt des Maréchaux de France. -- » Ma fille : » reprit celui-ci avec transport. -- » Au nom de Dieu , délivrez-moi des mains de mes tyrans. *Que dites-vous me*

nièce ?..... n'avez-vous pas promis ?..... »
 furent les cris de Madame Dormont & de Fierval , qui vouloient la faire taire.
 -- Vous m'avez abusée , » reprit-elle avec une dédaigneuse fermeté : » mon pere » est libre , je n'ai plus rien promis.

Pendant ce court dialogue , Dorville étoit vivement sauté de la voiture , s'étoit jetté à la tête des chevaux de Madame Dormont ; & ayant ordonné d'un ton menaçant au cocher de ne pas bouger , il avoit volé à l'autre portiere ; & l'ouvrant brusquement : » Venez , Mademoiselle , dit- » il , quittez vos ennemis & rejoignez un » pere digne de vous. » Fierval , furieux , voulut le repousser avec des termes dictés par l'emporement. Dorville , pressé par l'amour & l'indignation , alloit répondre avec aigreur , si le Vicomte d'Olban , qui avoit suivi son ami , ne l'eût arrêté en lui disant : » Calmez-vous , Marquis , c'est » à moi de faire exécuter les ordres dont » je suis chargé : ce lieu-ci n'est pas propre à l'éclaircissement que le Roi de- » mande : remontez dans mon carrosse » avec Monsieur de Francourt ; faites » monter derriere les gens de Monsieur » & de Madame , les miens les remplaceront derriere cette voiture ci , où Monsieur , » (dit-il en faisant signe à l'Exempt d'approcher ,) » va avec la permission de Mademoiselle , occuper la place » vuide.

Les volontés du Vicomte furent exécutées , & le cocher eut ordre de retourner à l'hôtel de Madame Dormont , suivi par celui qui conduisoit Dorville.

Madame Dormont étoit dans une confusion qu'on ne peut peindre ; Fierval outré , & contenu cependant par la présence de l'Exempt , faisoit d'inutiles efforts pour cacher son embarras : la honte , le dépit , l'orgueil , la férocité & le remords tardifs , mais dévorans , déchiroient à la fois son cœur.

» Quelle raison , » dit-il enfin à cet officier , » peut nous attirer , Monsieur , » un procédé si dur ? -- Monsieur , » reprit celui-ci : » je ne puis vous en instruire qu'en présence de Messieurs Dorville & de Francourt ; mais soyez assuré » que je n'agis pas sans ordres.

Sophie , les yeux baissés , n'osoit témoigner par aucun mot , ni par aucun geste , la joie que lui causoit sa délivrance ; mais l'espérance qui venoit de renaître dans son cœur , répandoit une douce sérénité sur son visage.

Ils arriverent enfin : le Vicomte donna la main à Sophie , & étant tous rassemblés dans l'apartement de Madame Dormont , l'Exempt tira de sa poche l'original du mémoire que Fierval avoit envoyé la veille :
 » Reconnoissez-vous cette signature pour » la vôtre , Monsieur ? » Fierval hésita.

» -- Il me faut , continua - t'il , une ré-
 » ponse précise ; d'ailleurs la vérité pour-
 » roit se découvrir par d'autres voies : on
 » sçait qui a fait passer ce libelle à Mon-
 » sieur le Duc. -- Hé bien , Monsieur ,
 » il est vrai , répartit le Comte ; mais l'a-
 » mour , l'intérêt de.... -- C'en est assez ,
 » Monsieur , dit le Vicomte ; c'est de la
 » vérité que je veux être instruit , & non
 » pas de vos motifs ; & vous , Madame ,
 » ceci est-il votre seing ? Mon seing ! »
 dit Madame Dormont surprise , » non ,
 » Monsieur , je ne sçais ce que c'est .

Le Vicomte lança un coup d'œil d'in-
 dignation sur Fierval , qui reprit : » Mais ,
 » Madame , vous n'y songez pas , c'est
 » ce mémoire dont nous étions convenus
 » hier. -- Oui , Monsieur , mais je ne l'ai
 » point signé. -- Il est vrai.... mais.... vous
 » étiez occupée , le tems pressoit , & j'ai
 » cru.... -- Point de justification , Mon-
 » sieur , » interrompit le Vicomte avec
 dédain : » ce n'est pas le tems ; & vous ,
 » Mademoiselle , avez - vous souscrit la
 » demande de la perte de Monsieur vo-
 » tre pere ?

» Moi ! » s'écria Sophie en se jettant
 dans les bras de Francourt : » ah , ciel !
 » peut-on me soupçonner d'une pareille
 » horreur ? Ah , Monsieur , c'est le plus
 » tendre des peres , le meilleur des amis ,
 » le sujet le plus fidèle ; hélas ! j'aurois

» donné ma vie pour sauver sa liberté :
 » j'allois faire plus , je consentois à m'u-
 » nir à ce monstre , si , comme il me le
 » promettoit , il le sauvoit d'une perte
 » qu'il m'assuroit être inévitable.

» Oh , ma fille , quel effort de rendref-
 » se ! » dit Francourt en la baignant de
 larmes. -- » Est-ce encore , Monsieur ,
 » reprit le Vicomte , un artifice innocent
 » inspiré par votre amour ? » Fierval
 confondu , resta sans répondre , le poing
 fermé apuyé contre le front , dans l'atti-
 tude du crime furieux d'être démasqué.
 -- » Il suffit » continua le fils du Minis-
 tre : » votre silence m'en dit assez : » Mon-
 » sieur , » poursuivit-il en parlant à
 l'Exempt : » faites votre devoir. » Cet
 officier remit alors un papier au Marquis ,
 qu'il le pria de lire ; & Dorville lut un
 ordre du Roi , d'arrêter le Comte de
 Fierval & de le conduire à Pierre - Anci-
 se. -- » Ingrat , » dit Fierval du ton du
 desespoir , » c'est donc là le prix des soins
 » que j'ai pris de ton enfance ; j'ai tout
 » fait pour toi , & tu me perds !

» Je ne veux point me soustraire , ré-
 » pondit Dorville , au joug de la recon-
 » noissance , si je vous en dois ; mais ne
 » vous en prenez qu'à vous-même de cet
 » ordre , que l'indignation a forcé le Roi
 » de donner contre vous : je n'y ai point
 » eu part , & je m'efforcerai de le faire

» révoquer. Ah , Monsieur ! » conti-
 nua-t'il en s'adressant au Vicomte : » dans
 » ce jour j'ai le bonheur de faire rendre
 » l'innocence & l'honneur à mon ami ,
 » j'obtiens la main de sa respectable fille ;
 » tant de joie sera-t'elle empoisonnée par
 » la douleur de voir le frere de ma mere ,
 » mon tuteur , resserré pour jamais dans
 » un château où le crime seul a coutume
 » de gémir ? Ah , mon pere ! mon ami ! »
 poursuivit-il en parlant au Comte de Fran-
 court : » Joignez-vous à moi pour flé-
 » chir Monsieur le Vicomte ; vous seul
 » êtes l'offensé , pardonnez , & secondez-
 » moi pour obtenir sa grace.

Le superbe Fierval , oubliant alors sa
 sa fierté farouche , se prosterna successi-
 vement aux pieds de Francourt , du Vi-
 comte , & de Dorville même , en im-
 plorant sa grace les larmes aux yeux.

» Levez-vous , » dit le Vicomte , cé-
 dant aux instances de Francourt & du
 Marquis , » levez-vous , le Roi en me
 » chargeant de ses ordres , m'a permis
 » de laisser le Marquis & Monsieur de
 » Francourt maîtres de leur exécution ,
 » pourvu que , de sa vie , le coupable
 » n'approche de plus de dix lieues de Pa-
 » ris & de la Cour. Allez , Monsieur ,
 » traîner vos remords loin de ces lieux ;
 » puissent-ils rappeler la vertu dans votre
 » cœur , & vous faire expier par une

» meilleure fin , toutes les horreurs dont
 » votre vie a jusqu'à présent offert l'o-
 » dieux tableau.

Fierval se releva , & remercia , dans les termes les plus soumis , le Vicomte & ceux qui avoient intercédé pour lui ; & , le cœur déchiré de ses mauvais succès , il alla se préparer à partir pour son exil , où il a fini ses jours peu de tems après , dans les regrets , & non dans le repentir , laissant le Marquis son seul héritier. Quand il fut parti : » Madame , » dit le Vicomte à la tante de Sophie : » le Roi , croyant » que vous aviez trempé dans l'odieux » complot contre votre beau-frere , avoit » aussi donné un ordre contre vous ; mais » comme les mauvais conseils du Comte » de Fierval , & peut-être une passion , » que les refus de son objet devoient ce- » pendant éteindre , vous ont entraînée » dans ces honteuses démarches , dont » vous n'auriez pas été coupable sans cela , » je vous remets l'ordre dont Monsieur » (montrant l'Exempt) étoit chargé con- » tre vous. Vous êtes libre , & je ne dou- » te pas que vous ne rendiez à Mademoi- » selle de Francourt & à son respectable » pere , l'amitié que le sang & la connois- » sance de leur mérite doit vous inspirer » pour eux.

La pauvre femme étoit si étourdie de tout ce qui venoit de se passer , & la crainte

te l'avoit faisie à un si haut point , qu'elle consentit à tout , même à donner à sa nièce la même dot qu'elle lui avoit promise pour épouser Fierval.

Dorville ravi de n'avoir plus d'obstacles à vaincre , laissoit éclater sa joie ; & ayant accablé de caresses Francourt & sa chere Sophie , il baïsa aussi la main de Madame Dormont , qui , soupirant & rougissant à la fois , ne put que répondre d'une voix étouffée : » *Ah , cruel !* » & laisser couler quelques larmes. Le Vicomte voyant tout arrangé au gré des desirs de son ami , congédia l'Exempt , & après avoir félicité Dorville & Mademoiselle de Francourt sur le bonheur inséparable d'une union aussi bien assortie , il se retira pour les laisser libres.

CHAPITRE XII.

Conclusion.

ON envoya chercher le Notaire , & on l'attendoit quand on vint dire à Dorville qu'on demandoit à lui parler. Il vouloit remettre l'importun à un autre tems ; mais la personne ayant fait insister , il céda & sortit pour voir qui le demandoit : c'étoit la femme de chambre de Ma-

dame de Carlise , qui venoit lui apporter la lettre que sa maîtresse lui avoit écrite la veille ; crainte de quelque surprise , elle en avoit chargé cette fille , dont elle avoit plus d'une fois éprouvé le zèle & l'intelligence. Dorville , qui ne l'avoit vûe qu'une fois , ne la reconnut pas d'abord ; mais quand il eut parcouru la lettre , & qu'il eut vu de quelle part elle venoit , il la mit dans sa poche , & voulant se retirer , il répondit seulement : c'est bon. » Comment » c'est bon , reprit vivement la Duval : » c'est là tout ce que vous avez à me dire ? » il me faut une réponse : ma maîtresse » vaut bien peu , si elle ne mérite pas que » vous lui écriviez. -- Laissez-moi , reprit » Dorville , je suis en affaire , je lui répon- » drai dans un autre tems. -- Dans un » autre tems !.... ah , ma pauvre maîtresse ! hélas ! Monsieur si vous voyez l'é- » tat où vous la réduisez , elle n'a fait » que pleurer toute la nuit ; allez , c'est » bien mal à vous. » Puis s'échauffant , elle laissa échapper d'un ton aigre & glapissant , que le mauvais succès de son message ne contribuoit pas à adoucir quelques propos assez offensans pour Madaine Dormont , qui malheureusement frappèrent l'oreille de cette Dame. Elle avoit été forcée dans la journée d'étouffer tant de chagrins , que trouvant l'occasion d'épancher sa mauvaise humeur , elle vouloit la saisir

& faire châtier cette insolente ; mais Francourt la retint , & ne voulant pas qu'elle se compromît avec cette créature , il sortit pour voir ce qui retenoit Dorville : & ayant appris de quoi il étoit question , il faut , dit-il , la satisfaire , mon cher , & la décence exige que vous écriviez ; Mademoiselle , attendez un moment ; & il rentra dans le salon avec Dorville , qui protesta qu'il ne s'y pouvoit résoudre , & qu'il ne vouloit avoir de sa vie aucune relation avec une femme , qui avoit osé chercher à lui donner des soupçons contre sa chere Sophie. » Hé bien , dit Francourt , j'écrirai pour vous , si vous y consentez , & je vous réponds que je vous délivrerai de ses persécutions. » Madame Dormont instruite de ce dont il s'agissoit , outrée de la façon dont Madame de Carlise l'avoit traitée dans la lettre qu'elle avoit ramassée la veille , & des discours insolens de la Duval , fut charmée que sa rivale fût aussi malheureuse qu'elle : elle se hâta de faire donner à Francourt tout ce qu'il falloit pour écrire ; elle auroit voulu qu'il eût jetté sur le papier les expressions les plus outrageantes , & telles que la jalousie & la haine les lui auroient inspirées , mais il la pria de lui laisser le soin de choisir ses termes ; voici la lettre qu'il écrivit :

A Madame la Marquise de Carlise.

» Les affaires dont le Marquis Dor-
 » ville est accablé , Madame , le forcent
 » d'emprunter ma plume pour vous ré-
 » pondre : il ne peut accepter vos offres ,
 » qu'il m'assure n'avoir jamais méritées
 » par aucunes avances de sa part , & il
 » s'en reconnoît indigne. Il me charge
 » aussi d'avoir l'honneur de vous faire
 » part de son mariage avec Mademoiselle
 » de Francourt ma fille , qui n'a point été
 » enlevée du couvent , & qui n'est point
 » indigne de lui , comme on l'avoit voulu
 » insinuer. Il sent qu'après les sentimens
 » qu'il eut le malheur de vous inspirer
 » sans le desirer , sa vue pourroit vous
 » causer quelque peine ; c'est pourquoi je
 » vous assure de sa part qu'il prendra soin
 » de vous éviter ce désagrément. Et il
 » compte que de votre côté vous secon-
 » derez ses efforts. J'ai l'honneur d'être ,
 » Madame , &c.

FRANCOURT.

Il lut la lettre avant de la cacheter , elle
 parut trop modérée à Madame Dormont ;
 mais Dorville & Sophie la trouvant con-
 forme à leurs idées , il la ferma & la fit
 remettre à la Duval , qui la rendit à sa
 maîtresse. Outrée de désespoir elle s'y livra

d'abord avec excès , elle chercha ensuite à s'en distraire , & après avoir achevé de perdre sa réputation par la recherche de ces consolations , elle a fini par épouser un jeune homme , dont la figure l'a séduite ; mais dont les mauvais traitemens lui font tous les jours expier la perfidie dont elle avoit été coupable vis-à-vis de sa cousine.

Le Notaire étant arrivé aussi-tôt le départ de la Duval , les articles furent dressés sans discussion. A peine furent-ils signés , qu'il sembloit que Dorville eût pris un nouvel être : ses yeux étincellans d'amour se fixoient , avec la tendre expression du desir , sur ceux de la charmante Sophie , qui aussi tendre , mais plus timide , n'osoit laisser paroître toute sa sensibilité. Elle rougissoit , baïssoit la vue , & cependant serroit mollement la main de Dorville , qui , s'étant saisi de la sienne , la couvroit de baisers. Le sensible Francourt contemploit avec délices , les transports de son ami & le trouble de sa fille : » Ah , mes enfans , » leur dit-il , en les serrant dans ses bras & les faisant embrasser : » Que votre tendresse réciproque répand dans mon ame » une joie pure & douce ! aimez-vous , & » que cette ardeur soit toujours la même. » Mais que dis-je ? cette tendresse ne » peut se ralentir : vous avez toutes les » graces du printems de l'âge ; mais la

» vertu a fait déjà germer dans vos
 » cœurs , les fruits heureux & res-
 » pectables de l'arrière-saison. En four-
 » nissant votre carrière, vous trouverez
 » de jour en jour de nouvelles raisons de
 » vous aimer. L'amour pur, & fondé
 » sur l'estime est la passion & le délice
 » de tous les âges , il acquiert sans cesse
 » de nouvelles forces. Quand verrai-je
 » de tendres fruits de votre amour en
 » resserrer encore les nœuds ? Quels liens
 » pour des cœurs comme les nôtres , que
 » la naissance d'enfans d'autant plus ché-
 » ris , qu'ils semblent être un don que
 » chacun des époux reçoit de l'autre. Le
 » soin de leur éducation, l'attention qu'on
 » se doit de ne leur donner que de bons
 » exemples , nous forcent à jeter un re-
 » gard plus sévère sur nous - mêmes.
 » Nos ames s'épurent , nos devoirs nous
 » deviennent plus chers , & l'amour des
 » époux s'en accroît : ne rougis pas , Si-
 » phie , de ton penchant pour Dorville ;
 » il est légitime , & ne peut qu'exalter
 » ton ame. » Ce tendre pere s'interron-
 » poit à chaque instant pour donner ou re-
 » cevoir de nouvelles caresses. Le temps sem-
 » bloit être retourné pour lui sur ses pas , &
 » la joye épanouissant son front , paroïsoit
 » en avoir effacé les rides. Que cette soirée
 » fut délicieuse pour Dorville ! Sa maîtresse ,
 » encouragée par son pere , laissoit par dé

grés paroître son amour , & n'y imposoit plus de contrainte que celle que la pudeur exige , & qui rend un tendre avec plus voluptueux encore. Le lendemain fut employé à faire signer son contrat par le Roi & tous les Princes ; & Dorville en ce moment pesta bien cordialement contre son rang , qui le torgeoit à ces soins de décence qui l'éloignoient de son aimable maîtresse. Enfin le jour heureux arriva , où la bouche de Sophie lui confirma au pied des Autels les sermens que son cœur lui avoit déjà fait. Le vertueux Francourt , peu de jours après , ayant été pleinement justifié , a été remis en possession de son Commandement ; les nouveaux époux enchantés l'un de l'autre l'y ont suivi , & ont ressenti une satisfaction bien pure de l'accueil qu'il y a reçu. Il sembloit que chacun , en le revoyant , retrouvât un pere , un frere , un protecteur ou un ami. Ce vénérable vieillard y jouit encore de l'amitié , de l'estime de ses égaux , & des tendres respects de ses inférieurs. La Marquise Dorville y passe avec lui tout le tems que son mari est à son Régiment ; le Baron de Clemard s'est retiré du Service , & coule avec eux des jours , dont la pureté de son cœur lui fait attendre la fin sans desirs & sans crainte. Pour Madame Dormont , elle s'est retirée dans sa belle terre de Champagne : la vie tranquille

qu'elle y mène , a été souvent empoisonnée dans les commencemens par le souvenir des charmes de Dorville ; mais enfin elle est parvenue à lui pardonner la préférence qu'il a donné à Sophie , & elle vient de partir pour tenir sur les fonds un fils , dont la jeune Marquise est accouchée heureusement les jours derniers.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cette seconde Partie.

- C**HAPITRE I. *Recherches inutiles ;
chûte de cheval ; reconnoissance de
deux amis.* Page 1
- C**HAP. II. *Conversation , Lettres inutiles ,
Voyage de Madame Dormont , son re-
tour.* 9
- C**HAP. III. *Bon cœur d'un maître , façons
de penser différentes sur la façon de vi-
vre en ménage.* 21
- C**HAP. IV. *Mémoire , déclaration d'amour ,
& autres choses importantes.* 32
- C**HAP. V. *Querelle de Fierval & d'un
Valet Allemand ; Sophie retrouve une
personne bien chere ; conversation de
Dorville & de Francourt.* 43
- C**HAP. VI. *Affaires , lettres , les jeunes
nièces nuisent aux vieilles tantes ; co-
lere de Madame Dormont , jalousies ,
&c.* 60
- C**HAP. VII. *Amans réunis , scène d'at-
tendrissement interrompue ; orgueil , no-
blesse , fermeté , &c.* 73
- C**HAP. VIII. *Cœur du franc militaire ;*

TABLE DES CHAPITRES.

*instruction d'un Pere tendre à une fille
vertueuse.* 90

CHAP. IX. *Position actuelle de quelques
Acteurs.* 100

CHAP. X. *Dorville découvre son ame toute
entiere , son succès , effets de la faveur.* 106

CHAP. XI. *Terreurs de Sophie ; rencon-
tre imprévue.* 117

CHAP. XII. *Conclusion.* 130

Fin de la Table & de l'Ouvrage.



PQ La Salle d'Offémont, Adrien
1993 Nicolas Piédefer
L625H5 Histoire de Sophie de
 Francourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

